26 pl. h. r.

LES

CHASSEURS

DE FOURRURES

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. CRÉTÉ.

Asseyons-nous là, dit le trappeur.

LASSEURS

DE FOURRURES

PARIS

LIBRAIRIE DE THÉODORE [illegible] CAMILLE GUÉRIN

Asseyons-nous là, dit le Rappeur.

LES

CHASSEURS

DE FOURRURES

PAR

L. BAILLEUL

PARIS

LIBRAIRIE DE THÉODORE LEFÈVRE ET ÉMILE GUÉRIN

RUE DES POITEVINS

PQ2156
B3C4

LES
CHASSEURS DE FOURRURES

I

LA RENCONTRE. — LE JAGUAR.

Il fut un temps où la France possédait au Canada de belles et riches provinces; et ce n'est pas sans un serrement de cœur que, l'histoire à la main, nous avons revu ces villes, ces plaines où vivent encore notre langue, nos mœurs, nos coutumes, et où notre nom évoque un affectueux souvenir.

On pourrait presque affirmer que nulle part il n'existe une terre plus riche, un climat plus admirable, soit durant les chaleurs de l'été, lorsque le soleil l'échauffe de ses rayons ardents, soit durant l'hiver, quand la nature entière disparaît sous un manteau de neige.

Sous aucun ciel l'air n'est plus pur ni plus salubre.

Il ne faut donc pas s'étonner si le flot de l'émigration s'est porté vers ce sol où le colon trouve l'abondance et le bien-être qui lui étaient refusés dans les villes et les champs du vieux monde. Des routes conduisent jusqu'au milieu des immenses forêts; des navires sillonnent les lacs, qui, par leur étendue, ressemblent à des mers inté-

rieures, et le sifflet des locomotives a porté l'effroi dans la tanière des bêtes fauves.

Mais ces résultats n'ont pas été l'œuvre d'un jour. Il y a seulement quelques années les pionniers qui s'aventuraient au delà de certaines limites avaient à endurer des difficultés, des périls que les plus hardis et les plus braves parvenaient seuls à surmonter.

Là, comme partout sur les autres points du globe, la civilisation marquait ses conquêtes par des victimes.

On était aux premiers jours du mois de juin.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on ne voyait que des forêts, des buissons et de l'eau. De l'autre côté d'une colline, des milliers d'hectares de bois couvraient un sol d'une fertilité prodigieuse. Tout était calme, silencieux comme les nuages qui glissaient au-dessus des grands arbres. Le vent, cette harmonie du temps, agitait à peine le sommet des érables, et pas une ride ne passait sur la surface des lacs.

La plus proche habitation était à plusieurs lieues de distance. Il n'existait pas même l'apparence d'un sentier à travers les forêts de chênes et de bouleaux qu'arrosaient des sources d'une limpidité admirable, et que baignait, au nord, une petite mer intérieure.

Bien des fois, sans doute, l'Indien avait abordé là, avec son canot; mais, successivement, il avait reculé devant les envahissements de l'homme blanc, et il ne visitait plus que rarement cette partie de ses anciens domaines.

Le soleil, qui baissait à l'horizon, lançait une gerbe de feu entre deux nuages roses.

Une voix humaine rompit le silence qui régnait dans cette solitude.

« Henri, dit un jeune homme, qui se tenait debout, près du lac, appuyé contre un chêne, viens ; nous avons eu une pêche superbe, et il fera bientôt nuit.

— Tout de suite,» répondit un autre enfant, d'une dou-

zaine d'années, qui, poussant adroitement un canot sur le lac, jetait et retirait sa ligne avec un succès merveilleux.

Son compagnon posa à terre la crosse de son fusil, et, tout en suivant des yeux les mouvements du canot, il parut tomber dans une profonde rêverie.

Soudain, il dressa la tête et prêta l'oreille.

Une seconde après, il disparut dans le fourré et se plaça en embuscade derrière un rocher.

Le bruit qui avait attiré son attention devenait plus distinct.

Il était produit par une bande de loups qui donnaient la chasse à un daim.

Le jeune homme s'était rendu compte de la situation. Il savait qu'instinctivement le pauvre animal se dirigerait vers l'eau ; son intention était de l'attendre au passage, et, s'il était possible, de priver les loups de leur proie.

Deux minutes s'écoulèrent.

Entre les branches apparurent les bois et la tête d'un magnifique daim.

Le cœur ému, mais la main ferme, le jeune homme visa l'animal à l'épaule, au moment où il passait devant lui.

Le daim bondit avec une nouvelle rapidité. Les loups, au contraire, s'arrêtèrent ; ils montrèrent leurs dents pointues et parurent disposés à attaquer le jeune chasseur.

Celui-ci rechargea vite son arme, leur envoya deux balles, et courut vers eux, en criant de toutes ses forces.

Les loups sont lâches, à moins qu'ils ne soient pressés par la faim.

La bande fit volte-face et s'enfuit.

Le jeune homme porta alors son attention vers le daim qui, après avoir cherché dans le lac un refuge contre ses ennemis, regagnait lentement la rive. L'eau autour de lui était teinte de son sang ; ses forces s'affaiblissaient visiblement, et, en touchant la terre, il tomba, jeta un regard de reproche au jeune chasseur et expira.

Ce dernier l'attira sur le sable et le contempla avec un sentiment d'orgueil. C'était le plus bel animal qu'il eut jamais tué. Une balle et cinq chevrotines avaient pénétré dans le corps. Le cœur même avait été touché ; mais on est étonné de la distance que parcourent ces animaux alors même qu'ils sont mortellement blessés.

Pendant ce temps, Henri avait abordé et avait amarré le canot à une grosse racine. Il s'approcha de son compagnon.

« Quel monceau de chair, dit-il ; ce coup de fusil te fait honneur. Mais, mon cher Paul, qui est-ce qui emportera tout cela ?

— Nous, bien sûr, répondit Paul. D'ailleurs, n'avons-nous pas le poney, qui est attaché là, à un bouleau ? Ainsi, apprête-toi à m'aider. Un morceau de ce daim et le poisson que tu as pris feront, demain, un régal pour toute la famille. Mais dépêchons-nous, sans quoi la nuit nous surprendra avant que nous ayons quitté la forêt. »

Paul tira un long couteau de sa gaine, et dépeça le daim avec l'habileté d'un chasseur consommé.

Henri alla chercher le poney, et lorsque le daim fut solidement attaché dessus, il prit la bride.

« Tu connais la route, dit Paul ; il n'y a donc pas à craindre que tu t'égares. Va devant, et je te rejoindrai. Emporte aussi tes lignes, tes hameçons et les divers ustensiles de pêche.

— Mais toi ? fit observer Henri.

— J'irai faire un tour dans le bois, m'assurer que nos trappes et nos pièges sont en ordre.

— Tu espères rencontrer Whanotee, sans doute, dit Henri. Dans tous les cas, sois prudent. »

Paul sourit.

« Va, » dit-il.

Et tandis que son compagnon s'éloignait à droite, il s'enfonça dans le bois. Au bout de quelques instants, il ralentit

le pas, et sa vivacité naturelle fit place à de mélancoliques réflexions.

Il marcha ainsi longtemps, suivant les bords d'un ruisseau, dressant des trappes, et ramassant quelques pièces de gibier qui étaient prises aux pièges.

Arrivé dans une clairière qui aboutissait à un pont jeté sur la rivière, il s'arrêta et s'appuya contre un arbre.

Le soleil avait disparu; mais ses rayons en se réfléchissant dans le ciel l'inondaient encore de feux dont les couleurs et les nuances variaient à l'infini.

Les animaux sauvages, éveillés de leur long sommeil, mugissaient dans le lointain et s'apprêtaient à aller à la recherche de leur nourriture.

Mais l'enfant ne paraissait pas se préoccuper de ces bruits.

Peu à peu, à mesure que les ombres s'épaississaient, les chacals, les hyènes et autres bêtes féroces cessèrent leurs concerts ; mais le danger n'était que plus grand, car c'était l'heure où ils guettaient leur proie.

Tout à coup, en entendant un bond à une petite distance, puis un mugissement de douleur, l'enfant se retourna et saisit son couteau, dont la lame pointue était affilée comme celle d'un poignard.

Mais presque aussitôt il laissa retomber sa main et reprit sa première attitude.

« Pourquoi redouterais-je ces animaux? murmura-t-il. De quelle utilité suis-je sur cette terre? Ceux que j'aime, qui m'ont recueilli quand j'étais abandonné, et qui m'ont traité comme leur enfant, comme leur frère, sont menacés. Un homme méchant et sans cœur paraît avoir juré leur ruine, et je ne puis rien pour eux! Le péril, la misère sont à leur porte, et je suis incapable de les sauver! Les bons souffrent et la perversité triomphe... Est-ce juste?

— Voilà une sentence et une réflexion bien profondes chez un garçon de ton âge, dit un jeune homme qui, débou-

chant dans le sentier, s'arrêta devant l'enfant et le regarda avec curiosité.

L'inconnu pouvait avoir vingt ans. Il y avait de la noblesse et de la distinction dans sa personne; mais ce qui frappait surtout en lui, c'était sa figure franche et loyale. Son apparition avait été si subite que Paul, absorbé par ses réflexions, ne l'avait pas entendu approcher.

En une seconde, il fut sur la défensive. Mais un coup d'œil suffit pour le rassurer.

« Je voudrais bien savoir ce qui inspire des pensées si graves à un garçon de ton âge, » dit l'inconnu.

Paul garda le silence.

« Peut-être n'es-tu pas satisfait de la situation que t'ont faite les hasards de la vie, reprit l'inconnu. Il y a encore suffisamment de jour pour que je voie que tu n'es pas d'une race libre...

— Me prenez-vous pour le fils d'un nègre? s'écria Paul avec vivacité. Il se peut que je sois d'origine africaine. Mais je ne suis point un esclave; je suis de sang royal. Un sachem était le père de ma mère, et, dans le pays de ma naissance, j'étais un mameluco.

— Je n'ai pas voulu t'offenser, fit observer l'inconnu. Mon intention était seulement...

Paul l'interrompit d'un geste, et dit, d'une voix vibrante d'émotion :

— Ne bougez pas... si vous tenez à la vie, ne bougez pas! »

En même temps, il saisit son couteau et s'affermit sur ses jambes.

Instinctivement, l'étranger se retourna, et, suivant la direction de ses regards, il vit briller sur un rocher, à quelques pas de lui, les yeux étincelants d'un jaguar qui s'était glissé doucement à travers les buissons, et guettait l'instant de s'élancer.

L'inconnu n'était pas habitué à se trouver en face de

pareils ennemis, mais il était brave, et il ne témoigna ni surprise ni effroi. Toutefois, un frémissement qui parcourut ses membres prouva qu'il comprenait tout le péril de la situation.

Quant à Paul, parfaitement maître de lui, les yeux fixés sur ceux du jaguar, il suivait tous ses mouvements, et, au moment où l'animal prenait son élan, il lança son couteau dont la lame entra dans la poitrine.

Le jaguar vint rouler à ses pieds et il tomba de telle façon que le couteau s'enfonça jusqu'au manche.

Quelques coups de crosse de fusil sur le crâne suffirent pour l'achever.

« Brave enfant ! s'écria l'étranger, en pressant les mains de Paul, tu m'as sauvé la vie ; sois sûr que je ne serai pas ingrat. »

L'enfant sourit et s'approcha du jaguar qui se roulait dans les dernières convulsions de l'agonie.

« Ce que j'ai fait n'est rien, répondit-il.

— Cela peut te paraître ainsi ; quant à moi, j'en juge autrement, répliqua l'étranger. Mais, ajouta-t-il, nous venons d'avoir la preuve qu'à cette heure on n'est pas en sûreté dans les bois, et je te serais doublement obligé si, au service dont je te suis déjà redevable, tu voulais en ajouter un autre : c'est de m'indiquer si je suis encore loin d'une ferme qu'on nomme Terrebonne. J'ai marché une grande partie de la journée et je crains de m'être égaré. »

Paul redressa la tête et regarda vivement son interlocuteur.

« La plantation commence au bout de ce sentier, dit-il, et l'habitation est de l'autre côté du pont. Si vous voulez attendre quelques minutes, je vous conduirai. »

Tout en parlant, il retira le couteau du cadavre du jaguar, et se mit à enlever la peau.

« Si tu veux me la vendre, je la paierai un bon prix, dit l'étranger.

— Je ne suis pas un marchand, répliqua Paul. Je la tannerai avec du sassafras et de la casse, et je la donnerai à mademoiselle Madeleine pour en couvrir la housse de son poney noir.

— Madeleine! s'écria l'étranger avec vivacité. Oui, ajouta-t-il, en se parlant à lui-même, c'est elle; nulle autre, à Terrebonne, ne porte ce nom. »

Paul l'examinait avec intérêt.

« Vous connaissez mademoiselle Madeleine? demanda-t-il.

— Il y a quatorze ans que je ne l'ai vue, elle doit en avoir seize à présent, répondit l'étranger.

— Seriez-vous celui dont on attend si impatiemment l'arrivée d'Europe?

— Peut-être... Je suis George Malloué.

— Venez! s'écria Paul; ne perdons pas un instant, on sera si heureux de vous voir! »

Il souleva la peau du jaguar, la jeta sur son épaule, et fit signe à George Malloué de le suivre. Après un quart d'heure de marche, ils entrèrent dans le jardin de l'habitation. Ils passèrent au milieu des fleurs et des plantes. L'air était tiède et humide, et George Malloué, le cœur plein d'émotions, allait continuer à avancer, lorsque, tout à coup, une voix frappa son oreille. Paul l'arrêta, et ils se dissimulèrent derrière un large laurier-rose. Paul écarta les branches, et George vit, à la clarté de la lune qui venait de paraître à l'horizon, qu'il était sur le bord d'un petit jardin réservé, rempli de fleurs rares, et au centre duquel murmuraient les eaux limpides d'une fontaine. Au delà était l'habitation dont les vérandahs projetaient leurs ombres sur les étages inférieurs. Il y avait un air si grand de calme et de tranquillité autour de lui que George eut peine à imaginer que cette demeure ne fût pas l'asile de la joie et du bonheur.

Ces réflexions n'avaient fait que traverser son esprit,

lorsque son attention fut, de nouveau, attirée par la conversation qui avait lieu à une faible distance.

Deux hommes étaient assis sur un banc.

« Voyons, Salomon, disait l'un, c'est pour toi l'occasion de sortir de la misère. Tu seras régisseur de Terrebonne, quand j'en serai le maître; mais, pour cela, il faut que tu m'aides.

— Je ne demande pas mieux, mon cher Lagrippe, répliqua l'autre. Mais le difficile est justement de mettre la main sur Terrebonne. Les Malloué ne se laisseront pas dépouiller tranquillement.

— Que tu es donc naïf, s'écria Lagrippe. Crois-tu que je te fasse une pareille proposition, sans avoir préparé les voies et moyens d'arriver au succès? N'ai-je pas, pendant dix ans administré cette maison? Et depuis la mort du père Malloué, n'est-ce pas moi qui ai commandé ici? Je n'ai pas besoin de te donner de plus longues explications, mais je te répète que j'aurai Terrebonne. La belle Madeleine elle-même, si fière, si dédaigneuse, ne sera plus qu'une mendiante, et ce sera là ma plus belle vengeance.

— Vous les haïssez donc bien? » murmura Salomon.

Lagrippe eut un sourire infernal.

« J'ai eu, d'abord, un autre sentiment que de la haine, dit-il. Madeleine et sa mère auraient pu continuer à vivre ici heureuses. Je les aurais entourées de tout le bien-être possible; mais mademoiselle Madeleine dont j'avais sollicité la main m'a repoussé avec un dédain qu'elle n'a pas su dissimuler. »

Salomon regarda Lagrippe et il ne s'étonna pas du refus de la jeune fille; il était trop habile pour en rien laisser paraître.

Lagrippe reprit, au bout d'un instant :

« Je me vengerai, et leur ruine fera ma fortune. Voilà longtemps que j'y travaille, et le moment de frapper le grand coup est arrivé, viens... »

Ils se levèrent et s'éloignèrent à travers les plates-

bandes, sans souci des fleurs qu'ils écrasaient sous leurs pas.

George Malloué restait à la même place, immobile et effrayé de ce qu'il venait d'entendre, car ces menaces s'adressaient à celles que son devoir allait être désormais de défendre et de protéger.

Paul posa le doigt sur son bras et dit :

« Vous m'avez demandé pourquoi j'étais triste et malheureux, vous le savez maintenant. »

Ils se dirigèrent vers l'habitation.

II

LA FAMILLE MALLOUÉ. —UNE ALARME.

Vingt ans avant l'époque où commence notre histoire, deux cousins, nommés Malloué, Français d'origine, avaient quitté leur patrie pour aller s'établir sur la terre encore vierge de l'Amérique. Ils avaient mis en commun leurs travaux, leurs épargnes, et à force d'ordre, leur ferme de Terrebonne était devenue célèbre dans le pays.

Tous deux se marièrent, sans pour cela rompre leur association. Le plus jeune eut un fils dont la naissance coûta la vie à sa mère. On le nomma George, et c'est le même que nous avons vu arriver à Terrebonne. Sa santé délicate faisait craindre pour ses jours, et son père profita d'une occasion favorable pour l'envoyer en France, dans sa famille où il avait la certitude que les soins ne lui manqueraient pas.

Il y avait quatre ans que son fils était parti, lorsque Charles Malloué, un jour qu'il s'était avancé dans les bois, se trouva, au détour d'un rocher, en présence d'un ours qui s'apprêtait à lui disputer le passage. Charles

Malloué n'avait, pour se défendre, que son couteau. L'animal courut sur lui et l'étreignit dans ses pattes pour l'étouffer. Le colon conserva assez de présence d'esprit pour dégager son bras droit et lui plonger son poignard dans le corps à l'endroit du cœur. Tous deux roulèrent par terre ; et quand, au bout d'une demi-heure, il revint d'un profond évanouissement, Charles Malloué aperçut à côté de lui le cadavre de l'ours. Il essaya de se lever et n'y réussit qu'avec peine. Il avait les côtes brisées. Des nègres qui le rencontrèrent le rapportèrent à la ferme où il ne tarda pas à expirer.

Resté seul, l'autre cousin, Maurice Malloué, continua à cultiver la plantation. Ses affaires prospérèrent et il fit placer à Québec et à Montréal, au nom de George Malloué, des sommes relativement considérables qui, à ses yeux, représentaient la part d'héritage qui lui revenait de son père. Mais, un soir, il rentra à la maison en se plaignant d'un grand malaise ; dans la nuit, il fut pris de fièvre, et moins d'une semaine après, il mourut.

L'idée qu'il laissait après lui sa femme et ses enfants encore bien jeunes avait attristé ses derniers moments. Il avait fait appeler celui de ses serviteurs qu'il croyait le plus apte à le remplacer dans la direction de la ferme et lui avait recommandé de veiller sur ceux qu'il aimait.

C'est ainsi que Lagrippe s'était trouvé subitement élevé au premier rang dans cette maison où il vivait depuis quinze ans. Mais il n'était pas digne de la confiance qui lui avait été témoignée. Il s'habitua à se considérer comme le maître et il était bien résolu à ne jamais rendre la fortune qu'il détenait. Un moment, il crut pouvoir concilier ses intérêts avec sa conscience en épousant la fille de son ancien maître, Madeleine, qui était devenue une belle jeune fille. Mais la façon dont ses offres furent accueillies ne lui laissa aucun espoir de succès. Alors, la haine prit dans son cœur la place de tout autre sentiment.

Profitant de l'inexpérience de madame Malloué et de la liberté qui lui était donnée, il engagea des sommes considérables dans des spéculations : si l'affaire réussissait, il empochait le produit ; si, au contraire, elle tournait mal, il portait la perte au compte de sa maîtresse. Enfin, il manœuvra de telle sorte qu'un jour il annonça à madame Malloué que sa position était très embarrassée et qu'il n'avait pu faire face à des paiements exigibles qu'au moyen de ses propres ressources.

Ainsi, outre l'argent qu'il s'était approprié, il se présentait comme créancier.

Madame Malloué avait la conviction qu'on lui volait le bien de ses enfants, mais elle se sentait trop faible pour soutenir, seule, la lutte.

Elle écrivit à George et l'appela à son secours.

Celui-ci, après avoir reçu la lettre de sa tante, avait fait ses préparatifs à la hâte et s'était embarqué au Havre. Il revenait presque homme dans ce pays qu'il avait quitté enfant. Son cœur était plein de tristes pressentiments, et la conversation qu'il avait surprise dans l'allée du jardin n'était pas de nature à calmer ses appréhensions.

Il fut accueilli avec bonheur, car il sembla à tous qu'il apportait la délivrance. Il fut frappé de la beauté de Madeleine qu'il savait être, par sa mère, d'origine créole. Elle était blanche comme un lis, et l'on n'aurait jamais imaginé qu'elle eût du sang africain dans les veines sans la petite tache qu'elle portait à la naissance de chacun de ses ongles.

George Malloué avait hâte d'être mis au courant de la situation, et dès le lendemain de son arrivée, il profita d'une occasion où il était seul avec sa tante pour la questionner.

« Ma tante, dit-il, hier soir, en pénétrant dans le jardin, je surpris un homme qui parlait en maître et dont les paroles étaient autant de menaces, — le connaissez-vous ?

— Oui, pour notre malheur, répondit madame Malloué. Autrefois, il était notre serviteur, et nous n'avions pas à nous

plaindre de lui. Au contraire, mon mari était content de ses services au point qu'en mourant il lui confia l'administration de nos affaires. Mais, ajouta-t-elle avec un soupir, il a grandement abusé de la position qui lui a été faite. »

Elle indiqua en détail les faits que nous avons précédemment signalés.

George l'écouta sans l'interrompre.

« Ainsi, dit-il, lorsqu'elle eut fini, ce Lagrippe réclame un argent qu'il prétend avoir avancé, et qui, en réalité, est sorti de votre caisse ; il peut faire vendre Terrebonne, avec tout ce que contient la propriété !

— C'est du moins la menace qu'il a faite, si Madeleine ne consentait à l'épouser.

— Ma cousine ne sera jamais sacrifiée à cet homme, s'écria George. — Ne craignez rien, continua-t-il, avec plus de calme. A mon passage à Québec et à Montréal, j'ai invité les banquiers dépositaires des sommes que mon oncle avait placées à mon nom, à les tenir à ma disposition. »

Madame Malloué, à ces paroles, ne put retenir ses larmes.

« Nous sommes sauvés ! s'écria-t-elle ; mes enfants ne seront pas chassés de leur demeure.

— Non, si cela dépend de moi, répliqua George. Mais avant d'admettre les prétentions de ce Lagrippe, mon intention est de faire un examen rigoureux de ses comptes, et si tout n'est pas en règle, la justice n'est pas si éloignée que nous ne puissions l'appeler à notre secours. »

A ce moment, un chien qui était couché sur une natte dans l'appartement aboya et s'élança vers le jardin.

George courut à la fenêtre qui était de plain pied. Tout était silencieux, et il n'aperçut rien de suspect. Le chien continuait à aboyer et il paraissait inquiet. Le soleil descendait vers l'horizon et les grandes ombres des arbres couvraient les jardins dont était entourée l'habitation. L'air était lourd, et en promenant ses regards du côté des bois, George fut étonné de voir que la terre se couvrait rapide-

ment de ténèbres. Il savait bien que la transition du jour à la nuit, dans ce pays, est plus soudaine que dans les contrées du nord ; mais la position géographique n'était pas assez rapprochée de l'équateur pour qu'il fût possible d'expliquer ainsi un pareil changement.

Bientôt ce mystère n'en fut plus un.

Le roulement du tonnerre retentit sur les collines voisines.

George rentra dans l'appartement.

« Voilà un orage, » dit-il.

A peine avait-il prononcé ces mots que l'obscurité devenait complète, et que deux éclairs se succédèrent avec une effrayante rapidité.

Le chien bondit soudain, et, en le suivant du regard, George vit un homme sortir de derrière un arbre dont le tronc était garni de plantes et de fleurs.

Cet homme, il ne put le reconnaître, mais il eut la conviction que c'était Lagrippe.

Le chien faisait entendre un grognement sinistre.

George saisit un fusil et cria :

« Arrêtez ! ou je fais feu.

— En ce cas, la chance est pour celui qui tirera le premier, » répondit une voix.

La détonation d'un coup de pistolet se mêla aux grondements du tonnerre.

George entendit siffler la balle qui passa près de lui, et il allait se mettre à la poursuite de son adversaire lorsque Madeleine survint et le retint par le bras.

« Non, dit-elle, il vous tuerait ! »

L'orage redoublait de fureur. Les nuages étaient si près de la terre qu'on y voyait à peine. Mais, quand les éclairs déchiraient les nues, les collines qui couronnaient au loin la plantation apparaissaient dans une sublime grandeur.

George sentit trembler Madeleine qui s'était appuyée contre lui.

« Vous frissonnez, lui dit-il. Les orages sont-ils donc si

rares dans ce pays qu'ils vous causent une pareille terreur?

— Ce n'est pas cela, répondit-elle ; je suis habituée aux batailles que se livrent les éléments. Mais j'ai de sombres pressentiments, mon cœur est oppressé comme à l'approche d'un malheur. »

George essaya de la rassurer, devinant parfaitement quel était le sujet de ses appréhensions.

« Bientôt, ajouta-t-il, nous serons débarrassés de ce Lagrippe qui me paraît être un véritable coquin. Il est regrettable que je n'aie pas été mieux informé de la situation; à mon passage à Montréal, j'aurais pris des mesures décisives. Cela m'aurait évité un long voyage. »

Madeleine le regarda avec inquiétude.

Tout à coup, ils entendirent non loin d'eux les éclats d'un rire moqueur, et ils aperçurent un homme qui disparut au milieu des rosiers et des arbustes qui bordaient le jardin.

« C'est intolérable ! s'écria George ; c'est ce misérable qui tout à l'heure a tiré sur moi ! »

Il voulut, encore une fois, s'élancer après lui; mais sa cousine l'arrêta.

« Non, dit-elle, vous vous perdriez dans les allées et il aurait sur vous tout avantage. »

Le jeune homme comprit la justesse de cette observation.

L'orage commençait à se calmer; il avait d'autant moins duré qu'il avait éclaté avec plus de violence. A l'horizon, apparaissait, entre deux collines, une bande de lumière aux teintes blanches et pourpres, d'où s'échappaient des rayons dorés. Un vent froid souffla sur la plantation, et, en quelques minutes, les nuages et les vapeurs furent emportés au loin.

A ce moment, un homme à la taille grande et majestueuse traversa une allée. Une couverture usée, mais dont les couleurs avaient dû être autrefois très vives, l'enveloppait.

A sa démarche digne et posée, il était aisé de reconnaître que c'était un Indien. Il s'approcha tranquillement de

George Malloué et de sa cousine, et, sans prononcer une parole, il tendit au jeune homme un morceau d'étoffe auquel était cousu un bouton; puis, se redressant, il répéta en riant : « Ah! ah! ah! »

Le son de sa voix imitait si bien le rire insultant qu'il avait entendu quelques minutes auparavant, que George, persuadé que c'était l'Indien qui en était l'auteur, avança la main pour le saisir. Mais l'homme rouge lui échappa avec souplesse. Une minute après, il était parti.

« Que signifient ces mystères? s'écria George. Qui est cet Indien, que veut-il?

— C'est Whanotee, répondit Madeleine. Il est bon, brave, et s'est montré toujours notre ami. C'est lui qui, un jour, me sauva des griffes d'une panthère.

— Mais pourquoi cette façon mystérieuse? pourquoi ne nous a-t-il pas abordés franchement? et ce rire moqueur....

— Whanotee ne se moquait pas. Il a voulu faire comprendre qu'il connaît l'homme qui était dans le jardin, et pour nous en donner la preuve, il lui a arraché un morceau de ses vêtements qu'il nous a apporté. Quant à ses façons qui vous étonnent, elles sont celles de l'Indien habitué à vivre dans la solitude des forêts. »

George Malloué exprima de nouveau son intention de se rendre à Montréal.

« Non, non, répliqua Madeleine. Nous avons besoin ici de votre protection, et vous ne nous quitterez plus. S'il ne s'agit, comme vous dites, que d'une lettre et d'instructions à porter, il y a quelqu'un à qui l'on pourra, avec toute sécurité, confier cette mission. Whanotee s'en chargerait bien, mais il est habitué à l'ombre des bois et il a une aversion profonde pour les villes. C'est à Paul que je m'adresserai.

— Qui est-ce Paul? demanda George.

— Un enfant par l'âge, mais un homme par le cœur et le courage, répondit Madeleine. Je vais l'appeler. »

Elle prit une petite trompe pendue à l'une des colonnes de la maison, et en tira un son qu'elle répéta trois fois. Au bout de quelques minutes, un enfant apparut à l'entrée du jardin et se dirigea vers eux.

George reconnut le jeune garçon qui, la veille, lui avait servi de guide. George fut frappé de son air digne et résolu; après l'avoir encore une fois remercié, il lui dit quel nouveau service il attendait de lui.

Paul l'écouta en silence.

« J'irai, répondit-il simplement. Quand faut-il partir, tout de suite?

— Demain matin je te remettrai une lettre et divers documents.

— Je serai prêt, dit Paul » en se retirant.

George se tourna vers sa cousine, et lui dit, avec une certaine hésitation :

« Croyez-vous qu'on puisse réellement se fier à un si jeune enfant, alors surtout qu'il aura à traverser des bois et des marais immenses?

— Oui, répondit Madeleine; Paul est l'honneur et le courage mêmes.

— Est-il Indien?

— Non. Il est, ou du moins on croit qu'il est originaire du Mexique.

— J'ai pu penser qu'il était Indien, d'après sa tournure, sa manière de marcher et d'agir qui ressemble beaucoup à celle de Whanotee.

— Cela vient de ce que Paul est l'ami de Whanotee et que Whanotee l'aime, répliqua Madeleine. Ce sont deux fidèles compagnons. Paul suit son ami dans les bois, et il a appris de lui tous leurs secrets. »

George et Madeleine allèrent rejoindre madame Malloué.

III

LE VOL. — L'INTERVENTION DE WHANOTEE.

La nuit s'étendit sur la ferme ; les oiseaux moqueurs emplirent l'air de leurs cris. Il était minuit, et un ciel sans nuages, semé de millions d'étoiles, brillait jusque par de là les immenses forêts. Une brise légère se jouait doucement dans le feuillage des arbres. Tout était silencieux à Terrebonne. Les chiens de garde sommeillaient, et ils n'aboyèrent pas quand un enfant, sortant, sans bruit, de la maison, traversa une grande cour et se dirigea vers le bois.

Cet enfant n'était autre que Paul. Les chiens savaient qu'il était un ami de leurs maîtres, et c'est pour cela que sa présence n'avait éveillé en eux aucune inquiétude.

Lorsqu'il fut arrivé sur le bord du bois, Paul s'arrêta, et plaçant ses mains à ses lèvres d'une certaine façon, il imita à s'y méprendre le cri d'un oiseau qui servait aux membres de la tribu de l'Indien à se reconnaître mutuellement et à s'appeler dans les profondeurs de la nuit et des sombres forêts.

Dix minutes s'écoulèrent, et il répéta le même cri.

Mais ce fut sans plus de succès.

Au bout d'une demi-heure, il se disposait à partir quand un léger bruissement se produisit à travers un bouquet de buissons, et Whanotee se trouva à côté de lui.

« Mon jeune frère m'a appelé, dit l'Indien ; qu'a-t-il à dire à Whanotee?

— Voilà longtemps que j'attends, répliqua Paul ; puisque tu avais entendu le signal, pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt?

— Whanotee surveillait l'ennemi de ses amis blancs, répondit l'Indien. Le serpent s'est glissé dans la maison, mais

Whanotee est sur la trace et il écrasera la tête du reptile.

— Ces paroles sont des énigmes, fit observer Paul...

— Que mon jeune frère soit calme, et avant longtemps le mystère n'existera plus pour lui, dit l'Indien. Mais, ajouta-t-il, si mon frère a une communication à faire qu'il se hâte, car Whanotee est pressé; il ne faut pas qu'il perde de vue le serpent. »

Paul fit un geste d'impatience.

« Que mon frère se hâte de parler, dit l'Indien.

— Je suis chargé d'une mission dans la grande ville des hommes blancs, à Montréal, dit Paul; Whanotee veut-il accompagner son jeune frère à travers les sombres sentiers de la forêt.

- Quand mon frère doit-il partir? demanda l'Indien.

— Lorsqu'il fera jour.

— Whanotee reverra son frère avant que le soleil n'éclaire le sommet de la colline qui est derrière la plantation. »

Et, sans ajouter un mot, l'Indien disparut, sans bruit, comme il était venu.

Paul regagna Terrebonne.

En traversant la cour, et en pénétrant dans la ferme, il ne remarqua rien de suspect. Pourtant, il avait presque touché, en passant, un homme qui était couché au milieu des arbustes, et dont les regards étaient fixés sur l'une des fenêtres de la maison.

C'était Whanotee.

L'Indien n'avait quitté Paul aussi promptement que pour revenir prendre son poste d'observation. Il avait surpris des paroles échangées entre Lagrippe et son associé Salomon, et avait compris que ses amis blancs allaient être victimes d'un acte qui devait entraîner leur ruine.

C'est ce qu'il voulait empêcher.

Depuis deux jours, il n'avait pas perdu Lagrippe de vue.

Quelques minutes après que Paul eut quitté la ferme, il avait vu le régisseur pénétrer dans le jardin et se diriger

vers une porte latérale de la maison. Whanotee l'avait suivi. Les chiens s'étaient approchés de Lagrippe ; mais ils avaient été habitués à le considérer, pendant longtemps, comme l'un des membres de la famille, et, raisonnablement, on ne pouvait exiger d'eux qu'ils comprissent les changements survenus depuis quelques mois.

Après avoir jeté autour de lui un regard inquiet, Lagrippe avait tiré de sa poche une clef qu'il introduisit dans la serrure. La porte tourna sur ses gonds. Lagrippe entra, attira la porte après lui et fit quelques pas en hésitant.

Il était plongé dans une profonde obscurité, mais il connaissait la disposition des lieux. Il avança doucement. Il se heurta contre une chaise, et, craignant d'avoir éveillé quelqu'un, il resta debout à la même place, immobile, et osant à peine respirer. Enfin, n'entendant aucun bruit, il reprit confiance. Il passa par deux larges appartements, au rez-de-chaussée, traversa un corridor, et s'arrêta devant une porte.

« C'est là, » dit-il.

Cette porte était celle du cabinet de Maurice Malloué, où il travaillait chaque jour, où il faisait sa correspondance et serrait, dans un vieux bureau, tous ses papiers importants. Par un sentiment peut-être blâmable, mais qu'expliquait sa nature un peu indolente, madame Malloué avait évité, depuis la mort de son mari, d'entrer dans cette pièce ; et ses enfants avaient imité son exemple. Une superstition absurde avait peu à peu pris naissance, et, pour ne pas passer devant cette chambre, les domestiques se condamnaient à faire un détour.

Lagrippe, lui, n'avait pas de pareils scrupules. C'était là qu'il avait mis ses livres, ses comptes et tous les documents qui avaient de l'importance, sachant bien qu'ils étaient à l'abri d'un examen indiscret. Mais l'arrivée de George lui inspirait des craintes, il sentait qu'il aurait en lui un adversaire redoutable, et qu'une lutte décisive allait s'engager. Il avait donc jugé nécessaire d'enlever les papiers de son

ancien maître, et surtout ceux qui étaient de nature à établir ses vols et ses malversations.

Il prit dans sa poche une petite clef, et ouvrit le cabinet dans lequel il s'enferma. Puis, allumant une lampe posée sur le bureau même, il fit un paquet de divers registres. Il fouilla ensuite les tiroirs, et en tira des papiers qu'il lia avec une ficelle, après les avoir examinés et, pour ainsi dire, classés à loisir.

Il procéda avec méthode, comme s'il n'avait eu rien à craindre.

« L'ordre est une belle chose, murmura-t-il, et si j'avais eu moins de précautions, je serais, aujourd'hui, dans un grand embarras. Mais, à présent, je suis sûr de mon affaire. Ce ne sera pas ce jeune Européen qui les sauvera, car je leur ménage encore une autre surprise. Quand ils seront tous réduits à la misère, Madeleine pourra, si elle veut, épouser son cousin..... Moi, j'aurai Terrebonne ! »

Lagrippe, malgré le calme qu'il affectait, avait hâte d'être sorti de la maison, et il eut un réel soulagement lorsqu'il se vit, avec ses livres et ses papiers, en dehors de la palissade qui bordait le jardin. Un des dogues que nous avons signalés l'escorta jusque-là, en grognant, et Lagrippe craignit, un instant, qu'il ne se jetât sur lui pour l'étrangler.

Mais il en fut quitte pour la peur.

Whanotee, aussi, avait suivi Lagrippe, à distance.

Aussitôt qu'il arriva sur la lisière du bois, Lagrippe s'arrêta ; son air et ses manières changèrent. D'une voix impérieuse, il appela son ami Salomon à qui il avait recommandé de l'attendre.

Celui-ci accourut.

« Eh bien ? demanda Salomon.

— Tu as la bouteille de rhum ? demanda Lagrippe ; passe-la-moi, j'ai le gosier terriblement sec. »

Salomon lui tendit une bouteille aux trois quarts pleine,

et quand Lagrippe l'ôta de ses lèvres, elle avait diminué de près d'un tiers.

« Eh bien? dit, de nouveau, Salomon.

— J'ai les papiers, répondit Lagrippe. Je serai maître de Terrebonne, et tu en seras le régisseur. Je te l'ai promis et je tiendrai parole. Mais assieds-toi là, ajouta-t-il, en indiquant un tronc d'arbre renversé. J'ai à te charger d'un exploit qui fera de toi l'égal de Jacques Lagrippe et qui placera dans tes mains vingt-cinq mille dollars.

Whanotee s'était glissé, avec l'agilité d'une panthère, à quelques pas d'eux, sous une touffe de buissons, et il ne perdit pas une de leurs paroles.

« Vingt-cinq mille dollars! répéta Salomon, en ouvrant une bouche et des yeux démesurément grands.

— Oui, reprit Lagrippe, et cette somme, nous la partagerons en amis.

— Que faut-il faire pour cela?

— Une chose bien simple. J'ai des oreilles, j'ai écouté, et voilà ce que j'ai appris. Le jeune Malloué a, chez des banquiers de Montréal, déposée à son nom, une somme relativement considérable. Il compte l'employer à libérer Terrebonne.

— Alors, je serai ruiné, moi! s'écria Salomon.

— Tais-toi, et suis mon raisonnement, répliqua Lagrippe. George Malloué va demander à son banquier de lui envoyer de l'argent. Il a écrit, à cet effet, une lettre que devra porter Paul le mulâtre.

— Eh bien?

— Eh bien! Tu ne comprends pas! Cette lettre, elle arrivera à sa destination, mais ce ne sera pas le mulâtre qui la remettra. Tu l'attendras sur la route, dans la forêt, et il ne te sera pas difficile de le faire disparaître. Tu prendras la lettre, et tu la porteras à son adresse. Le banquier te croyant l'homme de confiance des Malloué, s'entendra avec toi, et nous serons bien maladroits tous les deux si nous ne faisons

pas en sorte que l'argent, avant d'arriver à Terrebonne, passe par nos mains.

— Oui, murmura Salomon, mais vous savez, Monsieur Lagrippe, je suis un homme tranquille, et les exercices violents répugnent à ma nature.

— Lâche! grommela Lagrippe. » Puis, élevant la voix, il ajouta : « Réfléchis, quand une affaire est commencée, il faut aller jusqu'au bout, sans quoi on perd le fruit de ses efforts. Je vais aller mettre en sûreté ces livres et ces papiers ; mais n'oublie pas d'être chez moi au lever du soleil. »

Ils se séparèrent et prirent, chacun, une direction différente.

Whanotee bondit sur ses pieds.

« Wagh! dit-il, à demi-voix, l'heure est venue d'écraser le serpent et de rendre la paix aux amis de mon frère Paul. »

Il prit le tomahawk qui était à sa ceinture, le brandit au-dessus de sa tête, en se tournant du côté par où Lagrippe s'était éloigné.

Celui-ci marchait tranquillement, sans crainte.

Il était parvenu dans une sorte de petite vallée, lorsqu'entendant du bruit derrière lui, il se retourna.

En haut d'une éminence, à quelques centaines de pas, il distingua une forme qui faisait des gestes fantastiques. Il fut saisit de terreur, et se mit à courir de toutes ses forces.

Whanotee poussa son cri de guerre et se mit à sa poursuite.

Lagrippe, en reconnaissant l'Indien, sentit tout le danger de sa situation. Il regarda avec effarement autour de lui comme pour chercher un refuge : à droite et à gauche s'étendait un bois, et en face, le chemin lui était barré par une rivière. Il songea à se défendre, mais il n'était pas de taille à lutter contre Whanotee.

En quelques bonds l'Indien l'eut atteint, et, sans le frapper, il se jeta sur lui et le terrassa.

Une idée lui était venue, et il la mit à exécution. Sans s'inquiéter des cris et des supplications de Lagrippe, il arracha des lianes, les tordit et attacha l'ancien régisseur à un arbre.

Puis, il prit les livres, les papiers et se disposa à s'éloigner.

« Whanotee, s'écria Lagrippe, avec désespoir, je ne t'ai jamais fait de mal, et il n'y a pas d'inimitié entre nous! Tu ne vas pas me laisser périr ainsi? Détache ces liens, rends-moi la liberté, et je te donnerai de la poudre, des balles, de l'eau de feu à profusion ; — je ferai ta fortune et celle de ta tribu!

— Whanotee dédaigne les offres de l'homme blanc, répondit l'Indien ; Whanotee a vu le serpent se glisser dans l'herbe pour mordre ceux qu'il aime, et Whanotee l'écrasera. Wagh! J'ai dit. »

L'Indien retourna à la plantation.

Le jour commençait à poindre, et bientôt tout le monde fut debout.

Whanotee pénétra dans la maison, et allant droit à George Malloué, il posa devant lui sur la table le paquet de papiers et les registres.

« Qu'est-ce que cela? demanda George, avec étonnement.

— Whanotee lit dans le grand livre de la nature, répondit l'Indien. Les prairies et les bois n'ont point de secrets pour lui. Mais beaucoup de choses que savent les blancs sont un mystère pour Whanotee. Que mon frère regarde... »

Madame Malloué, Madeleine, Paul s'étaient serrés autour de Whanotee.

George, après avoir feuilleté les registres, défit le paquet et parcourut quelques-uns des papiers.

Il poussa une exclamation de surprise.

« Qu'est-ce donc? demanda madame Malloué.

— Ma tante, dit George, votre régisseur est un scélérat ; pendant des années, il a impudemment volé, et je crois que, loin de lui rien devoir, c'est lui qui aurait à vous restituer. C'est ce que prouveront ces papiers. »

La stupéfaction était grande.

George se tourna vers Whanotee.

« Où et comment as-tu trouvé cela? demanda-t-il.

— Whanotee savait de quelle haine Lagrippe est animé contre ses amis blancs. Whanotee a surveillé chacun de ses pas; il l'a vu entrer, cette nuit, dans la maison, et quand il en est ressorti, Whanotee l'a suivi et lui a enlevé ces papiers. »

George, madame Malloué, Madeleine, étaient muets d'étonnement.

Whanotee reprit, avec calme et dignité :

« Whanotee débarrassera la route de ses amis du serpent. Si mon frère désire voir Lagrippe avant que son esprit parte pour les régions maudites, qu'il vienne, qu'il accompagne Whanotee. »

L'Indien rejeta sa couverture sur son épaule et fit quelques pas pour s'éloigner.

George hésita, ne se rendant pas absolument compte de la portée des paroles de l'Indien.

Paul intervint.

« Whanotee est aussi loyal et dévoué qu'il est brave, dit-il. N'ayez donc aucune crainte. »

Tous suivirent l'Indien.

Le soleil montait à l'horizon et ses rayons séchaient les gouttes de rosées qui brillaient comme autant de perles sur la corolle des fleurs.

Ils approchaient de la lisière du bois, lorsqu'un cri traversa l'espace.

Madame Malloué frissonna et Madeleine se serra contre George.

L'Indien continua à marcher.

Quelques minutes après, le même cri se répéta, plus prolongé.

Enfin, après avoir traversé un bouquet de bois, ils aperçurent en face d'eux, attaché à un arbre, Lagrippe qui, pâle,

les yeux hors de leur orbite, faisait d'indicibles efforts pour rompre ses liens.

Des loups tournaient autour de lui, et formaient un cercle qui allait toujours se rétrécissant.

« Voilà ! dit Whanotee, en montrant Lagrippe. »

George s'avança et son approche suffit pour intimider les loups.

« Grâce, pitié, sauvez-moi ! cria Lagrippe, dès qu'il le reconnut.

— Vous avez volé ceux que votre devoir était de protéger et de défendre, dit George. »

Lagrippe garda le silence.

« Les créances que vous prétendez avoir sur Terrebonne sont fausses, ainsi que le prouvent les registres et les papiers que Whanotee vous a pris... L'avouez-vous ?

— Oui, répondit Lagrippe, mais coupez ces liens qui me déchirent, rendez-moi la liberté, et je ne vous réclamerai rien. »

George ne répliqua pas ; il alla rejoindre madame Malloué et Madeleine pour se consulter avec elles sur le parti à prendre.

Whanotee s'approcha de George.

« Mon frère est rassuré, à présent, dit-il ; il n'a plus de questions à faire à celui que Whanotee lui a livré ?

— Non, merci, Whanotee, répondit George. Je n'oublierai jamais ce que je te dois. »

L'Indien s'éloigna et George et sa tante reprirent leur entretien.

Tout à coup, un cri déchirant retentit.

Tous se retournèrent, et ils virent l'Indien, son couteau à la main, près de Lagrippe.

En deux bonds George l'eut rejoint.

« Whanotee ! cria-t-il, que vas-tu faire !

— Whanotee veut venger son frère et envoyer son ennemi dans les régions maudites ; il prendra sa chevelure et la pendra dans son wigwam. »

Lagrippe tremblait de tous ses membres.

Madeleine et madame Malloué étaient saisies d'horreur.

« Nous ne laisserons pas commettre un pareil crime ! s'écria George. »

Et, saisissant son couteau, il coupa les liens de Lagrippe.

L'Indien ne comprenait rien à cette générosité qui lui semblait être simplement de la folie.

Lagrippe, sans prononcer un mot, tira son mouchoir de sa poche et étancha la sueur qui lui couvrait le visage. Puis, après s'être appliqué un bandeau sur le front, il s'éloigna, l'air sombre, et les sourcils froncés.

« Wagh ! dit Whanotee ; mon frère pouvait écraser la vipère, il lui a rendu la liberté, et un jour la vipère le mordra ! »

IV

L'ARCHE DU SALUT. — L'INDIEN WEGOSAPI.

Les jours, les semaines s'écoulèrent sans amener d'incident fâcheux. George n'avait point oublié la prédiction de Whanotee, mais rien n'était venu la confirmer ; — ils n'avaient plus entendu parler de Lagrippe qui avait disparu du pays, et peu à peu la confiance était rentrée dans les cœurs.

On s'était mis au travail. Au lieu d'étendre la plantation en défrichant de nouvelles terres, George s'appliqua à améliorer les parties déjà cultivées, — à reformer les enclos, afin que les bestiaux ne pussent passer d'une pièce dans l'autre et manger le blé en herbe.

Il fut grandement aidé par un vieux colon, d'origine bretonne, nommé Jacques Le Bret, et ses deux fils, qu'il avait

tre nés sur la plantation, et qui, ne possédant aucun capital, s'étaient mis au service des autres jusqu'à ce qu'ils pussent monter une ferme pour eux-mêmes.

George passait la plus grande partie des journées dehors, et fréquemment il ne rentrait qu'à la tombée de la nuit ; mais il était sûr d'être toujours reçu avec empressement par madame Malloué et par un sourire de Madeleine. Kora, la vieille négresse, avait soin, de son côté, de tenir toujours le dîner cuit à point.

L'exercice, la vie au grand air, allaient merveilleusement à George, dont la santé devenait robuste. La joie régnait à la maison, et tous envisageaient l'avenir avec bonheur.

La ferme paraissant un peu étroite, on prit le parti de construire deux pièces additionnelles, et Le Bret et ses fils se mirent immédiatement à l'œuvre.

Leur premier soin fut de déblayer le terrain ; mais aux premiers coups de pioche, ils rencontrèrent un roc solide, qui s'étendait de l'habitation jusqu'à une distance considérable.

« C'est un contre-temps fâcheux, fit observer George ; nous serons obligés de faire sauter ce rocher. »

A ce moment apparut sur la scène un nouveau personnage. D'une taille moyenne, mais fortement bâti, il réalisait dans la perfection l'idée qu'on se fait d'un trappeur. Des jambières de cuir montaient de ses pieds jusqu'au genoux ; il avait sur les épaules une blouse en peau de daim ; à sa ceinture était passé un long couteau, et il portait un fusil en bandoulière.

Il s'avança tranquillement, comme quelqu'un qui est en pays de connaissance.

En l'apercevant, madame Malloué fit plusieurs pas à sa rencontre.

« Bonjour, Monsieur Canada, dit-elle ; voilà bien longtemps que nous n'avions eu le plaisir de vous voir.

— Que voulez-vous, répondit le trappeur, je vais où mon

métier me conduit et où j'ai chance de trouver des fourrures. Tout le monde va bien à la ferme ?

— Oui, Dieu merci, répondit madame Malloué. Nous avons eu notre part de tourments, mais aujourd'hui nous sommes contents. »

Le trappeur s'approcha de George et examina les travaux.

« Que faites-vous donc là ? demanda-t-il.

— Nous voudrions ajouter une aile à la maison, mais nous avons trouvé un rocher dans lequel il nous faudra creuser. »

Le trappeur s'assura d'un coup d'œil que madame Malloué s'était éloignée.

« Ce rocher, répliqua-t-il, ce n'est pas sans un but que la Providence l'a placé là.

— La Providence a un but dans tout ce qu'elle fait, dit George.

— Sans doute, mais je veux parler d'un but spécial. »

George, Jacques Le Bret et ses fils regardèrent le trappeur avec une curiosité mêlée d'étonnement.

« Quoique j'aie été absent de ces parages, reprit le trappeur, je n'ignore pas ce qui s'est passé, et je sais beaucoup d'autres choses encore. Voulez-vous me permettre, jeune homme, de vous donner un conseil?

— Très volontiers, répondit George, de plus en plus étonné.

— L'expérience vous apprendra, dit le trappeur, que, dans ces solitudes, les haines sont profondes et qu'il est, par cela même, dangereux de laisser un ennemi derrière soi. Si vous êtes homme de jugement et d'observation, vous me comprendrez sans que je m'explique autrement. D'un autre côté, vous êtes là dans une sorte de paradis terrestre, mais sur la limite extrême de la civilisation. Les naturels ne voient pas sans regret la terre passer de leurs mains dans celles des blancs ; à mesure que ceux-ci avancent, les Indiens reculent. Mais il peut venir un jour où ces sauvages

veuillent rentrer en possession de ce qu'ils considèrent comme leur bien. »

George tressaillit. Le péril qu'on évoquait était terrible.

« Comprenez-vous, à présent, continua le trappeur, pourquoi je disais que le rocher avait été mis là avec une intention spéciale de la Providence? Au lieu d'agrandir la maison, qui vous suffira à la rigueur, je construirais une arche de refuge, que vous seriez heureux de trouver en cas de besoin.

— Mais il faudrait qu'elle fût en pierre, fit observer George.

— Sans doute; si elle était en bois, elle ne serait pas d'une grande utilité.

— Mais où se procurer de la chaux, des ouvriers capables? dit George. »

Le vieux Jacques, qui avait écouté cette conversation et qui avait été frappé de la sagesse des paroles du trappeur, s'avança.

« De la pierre, dit-il, en voilà; de la chaux, il y en a au bout de la plantation, et mes gars et moi nous vous maçonnerons une tour qui résisterait au canon. »

Il ne fut pas besoin de longues réflexions. La résolution de George était prise; car sa première préoccupation était la sécurité de celles qui lui étaient chères.

On se mit aussitôt à la besogne, et toutes les mains disponibles sur la plantation furent employées. En quelques semaines s'éleva un bâtiment carré, dont les fenêtres étaient remplacées par des meurtrières.

Ni madame Malloué ni Madeleine ne complimentèrent George sur son goût comme architecte.

« Cette construction répond à ce que nous désirions, puisqu'elle offre un abri sûr, fit observer le jeune homme. »

Madeleine répéta ces derniers mots avec un accent de surprise.

« Pour nos provisions, en cas d'incendie, se hâta d'ajouter George, craignant de les alarmer. »

Quand l'arche fut achevée, on transporta dedans les munitions et toutes les armes qu'on put réunir, et ce fut avec un sentiment de fierté que George et Le Bret contemplèrent leur ouvrage.

Un jour, que George revenait d'inspecter divers travaux sur la plantation, il fut étonné de voir un chef Indien, debout devant la maison, et examinant l'arche avec une attention singulière. Il y avait dans l'immobilité de son attitude et le pittoresque de sa mise quelque chose qui excita le goût artistique du jeune Européen. Une statue de bronze n'aurait pas été mieux moulée.

Cet Indien paraissait avoir de vingt-huit à trente ans ; il était grand et avait cet air de dignité particulier à ceux de sa race.

Pendant plusieurs minutes, les deux hommes se regardèrent en silence.

Caïn et Abel étaient en présence, et chacun avait conscience de l'antagonisme qui existait entre eux.

Cependant, George imposa silence à ses sentiments de défiance, et il s'avança, en portant nonchalamment son fusil sous son bras.

« Mon frère a-t-il besoin de nourriture? demanda-t-il. »

L'Indien fixa sur lui des yeux perçants. Probablement il n'était pas habitué à entendre les blancs lui parler avec cet accent de bonté, car il parut surpris.

« Wegosapi ne mange pas le pain de l'homme blanc, répondit-il.

— Mon frère désire peut-être un abri?

— La demeure de Wegosapi est dans la forêt, où les grands pins ombragent son wigwam, sur les bords d'un lac.

— Mon frère veut-il entrer sous mon toit?

— Non. Les femmes de l'homme blanc ont eu peur de Wegosapi. Mon ombre, ajouta-t-il, se serait déjà allongée sur ma route, si je n'avais été retenu par mon jeune frère.

— Il est fatigué? demanda George. »

L'Indien sourit.

« Le Sioux ne se fatigue jamais, dit-il.

— Il est malade, alors?

— Il a été blessé, au moment où il approchait de la cabane des blancs pour acheter de la nourriture; car voilà trois jours que nous sommes dans les bois et le gibier devient rare. Un nègre, au service de vos compatriotes, avait frappé un de nos frères; il a fui devant les guerriers Pawnees de la grande tribu des Sioux. Mais, tandis que « Œil-de-Serpent » pleurait son ami, le nègre est revenu avec des hommes blancs armés de fusils. Œil de serpent avait respecté leurs wigwams, leurs femmes et leurs enfants, il s'inclina devant les blancs et leur demanda d'épargner son frère.

— Eh bien? demanda George. »

L'Indien répondit, après un long silence :

« Œil-de-Serpent est triste ; car il a perdu son ami. »

George sentit quels devaient être les sentiments de l'Indien et quelles conséquences pouvait entraîner cet accident pour lui et les siens.

Mais, par prudence, il n'en laissa rien paraître. Il reprit, au bout d'un instant :

« Mais, le jeune Pawnee n'est pas blessé dangereusement, j'espère? »

L'Indien secoua la tête, mais pas le moindre sentiment de chagrin ou de colère n'apparut sur sa figure.

« Où est-il? demanda George. »

Le chef indiqua la maison.

« Venez avec moi, dit George. J'ai quelques connaissances en chirurgie, et elles pourront être utiles. Pourquoi y aurait-il de la haine entre nous? Sur cette terre qui rend au centuple ce qu'on lui confie, n'y a-t-il donc pas place pour tous?

L'Indien tressaillit à cette question. Mais, sans répondre, il suivit le blanc.

Sur un matelas était étendu un jeune Indien. Il n'avait

pas plus de seize ans. Les muscles de ses membres, bien développés, étaient forts comme ceux d'une jeune panthère, et ils en avaient la grâce; mais son visage portait une expression de gravité au-dessus de son âge. Un coup d'œil fut le seul signe qu'il échangea avec son frère.

« Je suis contente que vous soyez arrivé, dit Madeleine à George, avec une certaine excitation. Ce pauvre enfant souffre beaucoup; nous avons fait de notre mieux pour le soulager, mais je crains que la balle ne soit restée dans la blessure. »

George, après un examen attentif, alla chercher une trousse dont il avait eu soin de se munir à son départ de France. Il avait suivi longtemps les cours d'une faculté de médecine, et nous devons dire qu'il possédait une certaine habileté.

« Elle est beaucoup moins dangereuse que vous ne pensez, dit-il, après avoir sondé la plaie. Je sens la balle qui, heureusement, n'a pas atteint l'articulation. Tenez-le bien, ajouta-t-il.

— Pourquoi? demanda Wegosapi.

— Pour qu'il ne bouge pas. »

L'Indien sourit avec dédain.

« Le Sioux sait endurer la souffrance, répliqua-t-il. Vous le couperiez en morceaux qu'il ne ferait pas un mouvement. Les femmes de notre tribu mépriseraient une pareille faiblesse, et Kiweika sait qu'il est le fils d'un chef. »

Ce n'était pas une forfanterie; car le jeune Indien ne poussa pas un gémissement, durant l'opération.

Lorsque la balle fut extraite, Wegosapi la prit dans sa main, l'examina, et la mit tranquillement dans sa pochette.

« Qu'elle ne vous inspire pas de mauvaises pensées, dit Madeleine; souvenez-vous que l'homme blanc a voulu réparer le mal fait par un de ses compatriotes. »

L'Indien se tourna vers elle, la regarda longuement, mais ne répliqua pas.

« Votre wigwam est-il loin d'ici? demanda George.

— Deux jours de marche nous séparent de notre tribu, répondit Wegosapi. »

George réfléchit. Il y eut un moment de lutte dans son esprit, mais la générosité l'emporta.

« Il faut laisser votre frère avec nous quelques jours, dit-il. Un pareil voyage dans l'état où il est pourrait lui être fatal. La fièvre, en toute probabilité, ou une inflammation se déclareraient. »

Le Sioux parut étonné de cette offre, et hésita à l'accepter.

« Ne voulez-vous pas nous confier votre frère ? demanda madame Malloué.

— Kiweika restera sous le toit des blancs, répliqua enfin l'Indien. Si tous vos compatriotes étaient comme vous, il existerait moins d'inimitié entre nous. L'avenir est dans les mains du Grand-Esprit. Il voit la fin de toutes choses. »

On proposa à Wegosapi de remettre son départ au lendemain. Mais il répondit qu'il était attendu, qu'un conseil devait avoir lieu dans sa tribu et qu'il devait y occuper sa place parmi les anciens.

Et, sans même jeter un regard sur le blessé, il sortit de la maison.

« Quel manque de sentiment ! s'écria madame Malloué.

— Wegosapi m'aime, dit le jeune Indien.

— Il a une singulière façon de le montrer.

— Nos façons d'agir ne sont pas celles de l'homme blanc. Nous demeurons impassibles, mais nous sentons aussi vivement.

— Vous parlez facilement le français, dit madame Malloué.

— Le grand médecin me l'a enseigné.

Il voulait dire le missionnaire.

— Ainsi, vous êtes chrétien ? » demanda Madeleine.

Le jeune Sioux eut un sourire étrange, et garda le silence.

Durant ce temps, Wegosapi s'était enfoncé dans les profondeurs de la forêt. Il marcha toute la nuit, sans s'arrêter,

et il était si absorbé par ses pensées que lorsqu'il arriva à proximité de son village, il murmura : « Sitôt ! »

Deux personnes l'attendaient, assises sous l'abri d'un énorme rocher.

L'une était un chef Sioux de haut rang, à en juger par l'air respectueux avec lequel Wegosapi s'avança vers lui. L'autre était un Européen enveloppé dans un large manteau.

« Wegosapi a réussi ? demanda le vieux chef.

— Wegosapi a rempli sa mission ; son frère dort, en ce moment, sous le toit de l'homme blanc. Un des envahisseurs de notre sol l'a blessé, mais il est maintenant hors de danger.

— Alors nous allons agir sans retard, s'écria l'Européen.

— Non, répliqua Wegosapi. Mon frère pourrait périr dans la tentative. Le Français n'est pas un ennemi vulgaire. Il est sur ses gardes, et il a construit une forteresse d'où il pourrait défier nos efforts. J'ai lu le soupçon dans ses yeux. Comme l'oiseau de nos bois, en me voyant, il a reconnu le faucon tournoyant autour de son nid. Si on l'attaque, il ne faut pas que ce soit ouvertement. »

Le vieux chef parut partager cette opinion, car, se levant sans répliquer, il serra autour de lui sa couverture, et se dirigea vers le village.

Wegosapi et l'Européen le suivirent en silence.

V

LE COUGAR. — LA RENCONTRE DE CANADA.

Sans que George Malloué s'en doutât, la mise à exécution du conseil du trappeur Canada avait déjà sauvé la plantation d'un grand péril, puisque la vue seule de l'arche avait suffi pour détourner les Indiens d'une attaque.

Cet Européen, que Wegosapi avait rencontré en compagnie du vieux chef, n'était autre que Lagrippe; mais, pour cette fois encore, il était battu.

A Terrebonne, tout semblait, d'ailleurs, marcher à souhait. Le jeune Kiweika n'avait pas tardé à recouvrer ses forces, et il s'était éloigné en protestant de sa reconnaissance envers les blancs. George s'était assuré que Jacques Le Pret et ses fils s'entendaient parfaitement à la culture d'une ferme, et il leur avait accordé une grande part dans la direction des travaux.

Il s'était ainsi ménagé du loisir, et il en profitait pour chasser dans les bois et étudier la nature dans ses plus sublimes beautés.

Partout, le printemps est considéré comme la plus délicieuse saison de l'année. C'est le temps des promesses, comme l'automne est celui des fruits. Dans notre pays de France, les violettes, les primevères embaument l'air, les champs se couvrent de pâquerettes, et, au mois de mai, la terre n'est, pour ainsi dire, qu'un jardin de fleurs. Au Canada, le printemps vient avec une soudaineté étonnante. Plus au sud, l'arrivée de cette saison est moins perceptible, mais l'effet n'en est pas moins charmant.

C'est à cette époque, aussi, que les animaux des forêts ont leurs petits, et la nécessité de chercher leur nourriture les fait souvent sortir de leurs retraites. Il n'est pas rare, alors, que le chasseur se trouve à l'improviste en face d'une ourse avec ses oursons, ou même d'une panthère guettant un faon, un daim ou un nid de dindon.

Un jour, George, qui avait fait ample connaissance avec Canada, se mit en route, armé de son fusil, d'un lasso et de ses instruments de pêche. Le trappeur lui avait donné rendez-vous à un endroit qu'on nomme la « crique jaune », peut-être à cause de la nature particulière du sol. George avait devancé l'heure convenue; mais les distractions ne manquaient pas. Après avoir longtemps marché, il vit tout

à coup les buissons s'agiter devant lui, et il en sortit un animal qu'il crut être un daim.

Le jeune chasseur se glissa à travers les fourrés, mais il ne lui fut pas possible d'approcher suffisamment pour viser la bête fauve, qui, pas un instant, ne se mit à découvert. Et cependant elle ne fuyait pas, et il entendait devant lui le bruit des feuilles qui craquaient sous ses pas.

Cette chasse, cet animal qui restait invisible, avaient pour George quelque chose de fantastique. Mais, si l'expérience des bois lui faisait encore défaut, il était brave.

Un troupeau de dindons sauvages qui se baignaient au soleil s'envolèrent à son approche. C'était une occasion que, dans une autre circonstance, il n'aurait pas négligée; mais son amour-propre était piqué, et il passa sans même lever son fusil.

Une centaine de pas plus loin, son oreille fut frappée par un bruissement qui se faisait non plus dans les buissons, mais dans un orme au-dessus de sa tête. Il leva vivement les yeux et fouilla du regard le tronc et les branches qui étaient couvertes d'une longue mousse.

Tout d'abord, il ne vit rien, mais bientôt il distingua, couché sur un nœud, un objet qu'il imagina être un lynx. Il épaula son fusil, et il allait tirer quand un mouvement que l'animal fit avec sa queue l'arrêta.

« Par le ciel! murmura-t-il, c'est une jeune panthère! Mais où est la mère? »

N'apercevant rien de suspect, il prit son lasso, posa son fusil sur un buisson, et ne gardant que son couteau, il s'approcha du pied de l'arbre, avec l'intention de monter dedans.

Toutefois, par une dernière précaution, il promena ses regards dans les arbres environnants pour s'assurer que la vieille panthère n'y était pas cachée.

« A nous deux, ma petite amie! dit George, en apostrophant la jeune panthère; ou j'aurai peu de chance, ou je te prendrai vivante. Morte, ta peau ne vaudrait pas plus d'un

dollar, tandis que si je puis t'emporter en vie à Terrebonne, ce sera un exploit qui me mettra au niveau des plus hardis chasseurs. Nous verrons, ensuite, ce que nous ferons de toi.»

Le tronc était trop gros pour qu'il pût l'embrasser avec ses bras. Il jeta son lasso qui s'accrocha à l'une des branches inférieures, et en s'aidant ainsi, il atteignit, sans trop de peine, une fourche, située à plusieurs pieds du sol. L'ascension, à partir de là, devint facile.

En approchant de la jeune panthère, George tint prête la corde avec laquelle il comptait la lier. L'animal, qui s'était jusqu'alors dissimulé, se dressa sur ses pattes; son poil se hérissa, sa queue prit une grosseur énorme, et il arqua son dos, absolument comme nous voyons faire un de nos chats domestiques, quand il est menacé par un chien. En même temps, il jura d'une façon terrible.

Le bruit amena bientôt sur la scène un autre acteur.

George préparait son lasso quand un bruit dans une vigne sauvage qui s'était entortillée autour d'un autre arbre dont les branches s'entremêlaient avec celles de l'ormeau, lui fit tourner la tête. Son sang se glaça dans ses veines, et il lui fallut toute son énergie pour ne pas se laisser choir.

Là, prête à s'élancer, était la mère de la jeune panthère; ses oreilles étaient renversées au point que sa tête apparaissait aussi plate que celle d'un serpent, sa queue battait ses flancs, et ses griffes déchiraient l'écorce de l'arbre. Elle regarda le chasseur avec des yeux verts qui brillaient comme des balles de feu, et fit entendre un grognement de colère et de défi.

George n'eut plus qu'une pensée, celle de battre en retraite.

Mais au premier mouvement qu'il fit, la panthère se ramassa pour s'élancer. Il n'eut que le temps de mettre le tronc de l'arbre entre lui et son adversaire, et de s'armer de son couteau pour parer l'attaque.

Les griffes de la panthère s'enfoncèrent dans l'écorce, mais George ne fut pas atteint. Avec la rapidité de l'éclair,

il noua sa corde à la branche sur laquelle il était posé, et se laissa glisser jusqu'à terre.

Il prit son fusil, mais son excitation était telle qu'il s'écoula plusieurs minutes avant qu'il pût viser. Enfin, il lâcha la détente, et sa balle alla frapper derrière l'oreille la panthère qui tomba à ses pieds.

« Bravo! cria une voix sonore; voilà un coup qui ferait honneur à un vieux chasseur. »

George se retourna et reconnut le trappeur Canada

« Vous étiez là? dit-il.

— Oui, et j'ai été témoin de votre exploit. C'est une grande imprudence que vous aviez commise, mais vous vous en êtes tiré bravement. »

Canada prit son couteau et, en quelques minutes, enleva la peau de la panthère.

« C'est un trophée que vous garderez, dit-il à George; elle vous rappellera l'accident d'aujourd'hui, sans compter qu'elle a son prix. »

Il remarqua que le jeune homme avait encore les nerfs agités par une sorte de tremblement.

« Voilà d'excellente eau-de-vie, fit-il observer, en présentant un flacon à George, buvez-en une gorgée et vous serez étonné de l'effet. »

George ne se fit pas prier, et quelques secondes après, il se retrouva aussi ferme, aussi solide qu'avant son aventure.

Ils sortirent des fourrés, et le trappeur emmena son compagnon sur les bords d'une prairie.

« Asseyons-nous là, dit-il, en indiquant une touffe d'herbe, Vous vous reposerez, et, comme vous devez avoir faim, nous nous occuperons de notre déjeuner. »

George Malloué fut frappé de la beauté du paysage qui se déroulait sous ses yeux. A droite s'élevaient de hautes montagnes, tandis qu'à gauche était une rivière dont les rives étaient bordées de forêts qui s'étendaient à des cen-

taines de milles. Quant à leur profondeur, elle variait selon les sinuosités du fleuve. Dans divers endroits, à travers des échappées, on entrevoyait les prairies, « ces immenses mers de gazon » sur lesquelles courent en liberté des troupeaux de chevaux sauvages, de buffles, de daims, d'antilopes. Dans ces vastes plaines, l'œil ne rencontre ni un arbre ni un buisson ; tout autour de soi on voit l'horizon comme si l'on était sur l'Océan, et le vent, en passant sur les grandes herbes, les fait ressembler, excepté en couleur, aux vagues de la mer.

George ne se lassait pas d'admirer cette scène.

« Votre matinée a-t-elle été bonne? lui demanda le trappeur; avez-vous tué beaucoup de gibier?

— C'est à croire qu'il n'en existe pas dans le bois, répliqua George. Je n'ai aperçu qu'un daim, et il m'a été impossible d'approcher assez près pour tirer.

— C'est que la chasse est une science, répondit le trappeur. Celui qui veut réussir doit s'appliquer à étudier les habitudes des divers animaux, à connaître les parages où ils se tiennent de préférence ; sans cela, on passera à côté d'eux sans même s'en douter. Ainsi, la première chose que doit faire le chasseur, c'est d'observer les directions du vent afin de régler sa marche, car les animaux des forêts sentent l'homme à une grande distance. Il ne doit avancer qu'avec précaution, et, s'il est possible, aussi silencieusement que son ombre. Un morceau de bois qui craquerait sous son pied pourrait le trahir. S'il aperçoit un ou plusieurs daims à distance, il faut qu'il se glisse vers eux d'arbre en arbre, en se tenant caché. S'il voit un des membres du troupeau agiter la queue, il doit demeurer dans la position où il est, aussi immobile qu'une statue, car il peut être sûr que le daim va lever la tête et regarder autour de lui. Enfin, quand il est arrivé à portée de fusil, le chasseur doit viser avec soin. Une blessure en plein corps, quoiqu'elle puisse être mortelle, n'arrête pas toujours un daim,

et l'on pourrait avoir à le suivre plusieurs lieues, à la trace de son sang, sans même être sûr de finir par le retrouver.

— C'est une véritable leçon de chasse que vous me donnez là, fit observer George, et je vois que je n'en connais pas encore les éléments.

— L'expérience sera pour vous une excellente école, répliqua le trappeur ; d'ailleurs, je ne refuserai pas, quand l'occasion se présentera, de joindre pour vous l'action au précepte.

— Je vous remercie, répondit le jeune homme ; soyez sûr que je ferai de mon mieux.

— Je viens de vous indiquer une façon de chasser le daim, reprit Canada, il y en a une autre que j'ai souvent mise en pratique. Les daims, comme les antilopes, sont très curieux, et toujours, lorsqu'ils voient un objet qui ne leur paraît pas ordinaire, ils cherchent à en connaître la nature. Profitant de cette curiosité, le chasseur parvient quelquefois à les attirer à portée de son fusil, en levant le bras et l'abaissant après que ce mouvement a été aperçu. De cette façon, il m'est arrivé souvent d'en amener à vingt-cinq pas de moi et de faire coup double. »

Le trappeur se leva.

« Vous avez une ligne ? demanda-t-il.

— Oui, » répondit George.

Canada examina l'instrument de pêche.

« C'est très imparfait, dit-il ; mais nous nous en contenterons ; venez, nous allons nous occuper de notre déjeuner. »

Ils se dirigèrent vers la rivière.

Canada attacha un morceau de lard à l'hameçon, roula la corde, la fit rapidement tourner au-dessus de sa tête et la lança au milieu du courant.

Quelques secondes s'écoulèrent.

Tout à coup la ligne fit un mouvement violent.

« Vous voyez, dit Canada, ce n'est pas plus difficile que cela, le poisson se prend tout seul. »

Il attira la ligne, en la roulant à mesure sur le sable.

« Remarquez-vous, dit-il, comme la corde tire à l'endroit où elle coupe l'eau! Il a beau se débattre, à moins que l'hameçon et la ligne ne cassent, il faudra bien qu'il vienne. »

Encore deux ou trois soubresauts et le poisson fut amené sur le sable.

Il était énorme et pesait au moins trente livres.

« J'en ai vu de plus gros, répliqua le trappeur à George, qui manifestait son étonnement. Il m'est arrivé d'en prendre d'un poids de quatre-vingts livres ; mais les meilleurs pour la table sont ceux de six à dix livres.

— Comment nomme-t-on ce poisson? demanda George.

— J'ignore comment le désignent les naturalistes ; nous autres, nous l'appelons le requin. Il y en a de deux sortes, des blancs et des jaunes, mais il n'y a pas grande différence entre eux quand ils sont cuits. Ces poissons n'ont pas d'écailles, comme vous voyez, et je vous assure qu'ils ne le cèdent en rien à l'anguille. »

Canada coupa, avec son couteau, les nageoires du dos, qui étaient garnies d'un os aigu et tranchant.

« A présent, dit-il, faisons la cuisine. Tandis que je vais allumer du feu, allez cueillir des feuilles à cette vigne que vous voyez là-bas.»

George obéit.

Lorsque le poisson fut vidé, Canada l'enveloppa dans les feuilles de vigne, l'ensevelit dans le sable chaud sur lequel il empila des charbons ardents.

« Quand l'ombre de ce bouleau, dit-il, se sera avancée de quinze lignes vers l'ouest, nous le déterrerons. En attendant, préparons les plats. »

Il s'approcha d'un arbuste.

« Voilà qui fera notre affaire, dit-il. »

Il fit trois anneaux autour de l'arbre, à une distance de dix pouces chacun, et puis, tirant une ligne perpendiculaire, il inséra son couteau d'abord, puis son pouce, et graduellement détacha l'écorce. Il obtint ainsi des morceaux qu'il roula en sens inverse afin de les faire tenir ouverts.

« Ces assiettes sont un peu primitives, dit Canada ; mais elles nous suffiront. »

On ôta le poisson du sable, on l'assaisonna de poivre et de jus de citron. Le grand air et l'exercice avaient aiguisé les appétits, et George affirma qu'il n'avait jamais fait un meilleur repas.

« Je vous ferai goûter d'une soupe à la tortue et d'un rôti comme vous en avez rarement mangé, répliqua le trappeur. Ce sera pour ce soir même, si nous en avons le loisir. Avez-vous de la poudre, du plomb, des balles? »

George montra ce qu'il possédait.

« C'est peu, fit observer Canada; ma provision est épuisée et j'ai besoin de la renouveler. »

Le jeune homme le regarda avec étonnement.

« Cela vous surprend, dit le trappeur; venez, et vous verrez comment, quand on a de la précaution, on ne manque de rien dans les forêts. »

VI

LA CHASSE AUX CHEVAUX. — LA SOUPE A LA TORTUE

Le trappeur se dirigea vers un rocher situé sur le bord de la rivière, et d'un creux dissimulé par une grosse pierre, il tira un paquet énorme de fourrures. Il y en avait de toutes sortes d'animaux, mais surtout de martres, de panthères et d'ours.

George était stupéfait.

« Vous n'allez pas transporter tout cela? dit-il. Il y a la charge d'un cheval.

— Assurément, répliqua Canada; aussi allons-nous nous en procurer un.

— Ici, dans cette forêt? s'écria George. Je suis curieux de savoir comment vous vous y prendrez. Depuis que je vis dans ces bois, je n'en ai pas encore vu d'autres que ceux qui sont à Terrebonne. »

Le trappeur se contenta de sourire, et fit signe à George de le suivre.

Ils gagnèrent le haut de la prairie, en se tenant sous le vent. Le trappeur savait que les chevaux sauvages ont l'odorat d'une extrême finesse et qu'ils éventent la présence de l'homme avec une facilité prodigieuse.

Arrivés au sommet d'une petite colline boisée, ils aperçurent dans une plaine une troupe nombreuse de chevaux qui paissaient tranquillement.

C'était un spectacle magnifique. Ces superbes animaux formaient les groupes les plus variés, tantôt jouant entre eux et semblant engager une lutte de vitesse, tantôt immobiles, le cou tendu, les oreilles dressées, les naseaux ouverts, l'œil ardent et interrogeant les mille bruits et les mille senteurs de ces solitudes.

Çà et là, des juments entourées de leurs poulains les regardaient bondir autour d'elles, et tout à coup, tremblant pour leur progéniture en entendant le hurlement lointain d'une bête fauve ou le cri de l'aigle à tête blanche, elles les poussaient devant elles, hâtaient leur galop indécis et couraient rejoindre le gros du troupeau.

Trois chevaux remarquablement beaux paissaient tranquillement, à part de leurs compagnons.

C'est sur l'un d'eux que Canada résolut de jeter son lacet.

Le *lacet*, *lasso ou lazzo*, dont se servent les chasseurs pour prendre vivant le cheval, l'antilope, le bison et au-

tres gros animaux des forêts, consiste en une corde ou une lanière de cuir tressé longue d'environ vingt ou vingt-cinq mètres, et dont le chasseur tient une extrémité à la main, s'il est à pied, attachée à la selle, s'il est à cheval. L'autre extrémité est terminée soit par un nœud coulant, soit par deux cordes fixées à la corde principale et au bout desquelles est une boule de fort calibre.

Le lasso de Canada était terminé par deux boules et non par un nœud coulant, car ce dernier moyen lui paraissait moins sûr que le premier.

Ils longèrent la plaine en suivant à mi-côte la colline boisée, et en se cachant derrière les buissons qui descendaient jusqu'à cette partie de la prairie où étaient les trois chevaux.

Bientôt ils n'en furent plus séparés que par une distance de cent pas.

« Restez là et ne bougez pas, dit Canada à George ; si j'ai besoin de vous, je vous appellerai. »

Le trappeur coupa des branches d'arbres et des tiges d'absinthe de deux mètres de long, et en fabriqua une espèce de buisson artificiel derrière lequel il se dissimula. Il commença à descendre lentement la colline, tenant de la main gauche le buisson et de la main droite son *lasso*, dont la corde était largement enroulée sur son épaule.

A peine avait-il fait une cinquantaine de pas que les chevaux témoignèrent de l'inquiétude : l'un d'eux surtout, celui qui était le plus rapproché, dressa les oreilles, aspira bruyamment l'air par les naseaux, mais, n'apercevant rien de suspect au milieu de tous ces buissons qui se ressemblaient, il se remit à brouter.

Le trappeur, qui s'était arrêté, reprit sa marche lente et mesurée.

Chaque fois qu'un cheval levait la tête, et regardait de son côté, il restait immobile et attendait, de crainte d'exciter sa défiance.

Enfin, quand il ne fut plus qu'à quelques mètres, il laissa tomber son buisson artificiel et lança avec force son lasso dans les jambes de l'un des chevaux, qui fit un bond pour s'enfuir. Mais les boules du lasso, tournoyant en sifflant, s'enroulèrent autour de ses pieds, se croisèrent, et la pauvre bête, se débattant vainement, alla rouler sur l'herbe.

Au mouvement du chasseur, au bruit du lasso, les deux autres chevaux étaient partis rapides comme l'éclair, et quand George accourut à l'appel de Canada, ils étaient déjà hors de vue, A leur exemple, le troupeau tout entier avait pris la fuite.

La plaine, tout à l'heure si animée, était devenue déserte et silencieuse.

Le prisonnier essayait de se dégager des liens qui le serraient, mais il s'épuisait en efforts inutiles. Il se releva, lança des ruades à droite et à gauche, et voulut mordre ses adversaires.

« Tenez, cria le trappeur, prenez le lasso, et qu'il ne vous échappe pas. »

George obéit.

Canada s'approcha adroitement du cheval et lui jeta sur la tête une pièce d'étoffe. L'animal, privé de la vue, devint plus calme, et il fut facile de lui attacher les jambes de manière à lui permettre de se relever. Aussitôt, en effet, il se redressa d'un bond, puis il resta immobile. Tout son corps tremblait, et une sueur abondante couvrait son beau poil lustré.

Sans lui découvrir les yeux, Canada dégagea ses naseaux, lui passa une corde autour du muffle pour l'empêcher de mordre, lui souffla à plusieurs reprises dans les narines.

Il continua ce manège pendant près d'une demi-heure.

Peu à peu les muscles de l'animal se détendirent. Il baissait la tête, ses jambes fléchissaient, et enfin il se coucha sur l'herbe.

Il était vaincu.

Le trappeur enleva alors le voile qui lui couvrait les yeux. La pauvre bête regarda ses adversaires avec étonnement, avec crainte, mais elle ne fit aucune tentative pour s'échapper ; et quand on l'obligea à se remettre sur pied elle se laissa conduire sans difficulté.

Canada et George regagnèrent le bord du fleuve où ils attachèrent le cheval à un arbre, avec une courroie assez longue pour qu'il pût paître, mais sans lui ôter ses entraves.

La résistance du captif avait été si énergique que George et surtout Canada étaient épuisés de fatigue.

« Est-ce que vous êtes attendu, ce soir, à Terrebonne ? demanda le trappeur à son compagnon.

— Non, répondit George ; j'ai même prévenu que si mon absence se prolongeait on ne s'inquiétât pas.

— Tant mieux. La journée est trop avancée pour que nous nous mettions en route ; si vous voulez, nous camperons ici, cette nuit, et nous nous occuperons dès maintenant de préparer notre soupe.

— Très volontiers, répliqua George.

— Je vous ai promis tantôt de vous faire manger de la tortue, je vais tenir parole. »

Canada prit son fusil et s'enfonça dans le bois. Au bout d'une demi-heure, il revint apportant un écureuil et un dindon sauvage.

« Serrez ce dindon, dit-il à George, nous en aurons besoin tantôt. »

George porta le dindon dans le creux du rocher que nous avons précédemment mentionné.

Pendant ce temps, le trappeur avait ouvert l'écureuil et en avait retiré les entrailles qu'il passa à l'hameçon de sa ligne.

« C'est un appât auquel les tortues ne résistent jamais fit-il observer.

— Mais ces tortues, où les trouver ? » demanda George.

Canada conduisit son compagnon sur le bord du lac.

« Voyez-vous dans l'eau ces ombres qui sont tachetées comme des feuilles de lis ?

— Oui.

— Ce sont des tortues. Il y en a des petites, des grosses, depuis une livre jusqu'à cent livres. Elles se chauffent aux rayons du soleil ; mais l'heure où elles vont chercher leur nourriture approche, et ce sera le moment de les prendre. »

Tout en préparant sa ligne, le trappeur continua :

« La peau et la coquille de ces tortues sont loin d'être aussi dures que celles des tortues de mer ; mais, sous le rapport de la chair, les unes valent les autres. Je me souviens, même, qu'à la Nouvelle-Orléans, elles se vendaient le même prix. Allons, ajouta Canada, je vais vous donner le plaisir de montrer votre adresse. »

Il tendit la ligne à George.

« Jetez-la doucement, dit-il, et quand vous la verrez remuer, ou quand vous sentirez cette secousse si bien connue des pêcheurs, ne vous pressez pas de tirer ; donnez-lui le temps d'avaler. »

George se conforma à ces indications, et, au bout de quelques minutes, une tortue fut accrochée à son hameçon.

« Bravo ! cria le trappeur ; vous la tenez. Ne craignez rien à présent, et faites-la aborder par ici. Vous voyez que c'est à peine si elle oppose de la résistance. »

Quand la tortue fut sur le sable, George ne put retenir son étonnement.

« Qu'en pensez-vous, pour votre coup d'essai ? dit Canada. Elle pèse au moins trente livres, et je crois que nous en aurons assez pour une fois. »

George fut de cet avis. Il chargea la tortue sur son épaule, et ils retournèrent à leur campement.

« A présent, s'écria Canada, il s'agit de se transformer en cuisinier. Si l'on était à la ville où l'on peut se procurer

des épices et tout ce que l'on veut, on n'aurait qu'à prendre un livre de cuisinier et à suivre ses instructions ; mais ici au milieu des bois, il faut se contenter de ce qu'on trouve dans son sac et autour de soi.

— Je m'aperçois, cependant, que les ressources ne manquent pas, fit observer George.

— Avec de l'expérience et de la bonne volonté, on finit par se tirer d'affaire, répliqua le trappeur. »

Canada ouvrit la tortue en deux, en séparant les deux coquilles. Il ôta les entrailles, puis, avec son couteau de chasse, il coupa sur la partie supérieure des tranches de chair.

« Ces tranches, dit-il, nous les feront griller ; ce sera un mets excellent. »

Il alla ensuite au rocher, prit dans son paquet, une marmite en fer-blanc, assez semblable à celles de nos soldats, et n'oublia pas le dindon. Il trouva dans son sac, jusqu'à un citron d'assez belle grosseur. En passant près d'un arbuste qui lui était familier, il cueillit sur ses branches des graines de poivre rouge.

George fut stupéfait en voyant tout ce qu'il apportait.

« Maintenant que voilà nos provisions, dit Canada, ramassez du bois ; allumez du feu, allez remplir la marmite à la rivière et faites chauffer l'eau. »

Le trappeur acheva de découper la tortue, mit les morceaux dans la marmite, y ajouta du poivre, du citron coupé en petits morceaux carrés, un peu de lard et des boulettes faites avec de la farine aspergée d'eau froide.

« C'est un assaisonnement complet, fit observer George ; il n'y manque rien. »

Canada posa le couvercle sur la marmite, qu'il entoura soigneusement de charbons ardents. Puis, il saisit le dindon, en détacha plusieurs morceaux, les hacha avec son couteau, roula le tout dans de la farine et l'ajouta aux ingrédients que contenait déjà la marmite.

« L'eau bout déjà, dit Canada, mais il faut du temps avant que ce soit cuit. Si vous voulez, nous ferons, en attendant, un tour le long du lac. »

George accepta la proposition.

Il espérait que le trappeur lui raconterait quelque incident de sa vie passée, qu'il savait être riche en aventures ; mais Canada se laissa entraîner à ses réflexions, et c'est à peine s'il répondit aux questions du jeune homme.

Il semblait qu'il y avait un secret dans son existence, tellement il évitait de parler de lui.

Ce ne fut que lorsque George attira son attention sur la multitude de poissons qui sautaient dans le lac qu'il reprit son animation.

« Oui, répliqua-t-il, les poissons qui peuplent ces eaux sont innombrables et d'espèces diverses. On y trouve le buffalo, une sorte de carpe qui atteint une grosseur prodigieuse ; des perches qui varient de trois à dix livres, et, généralement, tous les poissons connus sur la surface du globe.

— Je sais combien est étonnant l'accroissement des poissons, fit observer George ; je ne suis donc pas surpris d'en voir en si grande quantité.

— Il est certain que cet accroissement est prodigieux, répliqua le trappeur, et il est probable que, dans ces lacs, sans un sage arrangement de la Providence, leur volume finirait par dépasser celui de l'élément dans lequel ils existent. Mais le poisson a dans l'eau des ennemis plus terribles que ne le sont sur la terre les tigres et les loups. Ces ennemis, doués d'un appétit insatiable, en détruisent des millions, autant par instinct que pour satisfaire leur faim. Je vous citerai, par exemple, une espèce d'alligator, un monstre qui semble combiner toute la puissance destructive du requin et du reptile. On en rencontre qui n'ont pas moins de quinze pieds de long ; sa tête est celle du crocodile ; dans ses larges mâchoires brillent d'innombrables rangées de dents qui descendent en colonnes solides jusque dans son gosier. Poussé

par son instinct de destruction, et ayant la vie extraordinairement dure, il chasse sa proie avec une énergie infatigable et un appétit insatiable. »

George indiqua au trappeur une multitude de bulles qui se reproduisaient sans cesse à certains endroits de la surface du lac.

« D'où proviennent donc ces globules ? demanda-t-il

— La surface de ces lacs est rarement agitée par les vents et les tempêtes, répondit Canada, la chaleur du soleil tombe d'aplomb, et de leurs eaux s'élèvent constamment des vapeurs qui gagnent les régions supérieures. Malgré cela, ils sont couverts, comme vous voyez, d'innombrables globules qui flottent capricieusement ou se brisent en formant de petits cercles. Pour l'observateur superficiel, ces bulles d'air sont peu de chose ou rien. Pour celui qui pêche l'alligator, elles sont *un langage visible ;* elles lui dévoilent le secret des profondeurs du lac, et sont un guide infaillible.

— Comment cela ? demanda George ; une bulle d'air est une bulle d'air, et je crains bien que ces distinctions ne reposent que dans votre imagination. »

Canada sourit.

« Remarquez ce large globule, comme il monte majestueusement, dit-il ; si vous voulez faire attention, vous vous assurerez qu'ils apparaissent à des intervalles réguliers, et qu'au moment où ils éclatent, ils brillent un instant au soleil.

— Parfaitement, répliqua George.

— A présent, reprit Canada, observez ces petites bulles qui viennent à la surface en bouillonnant. Si vous pouviez saisir l'air des premiers globules et le donner à un chimiste, il vous dirait que c'était un gaz produit par une matière végétale. Le pêcheur d'alligator vous répondra, lui, que c'est une *bulle morte*. Ce bouillonnement était causé par

une tortue ouvrant la bouche et mêlant sa respiration à l'élément environnant.

« A présent, examinez, là bas, ces milliers de globules, si différents des autres, qui jaillissent semblables à des poignées de plombs argentés. Ils sont produits par un poisson qui cherche sa nourriture autour des racines de ce chêne, et ce poisson n'est autre qu'un alligator. »

George était étonné qu'un simple trappeur eût de telles connaissances en histoire naturelle et il eut la pensée, qui lui était déjà venue, qu'il avait devant lui un homme d'une certaine distinction se cachant sous un nom d'emprunt.

« Voilà la nuit qui vient, et notre soupe doit être faite, dit le trappeur ; venez. »

Ils regagnèrent leur campement.

Le repas fut servi, et, grâce à l'appétit dont il était assaisonné, il fut trouvé délicieux.

Le trappeur et George s'étendirent ensuite sur leur couverture, les pieds au feu, fumèrent une pipe et s'apprêtèrent à dormir.

« Bonne nuit, dit Canada ; demain, nous aurons de la besogne, ainsi ne perdons pas de temps. »

Il se roula dans sa couverture, et bientôt le bruit de sa respiration forte mais régulière, annonça qu'il était endormi.

George Malloué imita son exemple

VII

LA CACHE. — UNE EMPREINTE SUR L'HERBE.

Le lendemain, Canada fut debout au point du jour, et, lorsque George s'éveilla, le déjeuner était prêt. Il se compo-

sait du restant de la soupe de la veille et de bifteacks de tortue.

Les peaux du trappeur furent ensuite chargées sur le cheval, et l'on se mit en marche.

George avait pensé, d'abord, qu'ils se dirigeaient vers les établissements des blancs, mais il s'aperçut qu'au contraire ils s'éloignaient vers l'ouest.

Il témoigna son étonnement.

« Ne vous ai-je pas dit que j'avais besoin de mettre ces peaux en sûreté et de renouveler mes provisions ? répliqua le trappeur.

— Sans doute, répondit le jeune homme, et c'est pour cela que je ne comprends pas que nous suivions cette route.

— Prenez patience. Dans deux heures nous arriverons à une de mes *caches*... »

George leva sur lui un regard interrogateur.

« Qu'est-ce que c'est qu'une cache ? dit-il

— C'est, répondit Canada, un trou creusé en terre et dont l'orifice est habilement dissimulé par les précautions les plus minutieuses. Les trappeurs qui, comme moi, passent leur vie dans les bois, ne peuvent constamment porter sur eux les diverses provisions qui doivent leur servir pendant une saison, non plus que le produit de leur chasse qui finit par être considérable. Ils établissent dans divers parages des *caches* où ils serrent ce qu'ils veulent conserver : et quand les agents de la compagnie de la baie d'Hudson font leur traversée, ils leur vendent leurs fourrures, et profitent de l'occasion pour acheter tout ce dont ils ont besoin.

— Mais, fit observer George, ces caches, d'autres pourraient les découvrir.

— Oui, les Indiens, qui sont habitués à reconnaître des indices qui échapperaient à tout autre qu'à des observateurs de la nature dans ses moindres détails et dans ses moindres changements. »

La route se fit sans accident, et, au bout de quelques

heures, ils arrivèrent sur les bords d'une rivière qui roulait ses eaux limpides entre des prairies semées de bouquets d'arbres et couvertes de fleurs dont les corolles brillaient des plus vives couleurs.

Canada s'arrêta, regarda autour de lui, et, sans hésitation, se dirigea vers un saule dont les racines trempaient dans l'eau : tournant le dos à la rivière, il compta trois cents pas en marchant droit devant lui, et enfonça une branche dans le sol. Il alla, ensuite, se placer sur le bord d'un ravin dont le lit était à sec, et, suivant une ligne parallèle au cours d'eau, il fit encore trois cents pas. Il frappa avec la crosse de son fusil sur le point d'intersection des deux lignes

« C'est là, dit-il.

George avait été attentif à chacun de ses mouvements. Il attacha le cheval à un arbre et courut rejoindre le trappeur à l'endroit où il se tenait immobile.

« C'est ici que se trouve la cache, dit Canada, et tout me fait croire qu'elle est intacte.

— Vous parlez avec une assurance qui ne laisse place à aucun doute, répliqua George. Pourtant, en admettant que vous ne vous soyez pas trompé de lieu, la moindre irrégularité dans les pas que vous avez comptés suffirait pour produire une erreur de quelques mètres, en plus ou en moins. »

Canada emmena George à quelque distance, et répliqua, en désignant l'endroit où était la cache :

« Ne remarquez-vous pas que, sur un carré de deux ou trois mètres, l'herbe est plus verte, plus fournie que dans le reste de la prairie ? Ce détail qui échappe de près, est sensible de loin, et il aurait pu attirer l'œil exercé des Indiens : cela provient de ce que la terre ayant été remuée et fouillée, les plantes qui la recouvrent ont plus facilement étendu leurs racines, et ont trouvé une nourriture plus abondante que dans un sol compact et non défriché. Cette végétation luxuriante est l'inconvénient des caches en terre;

mais là, comme ailleurs, il faut accepter l'avantage avec les désavantages. »

Le trappeur posa son fusil à portée de sa main.

« Maintenant, dit-il, mettons-nous à l'œuvre. »

Le long du ravin croissaient en quantité des roseaux et des joncs. Ils en coupèrent et confectionnèrent une demi-douzaine de grandes nattes grossières mais suffisantes pour l'usage auquel elles étaient destinées.

Ils placèrent ces nattes à l'endroit où ils devaient creuser ; puis, avec leurs couteaux, ils découpèrent le gazon en plaques serrées qu'ils enlevèrent avec précaution, en ayant soin de ne pas répandre de terre. Quand le carré fut mis à nu, ils retirèrent la terre avec leurs mains et la déposèrent sur les nattes.

C'était un travail qui n'était pas sans fatigue. Au bout de deux heures de ce genre d'exercice, George aperçut au fond d'un trou spacieux des branchages qui recouvraient des paquets et des ballots pliés et fermés avec soin.

C'était l'un des trésors du trappeur.

Il y avait là des fusils, des couteaux, des haches, de la poudre, des balles, des trappes, des fourrures de toute espèce, et le tout était enveloppé dans des couvertures de laine roulées dans des peaux de bison.

Canada agrandit la fosse pour y placer ses nouvelles richesses, et, après avoir pris quelques trappes, des munitions, un long couteau indien dont il fit cadeau à George, il remit le reste en ordre.

Il leur fallut, ensuite, reprendre avec les mains, la terre qu'ils avaient ôtée, et la rejeter dans le trou, en la tassant avec leurs pieds. Quand elle fut au niveau du sol, ils posèrent dessus les plaques de gazon en les ajustant le mieux possible ; puis, ils rejetèrent à la rivière l'excédent de terre enlevée et les nattes qui ne leur étaient plus d'aucune utilité.

Canada eut encore soin de relever les plantes qu'ils

avaient foulées, si bien qu'à une petite distance, l'endroit où était la cache se confondait avec le reste de la prairie.

« Le soleil est plus d'à moitié de sa course, et nous avons gagné de l'appétit, dit Canada ; pensons à notre dîner. »

George avait grand'faim, et il accueillit cette proposition avec plaisir.

« Oui, répliqua-t-il, mais le désir ne suffit pas, il faut savoir ce que nous mangerons. »

Le trappeur sourit.

« Ramassez du bois, dit-il, allumez du feu, et si je ne suis pas revenu dans un quart d'heure, allez puiser de l'eau à la rivière dans la marmite et faites-la bouillir. Elle nous servira à faire du café. »

George ouvrit de grands yeux, mais il était déjà habitué aux surprises et il ne fit pas d'observation.

Vingt minutes s'étaient écoulées lorsque Canada revint apportant sur son épaule un quartier d'antilope.

Il en coupa plusieurs tranches, les fit griller sur les charbons, et invita son compagnon à se servir.

Le repas était copieux; mais, peut-être, George ne le trouva-t-il pas aussi à son goût que celui de la veille. Il y eut une compensation, car le café qu'ils burent ensuite était délicieux.

« Ce café était dans la cache depuis des années et je craignais qu'il ne se fût gâté, dit Canada ; mais je vois qu'il n'a rien perdu de son parfum. »

Lorsqu'ils eurent fumé une pipe, le trappeur s'approcha du cheval et lui rendit la liberté.

L'animal sembla d'abord étonné de se sentir débarrassé du frein et de la longe. Cependant, il ne s'éloigna pas ; il se laissa caresser, tout en broutant l'herbe.

« Pourquoi le laisser aller ? demanda George. Il est déjà merveilleusement dressé, et s'il vous est inutile je l'emmènerai à Terrebonne

— Très volontiers, répondit le trappeur; puisque cela vous est agréable, je vous le donne. »

George passa, de nouveau, le frein dans la bouche du cheval, qui n'opposa aucune résistance.

« A propos de Terrebonne, fit observer le trappeur, on doit être inquiet sur votre compte. Si vous voulez, nous nous dirigerons de ce côté, et je vous accompagnerai. »

Rien ne pouvait faire plus de plaisir à George Malloué, et ils se mirent sur-le-champ en route.

Mais il devait s'écouler encore du temps avant que le jeune chasseur arrivât à la plantation.

En sortant de la vallée, ils s'engagèrent dans une forêt hérissée de broussailles et de lianes, et parvinrent sur un plateau qui s'étendait à perte de vue. Il était semé de bouquets de bois et de rochers qu'une révolution de la nature avait dû faire rouler du sommet de hautes montagnes qu'on apercevait au loin se confondant avec le ciel.

Tout à coup, le trappeur s'arrêta et se pencha vers le sol.

« Qu'y a-t-il? demanda George.

— Un pied d'homme, répondit Canada, en indiquant une trace imprimée sur l'herbe. Deux Indiens de la tribu des *Pieds-noirs* ont passé par ici, il y a peu de temps, suivant la même route que nous. L'empreinte de leurs mocassins, ajouta-t-il, m'assure que ce sont des *Pieds-noirs*.

— Je ne vois la trace que d'un seul homme, fit observer George; et, encore, si vous n'aviez attiré mon attention, il il est probable que je serais passé à côté sans l'apercevoir.

— Baissez-vous, dit Canada, et vous verrez que la lanière de cuir qui attache le mocassin du second Indien n'est pas exactement à la même place qu'occupe l'attache de la chaussure du premier. Ils marchaient dans le même pas, selon leur habitude, pour dissimuler leur nombre, mais la marque de la lanière est venue croiser et écraser à

moitié l'empreinte laissée par celui qui marchait devant. »

Canada continua à examiner la trace.

« Je me suis trop pressé de parler, dit-il, en se relevant. Ces deux Indiens n'appartenaient pas à la même tribu ; l'un est un *Pied-noir*, l'autre est un *Comanche*. »

George était émerveillé de tant de sagacité et de tant d'expérience, fruit de longues et minutieuses observations.

Le trappeur et son compagnon s'assurèrent que leurs armes étaient en bon état, et reprirent leur course, en suivant la piste qui se dirigeait vers une masse de rochers groupés les uns sur les autres et couronnés d'arbres, de ronces et de lianes.

Lorsqu'ils furent à peu de distance de ces rochers, Canada arrêta son compagnon, en lui posant un doigt sur le bras.

« Vous contournerez ces rochers par la gauche, dit-il, tandis que je continuerai à suivre les traces qui se prolongent vers la droite. Surtout, soyez prudent, ne vous approchez pas trop du fourré, et ne faites usage de vos armes qu'en cas de nécessité absolue. En cas de besoin, vous imiteriez le cri de la buse à queue courte, et je me hâterai d'accourir. De mon côté, si j'avais à vous appeler, je ferais le même signal. »

George exécuta ces instructions, mais il ne vit rien de suspect.

En arrivant de l'autre côté du rocher, il trouva Canada appuyé sur son fusil et l'attendant tranquillement.

« Vous n'avez rien découvert de particulier? dit-il, ni moi non plus. Mais, ajoute-t-il, voilà encore les pas qui se dirigent vers la plaine ; continuons à les suivre. »

Au bout de dix minutes, le trappeur s'arrêta une seconde fois, et George remarqua qu'il avait l'air inquiet.

« Qu'apercevez-vous donc? demanda-t-il.

— Les Indiens avaient jusqu'ici marché régulièrement et

sans trop se hâter, répliqua le trappeur ; mais je vois qu'à partir de ce point ils se sont mis à courir. Regardez la trace de leurs mocassins : la pointe du pied est imprimée profondément dans le sol que le talon touche à peine, et les enjambées sont plus longues. Quelque chose d'extraordinaire a dû les forcer à changer leur allure. Venez, nous saurons à quoi nous en tenir. »

VIII

L'OURS GRIS. — LA POURSUITE.

Au milieu de ces vastes plaines, il n'existe aucune route régulière, aucun chemin indiqué. Il semble à celui qui foule pour la première fois ce sol, qu'il ne trouvera aucun point de repère qui puisse le guider.

Pourtant, il n'en est pas ainsi : sans compter les rochers, les arbres, les collines qui ont leur physionomie, les cours d'eau qui servent à diriger dans sa route le trappeur et l'Indien, on rencontre une foule de petits chemins nommés *sentes*, tracés par les divers animaux qui habitent les prairies. Chacun de ces animaux, pour aller boire et revenir à son gîte, suit invariablement sa *sente* et ne la confond jamais avec une autre.

Elles forment comme un réseau composé de milliers de petits chemins que l'œil exercé des Indiens reconnaît aisément et au travers desquelles ils se dirigent sans hésitation.

Canada suivait toujours la piste, quand, à un de ces entrecroisements, il s'arrêta court.

Il montra à son compagnon une empreinte énorme qu'on

aurait prise pour celle du pied d'un géant, si la marque des griffes, à l'extrémité antérieure, n'eût fait tomber cette supposition.

« C'est le pied d'un ours gris, dit-il, et je comprends maintenant pourquoi les Indiens ont fui. Hâtons-nous ; peut-être arriverons-nous assez tôt pour leur sauver la vie, car les marques sont fraîches, et elles se dirigent vers cet amas de rocs que voilà là-bas, appuyés à un bouquet de bois. »

George ne fit pas d'observation.

Il savait, cependant, combien est dangereuse la rencontre de l'ours gris dont la force et l'intrépidité égalent la férocité, et auquel on n'échappe, le plus souvent, qu'à la condition de le tuer, ce qui n'est pas toujours facile, à cause de l'épaisseur de sa fourrure.

D'une taille monstrueuse, haut sur jambes, il court avec une grande rapidité ; excellent nageur, il franchit les torrents et les rivières les plus larges ; il grimpe aux arbres, et sa force est telle que, d'un coup de patte, il brise le crâne d'un bison.

En approchant des rochers que nous avons signalés, Canada et George entendirent des cris, des exclamations de rage mêlés à des grognements formidables. Une lutte terrible avait lieu derrière le rocher qui était en face d'eux.

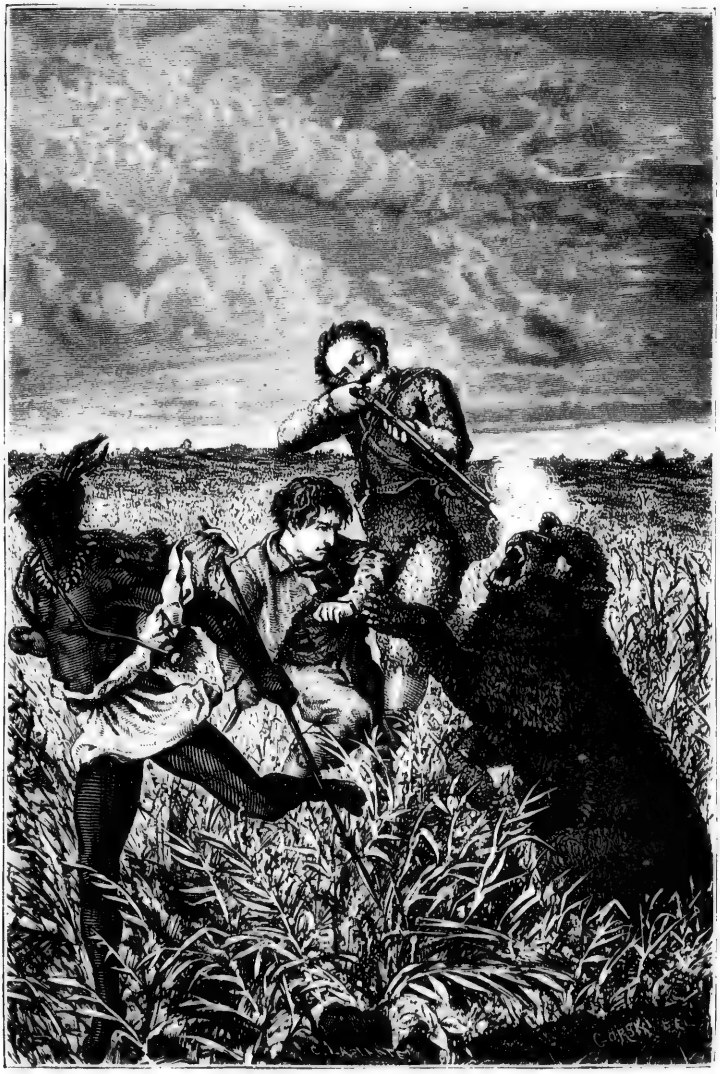
Enfin, ils tournèrent le rocher.

Un ours colossal, la gueule ensanglantée, poursuivait un Indien qui venait de le blesser d'un coup de lance, et qui, à la vue du trappeur et de George, s'élança de leur côté.

Ceux-ci reconnurent Whanotee.

Encore une seconde, l'ours allait l'atteindre, le broyer ou le déchirer.

George était en avant du trappeur. Un coup d'œil lui suffit pour mesurer le péril où était l'ami de Paul et de Madeleine, et, au risque de blesser l'Indien, il fit feu, à dix pas. La balle frappa l'ours à la patte de devant, près de l'épaule.



L'Ours reçut une balle dans l'œil.

Il trébucha, mais se releva immédiatement, et, abandonnant la poursuite de l'Indien, il s'élança vers George

Celui-ci avait saisi un couteau, et il se préparait à vendre chèrement sa vie, quand Canada, prompt comme l'éclair, se trouva à côté de lui, et presque à bout portant, envoya une balle dans l'œil du monstre.

Il roula foudroyé : ses pattes se crispèrent, il poussa un rugissement, se dressa dans une dernière convulsion et retomba immobile.

Il était mort.

George s'approcha de Canada qui venait de lui sauver la vie, et lui serra affectueusement la main.

Quant à Whanotee, il se tenait debout, appuyé sur sa lance, dans une pose pleine de noblesse et de fierté. Il était mis avec un luxe qui étonna le trappeur : des plumes d'aigle ornaient sa coiffure ; il avait sur les épaules un manteau de peau de buffle garni de queues de loup des prairies qui pendaient en arrière et sur les côtés. Ses mocassins étaient couverts de grains de verroterie, de plumes et de dents d'animaux. Un collier au centre duquel était une griffe d'ours gris placée sur la poitrine rappelait un exploit plus heureux que celui auquel nous venons d'assister.

Il fixa les yeux sur George Malloué, avec attendrissement.

« J'allais partir pour la région des chasses éternelles quand mon jeune frère pâle a détourné la main de Wacondah, dit-il. Le chasseur blanc est accouru aussi, et sa balle a tué l'ours des prairies. Ils m'ont sauvé la vie, désormais je leurs appartiens. Partout où ils appelleront Whanotee, Whanotee accourra.

— C'est bien, répliqua Canada ; mais il ne faut pas que mon frère s'exagère le service que nous lui avons rendu. Est-ce qu'il ne serait pas venu à notre secours, si nous avions été à sa place ?

— Whanotee est l'ami du chasseur blanc et aussi des habitants de Terrebonne, répondit l'Indien.

— Mon frère n'était pas seul, reprit Canada, un guerrier marchait avec lui, pourquoi a-t-il laissé Whanotee seul, exposé à la férocité de l'ours gris ? Paurquoi ne l'a-t-il pas défendu ?

— Le guerrier qui accompagnait Whanotee, répondit l'Indien, appartenait à la tribu des Pieds-Noirs. Lui et Whanotee se rendaient à un conseil où devait être traitée la question de paix ou de guerre entre sa nation et celle des Comanches. Les Pieds-Noirs sont menteurs, ajouta-t-il, mais ils sont braves ; ils ne fuient pas et savent mourir. »

D'un geste digne, il invita Canada et George à le suivre.

A une distance de vingt pas environ gisait le compagnon de Whanotee. C'était là que la lutte avait commencé, et que l'ours, atteignant le Pied-Noir, l'avait déchiré d'un coup de ses énormes griffes.

La scène, du commencement à la fin, s'était passée exactement comme Canada l'avait prévue.

Le chasseur examina l'Indien.

« Je ne me trompe pas, s'écria-t-il, c'est Flamme Volante ; il n'y a pas un mois que, toi et moi, nous avons fumé avec lui le calumet de paix ! »

Whanotee fit un signe affirmatif ; puis, aidé de George et de Canada, il creusa une fosse avec son couteau, et mit dedans le guerrier.

Après avoir recouvert la tombe avec des pierres et des troncs d'arbres, et l'avoir ainsi protégée contre la voracité des bêtes fauves, le trappeur et George se retirèrent à l'écart.

Whanotee resta quelques instants prosterné ; puis, se relevant, il prit une poignée de sable qu'il jeta vers le point où le soleil se lève.

Il revint ensuite vers Canada et George.

« Whanotee se souvient, dit-il, en appuyant la paume de sa main sur leur front. »

— Est-ce que mon frère va nous quitter ? demanda le trappeur, en le voyant se disposer à s'éloigner.

L'Indien hésita un instant, et répondit :

« Whanotee est attendu par les vieillards de sa tribu ; cependant, il accompagnera ses amis blancs jusqu'à la lisière de la forêt. »

Et, sans attendre de réponse, il fit signe aux blancs de le suivre.

Ils remontaient le sentier par lequel ils étaient venus.

Whanotee, en tirant son couteau qui était passé à sa ceinture, laissa tomber un objet jaune, brillant, qu'il ramassa et serra vivement.

George Malloué qui venait après lui, avait cru reconnaître un petit lingot d'or, à l'état brut. Il fut étonné de voir un pareil métal en la possession de l'Indien.

« Qu'est-ce donc que mon frère a laissé tomber tout à l'heure ? demanda-t-il. »

Whanotee montra le lingot. C'était effectivement de l'or.

« Mon frère veut-il nous dire d'où lui vient ce métal ? reprit George. Lui a-t-il été donné par un des membres de sa tribu, ou l'a-t-il trouvé dans la montagne ?

— Whanotee observe et étudie, répliqua l'Indien ; il regarde dans le lit des ruisseaux et pénètre leurs secrets. »

George le questionna encore, mais il évita de répondre.

Canada n'avait rien perdu de cet incident ; mais, connaissant le caractère de l'Indien, il avait jugé prudent de ne pas insister.

Ils arrivèrent à l'endroit où, ayant découvert la trace de l'ours, le trappeur avait attaché le cheval à un arbre, afin d'être plus libre de ses mouvements.

L'animal, en le voyant approcher, fit entendre un hennissement de plaisir.

Canada prit la longe, et, en se retournant, il vit passer dans les yeux de l'Indien un éclair d'admiration, d'envie. Il devina sa pensée.

« Mon frère admire la beauté de ce cheval, dit-il. Je l'ai choisi parmi cent autres dans la prairie. Mon frère voit comme il est docile et comme, déjà, il aime son maître. Mon frère veut-il que le chasseur blanc lui en fasse présent ? Mon jeune ami devait l'emmener à Terrebonne, mais il sera heureux de le céder à Whanotee. »

George fit un signe d'assentiment. Whanotee regarda le trappeur pour s'assurer qu'il parlait sérieusement.

« Mon frère sait que le chasseur blanc a la parole droite, reprit Canada. Que mon frère dise où il a trouvé le morceau d'or qui est dans sa ceinture, et Canada lui donnera son cheval. »

Malgré l'impassibilité de l'Indien, il fut visible qu'une lutte se livrait dans son esprit.

Le désir d'avoir le cheval l'emporta.

« Whanotee doit retourner vite dans sa tribu, dit-il ; mais que, le troisième jour de la prochaine lune, ses amis les Visages Pâles soient sous le grand chêne, à l'entrée de la vallée des Castors, Whanotee les y attendra, et il les conduira à la montagne où se trouve le métal jaune.

— Je sais que mon frère dit toujours la vérité, répliqua le trappeur. Le troisième jour de la prochaine lune, nous serons à l'endroit qu'il a désigné. Qu'il emmène le cheval, il est à lui. »

L'Indien saisit la longe et sauta sur le dos de l'animal.

« Que mes frères écoutent, dit-il, en se penchant en avant, c'est ici le territoire des Pieds-Noirs; les guerriers de cette tribu considèrent comme un ennemi le chasseur blanc parce qu'il tue le gibier de leurs forêts. Que mes frères continuent leur route sans s'arrêter. J'ai dit. »

Il partit et, en quelques minutes, on le perdit de vue.

Canada n'ignorait pas combien était sage le conseil de Whanotee, et il le mit à profit. Lui et George n'avancèrent qu'avec la plus grande précaution, se couvrant de l'épaisseur des bois, et n'allumant de feu qu'avec des broussailles

très sèches, afin de produire le moins de fumée possible, et seulement pour faire cuire leur nourriture.

Mais la contrée dans laquelle ils étaient entrés était extraordinairement riche en gibier, et Canada ne put résister au désir d'y *recueillir* une ample provision de peaux. Ils campèrent sur la rive d'un fleuve, et tous les soirs ils allaient tendre leurs trappes le long de petits ruisseaux qui serpentaient à travers les bois. Le matin, au lever du soleil, ils relevaient les pièges et la journée se passait à préparer les peaux.

Il y eut bientôt un véritable monceau de fourrures.

« Comment emporterons-nous tout cela ? demanda George ; vous serez obligé de creuser une nouvelle cache.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit le trappeur. Dans une de mes précédentes excursions, j'ai caché dans les roseaux du fleuve, à une certaine distance d'ici, un canot qui nous sera très utile. »

Un matin, Canada partit à la recherche de son canot, après avoir recommandé à George de ne pas quitter le campement.

« N'oubliez pas, dit-il au moment de s'éloigner, le signal dont nous sommes convenus pour nous reconnaître, le cri du *martin-pêcheur*, répété trois fois. »

Il y avait deux heures qu'il était absent lorsque George distingua le bruit d'une rame frappant l'eau avec précaution. A tout hasard, il se mit en défense, mais il se rassura, en entendant le cri du *martin-pêcheur*.

Quelques minutes après, Canada aborda en face de lui.

Le canot, qu'il manœuvrait avec une grande dextérité, était construit à la manière indienne, et était d'assez grandes dimensions. Creusé dans le tronc d'un arbre, il était leger, enfonçait peu dans l'eau, et était élégamment relevé aux extrémités. Une perche mobile, placée au milieu et en travers, servait de balancier au besoin, et rendait cette embarcation relativement sûre.

Les fourrures furent embarquées, et quand la nuit fut venue, Canada et George montèrent sur le canot et le poussèrent dans le courant.

Le ciel était d'une pureté admirable, et quoique la lune ne fût pas sur l'horizon, on distinguait parfaitement les rives du fleuve. Elles étaient hautes et escarpées, et projetaient leur ombre sur les eaux. Des arbres gigantesques croissaient au pied des rocs, et à leurs branches étaient suspendues des lianes parasites qui tombaient jusqu'au niveau de l'eau. De distance en distance, les rives se resserraient et formaient un étroit canal entièrement couvert par le feuillage des arbres.

Les vers luisants et les mouches phosphorescentes brillaient dans l'herbe, et leurs lueurs bleuâtres s'agitaient comme autant de feux follets.

On entendait au loin les hurlements des loups et des renards que dominait, par intervalles, le sourd miaulement des jaguars.

Rien n'était beau comme la majesté de cette nuit calme et tranquille, où la présence de l'homme n'était révélée que par le passage d'une frêle embarcation.

Après minuit, il se fit un changement dans le temps, le ciel se couvrit et devint sombre. La rivière, d'un autre côté, parut prendre un aspect dangereux. Le lit était très étroit, et ce ne fut pas sans difficulté que l'on réussit à maintenir l'embarcation au milieu du chenal.

Soudain, Canada posa la main sur le bras de George et lui fit signe de suspendre le mouvement des rames. Il se baissa près de la surface de l'eau pour mieux entendre.

Il se redressa au bout d'un instant.

« Nous sommes poursuivis, dit-il, écoutez. »

George prêta l'oreille, et entendit distinctement le bruit cadencé d'avirons baignant dans l'eau.

« Que faire ? murmura-t-il.

— Nous nous inspirerons des circonstances, répondit Canada. En attendant, ramons. »

Le canot glissa comme une flèche, mais le bruit, en arrière, devenait de plus en plus distinct, et il était évident que les blancs perdaient du terrain.

Tout à coup retentirent des cris pareils à des hurlements. Les Indiens avaient découvert la piste des blancs, et maintenant qu'à la rapidité du canot ils avaient deviné que leurs ennemis étaient sur leurs gardes, ils ne craignaient plus de trahir leur présence.

Leurs hurlements, répercutés par les échos, avaient quelque chose de sinistre et d'effrayant. Les oiseaux, réveillés par ces clameurs, s'envolaient brusquement en poussant des cris aigus, et les bêtes fauves s'enfuyaient en bondissant à travers les buissons.

« Je crains bien que nous ne soyons perdus, dit Canada. Cependant, il nous reste une chance de salut, nous allons la tenter. »

A peu de distance en avant, s'étendait, à plusieurs pieds au-dessus de l'eau, un arbre à demi renversé par un ouragan. Il tenait encore au rocher où il avait pris naissance.

Canada dirigea le canot de ce côté, recommanda à George de mettre son fusil en bandoulière, et, au moment où ils passaient sous l'arbre, ils s'accrochèrent aux branches et se cachèrent le long du tronc, au plus épais du feuillage.

D'un coup de pied, Canada avait rejeté le canot dans le courant, où il fut rapidement emporté avec son chargement de fourrures.

Cette perte arracha un soupir au trappeur, mais il n'eut guère de temps à donner à ses réflexions.

Quatre pirogues, montées par des Indiens, apparurent au tournant du fleuve, et, en une minute, passèrent à quelques pieds seulement des blancs.

Les sauvages eurent bientôt atteint le canot qui allait à la

dérive. En le trouvant vide, ils exprimèrent leur désappointement par des vociférations.

Puis, tout rentra dans le silence.

IX

SECOURS INATTENDU. — LA VALLÉE AUX CASTORS.

La situation de Canada et de George était critique. Ils avaient la certitude que les Peaux-Rouges n'avaient point renoncé à leur poursuite, et qu'ils exploreraient les environs avec un soin minutieux.

Ils ne pouvaient quitter leur refuge, sans risquer de tomber entre les mains de leurs ennemis.

Un jour et une nuit s'écoulèrent, sans amener de changement. Plusieurs fois, ils avaient vu les Indiens passer et repasser devant l'arbre qui les abritait, et il est étonnant qu'ils n'eussent pas été découverts.

Ils avaient soutenu leurs forces avec quelques tranches de buffle fumé que Canada avait prises dans la cache et mises dans sa gibecière. Pour boire, ils descendaient le long d'une branche jusqu'à la surface de l'eau, et en prenant les plus grandes précautions.

Mais le moment vint où leurs provisions furent complètement épuisées.

« Que faire? dit George à son compagnon. Ces Peaux-Rouges savent qu'ils nous tiennent enfermés dans un cercle, et ils comptent que la faim nous obligera à nous montrer. J'ai des tiraillements d'estomac, et je sens que je m'affaiblis.

— Le fait est que nous ne pouvons nous condamner à mourir sur cet arbre, répliqua le trappeur, et si nous avons une chance d'échapper à ces diables, il faut la tenter. Je vais descendre et tâcher de reconnaître un peu le terrain. »

Canada s'assura que son fusil était en état, puis commença à glisser le long de l'arbre pour gagner le rocher.

Soudain, George l'arrêta par le bras.

« Nous sommes découverts, murmura-t-il, et il ne nous reste plus qu'à vendre chèrement notre vie. Là, à travers les branches, regardez ! »

Canada se tourna vers la direction que George lui indiquait, et il vit, à travers les branchages, les yeux d'un Indien fixés sur eux.

Le sauvage, pareil à un serpent, avançait, sans bruit, en écartant à droite et à gauche les hautes herbes et les buissons.

« Allons, l'heure de la bataille a sonné, dit Canada, et puisque le sang doit couler, ce sera celui-ci qui tombera le premier. Venez, nous nous adosserons à ce rocher, et ils ne pourront, du moins, nous attaquer qu'en face. »

En une seconde, George fut à côté de son compagnon.

Canada épaula son fusil et visa.

Au moment où il allait lâcher la détente, l'Indien se dressa.

« Wagh ! dit-il ; le chasseur blanc est-il donc aveugle qu'il ne distingue plus un ami d'un ennemi ?

— Whanotee ! s'écrièrent à la fois George et le trappeur, en reconnaissant l'Indien.

— Que mes frères parlent bas, murmura Whanotee. Les Pieds-Noirs sont tout près, et leur oreille est habituée à saisir les mille bruits des bois. Mais, ajouta-t-il, la chaleur est grande, et ils ont cédé au sommeil. Si mes frères veulent conserver leur chevelure, qu'ils soient silencieux comme leur ombre, et qu'ils marchent sur la trace de Whanotee.

— Va, et nous te suivrons, répliqua le trappeur. Cependant, encore une question : comment mon frère a-t-il su que nous avions été poursuivis par les Pieds-Noirs, et comment a-t-il découvert notre refuge ?

— Whanotee vit dans les bois, répondit l'Indien ; les jeunes guerriers de sa tribu veillent et le tiennent informé.

Whanotee a des yeux et les Pieds-Noirs sont des chiens. Mais ce n'est point le moment de parler. J'ai dit. »

Il se baissa, et reprit le chemin qu'il avait suivi. George et le trappeur l'imitèrent, et ils parcoururent, ainsi, une centaine de pas. Ils étaient arrivés en face d'un rocher nu, lorsque Whanotee tourna la tête, et mit un doigt sur sa bouche pour recommander le silence à ses compagnons. En même temps, il indiqua un buisson près duquel dormaient quatre Indiens.

George eut un frisson, car le moindre bruit, un mouvement mal calculé, pouvaient les perdre.

Un des sauvages s'agita dans son sommeil, et aussitôt Whanotee et ses amis s'allongèrent dans les hautes herbes.

L'Indien ne se réveilla pas.

Au bout de quelques secondes, Whanotee redressa la tête, et reprit sa marche en avant, en faisant signe aux blancs de le suivre.

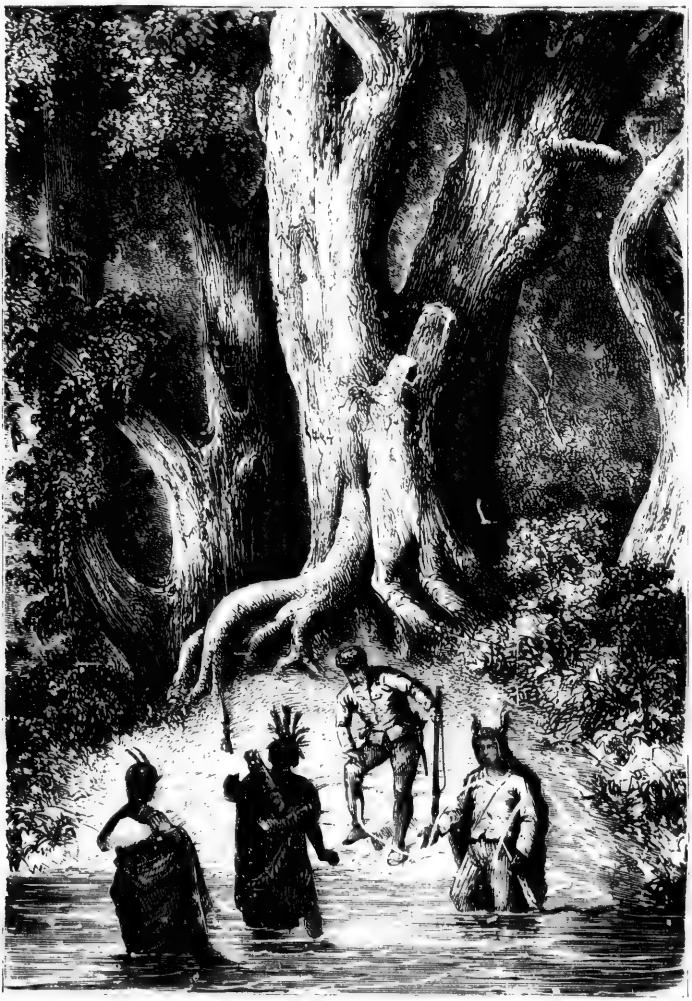
Encore quelques minutes et l'endroit périlleux fut franchi.

Whanotee conduisit alors ses compagnons sur le bord de la rivière dont le lit était maintenant accessible, et tous hâtèrent le pas.

Ils marchaient depuis une heure, et ils commençaient à prendre courage et espoir, quand, arrivés à un endroit resserré entre un petit bois et le fleuve, une dizaine d'Indiens surgirent tout à coup du milieu des herbes et des roseaux, en poussant de grands cris.

Whanotee et le trappeur, surpris par cette apparition, hésitèrent, mais ce ne fut que pour un instant. D'un coup d'œil, ils virent que la route en face d'eux leur était barrée, mais il leur restait la rivière.

Whanotee saisit George par le bras, l'entraîna, et tous s'élancèrent dans l'eau. Mais le jeune blanc n'était pas très habile nageur, et avant qu'il eût atteint le milieu du courant, il sentit que ses forces, déjà épuisées, l'abandonnaient.



Que mon frère se hâte, l'eau ne laisse pas de traces.

Canada et l'Indien étaient dans un grand embarras : ils ne voulaient pas abandonner leur compagnon, et les hurlements des sauvages les avertirent qu'ils n'avaient pas un moment à perdre.

« Fuyez ! cria George. En restant davantage, vous ne me sauveriez pas et vous vous perdriez !..

Près de la rive étaient des arbres que le courant avait entraînés, et qui, en s'amassant successivement, avaient formé une espèce de barrage de plusieurs pieds de largeur.

Une idée traversa l'esprit de Whanotee.

« Là, » dit-il.

Il entraîna George dans les arbres, et, nageant comme un poisson, il alla rejoindre Canada sur l'autre rive.

Tous deux s'enfuirent, en prenant une direction différente. Les Pieds-Noirs se divisèrent en deux bandes et se mirent à leur poursuite.

Après une course longue et précipitée, Canada et Whanotee revinrent vers la rivière. Deux Indiens les attendaient : c'étaient des amis des Comanches.

« Que mon frère se hâte, dit Whanotee ; l'eau ne laisse pas de trace. Les Pieds-Noirs hurlent comme les chiens. »

Canada descendit dans le fleuve qui, à cet endroit, n'était pas très profond, et ils remontèrent le courant jusqu'à une certaine distance. Quand ils eurent la certitude d'avoir mis en défaut la sagacité de leurs ennemis et de les avoir laissés loin derrière eux, ils remontèrent sur la rive, et s'éloignèrent.

Quant à George, il avait instantanément compris l'intention de Whanotee qui avait craint qu'il ne pût les suivre dans leur fuite. Il se tint caché derrière des racines, immobile et osant à peine respirer, tandis que les Indiens passaient et repassaient près de lui.

Bientôt le silence succéda aux cris.

Il était inquiet sur le sort de ses compagnons ; mais il

avait confiance en leur habileté, et il se persuada qu'ils échapperaient à leurs ennemis.

Les heures qui s'écoulèrent furent des heures d'agonie. Enfin, quand vint la nuit, George se hasarda à sortir de sa cachette ; ses membres étaient engourdis, il n'avait rien mangé depuis longtemps, et il eut peine à se traîner.

Mais, faisant un violent effort, il se redressa, cueillit quelques baies mûres qui se trouvaient à sa portée, et arracha des racines qu'il porta à sa bouche avec avidité.

Il était saisi d'une violente envie de dormir, mais le danger de sa situation lui donna la force de résister. Son embarras était grand, toutefois, car il se sentait comme perdu au milieu de ces immenses solitudes, et il ne savait de quel côté se diriger.

Il mit sa confiance en la Providence, et, après avoir un instant, étudié la position des étoiles, il marcha vers le nord, un peu au hasard, et sans s'inquiéter des buissons qui le déchiraient.

Lorsque parut le jour, la distance qu'il avait parcourue n'était pas longue ; pourtant, il était plus rassuré, car nul bruit suspect n'avait jusqu'alors frappé ses oreilles.

Il se laissa tomber sur l'herbe et s'endormit : le sommeil avait été plus fort que la faim.

Lorsqu'il s'éveilla, le soleil était haut dans le ciel, et ses rayons avaient réchauffé son corps et séché ses vêtements.

George éprouva un mieux sensible, mais son estomac était en proie aux plus cruels tiraillements.

En promenant avec inquiétude ses regards autour de lui, il aperçut sur l'arbre au pied duquel il était couché des nids de ramiers. Alors, il rassembla toutes ses forces, tout son courage, et réussit à grimper jusqu'aux branches où ces nids étaient placés. Il trouva dedans une dizaine d'œufs récemment pondus qu'il cassa et avala successivement.

Ce fut un des plus délicieux repas qu'il eût jamais faits.

Au moment où George avait essayé de traverser la rivière, aidé par Whanotee, son fusil était tombé au fond de l'eau : mais il lui restait son couteau, et cette découverte lui causa une grande joie.

Celui qui a vécu dans les vastes solitudes de l'Amérique comprendra cette satisfaction, car il se souviendra que, dans ces plaines et dans ces forêts immenses, la possession d'un couteau est une précieuse ressource.

Le gibier était abondant, les oiseaux voltigeaient par bandes innombrables, et cette vue faisait endurer à George un véritable supplice de Tantale.

C'est avec vérité qu'on a dit que la nécessité est mère de l'invention.

George fabriqua un arc avec un morceau de liane ; d'un tendon de bison dont il trouva près d'un rocher les restes corrompus, il fit une corde ; puis, il coupa de jeunes roseaux qui lui servirent de flèches. Il arma l'extrémité de ces flèches avec de fortes épines d'acacia qu'il fixa avec des fibres d'agavé. Et pour que rien ne manquât à leur confection, il y attacha des plumes que les oiseaux avaient perdues, en voltigeant de branche en branche, et qui jonchaient la terre.

Il eut un sentiment presque d'orgueil en se voyant en possession d'une arme qui non seulement lui permettait de pourvoir à sa nourriture, mais encore qui pouvait, à l'occasion, être utile pour sa défense.

Les premiers essais ne furent pas heureux ; mais un peu d'exercice lui donna plus de dextérité, et il réussit à percer de part en part une poule d'eau, au moment où elle prenait son vol.

La plumer fut l'affaire d'un moment, et il songea, alors, à faire du feu pour rôtir son gibier.

Il découvrit un silex qui avait l'apparence d'une agate, et, à l'aide de son couteau et de feuilles desséchées, il obtint rapidement une flamme claire qu'il alimenta avec des broussailles.

Il attacha l'oiseau à une branche d'arbre, au moyen d'un fil d'agavé, et il eut bientôt la satisfaction de voir son dîner en expectative se dorer en tournant devant le foyer de sa cuisine en plein vent.

Ce fut un repas excellent, et, après quelques heures de repos, George Malloué se sentit un tout autre homme. Il trouva dans la nature, qu'éclairait un beau soleil, un charme tout nouveau. La préoccupation de satisfaire la faim qui le dévorait ne lui avait pas permis jusqu'alors d'examiner le paysage. Ce fut avec admiration qu'il contempla les sites variés et pittoresques qui étaient répandus à profusion autour de lui.

Il était à l'entrée d'une vallée presque féerique, et il ne put résister au désir de l'explorer ; son goût pour l'histoire naturelle devait y trouver sa satisfaction.

Il rencontra un ruisseau limpide et le remonta pendant près d'une heure.

Arrivé à un endroit où la rivière s'élargissait, il fut très étonné en voyant un barrage composé de troncs d'arbres et de branches entrelacées formant une espèce de batardeau qui retenait les eaux en amont. Un clapotement qu'il entendit dans l'eau attira son attention, et il se dissimula derrière des buissons.

Quelques instants après, il vit deux ou trois corps noirs apparaître à la surface, rester immobiles, puis sortir et grimper sur la digue : c'étaient des castors.

George était justement au-dessous du vent, et il approcha, en se cachant derrière le rideau de feuillage, pour observer de près ces intéressants animaux.

Une douzaine de castors étaient montés sur la digue et paraissaient très affairés. Un des côtés de la digue avait été renversé par quelque tronc flottant que la rivière avait charrié, et la colonie s'occupait à réparer le dégât.

Un de ces animaux rongeait, avec ardeur, la base d'un petit arbre qui croissait sur les bords, de façon à le faire

tomber dans le courant, comme cela ne tarda pas à arriver.

Aussitôt chacun se mit à l'œuvre, coupant les branches inutiles ou qui auraient pu gêner la mise en place de l'arbre, et les rattachant à la partie endommagée de la digue.

Quand le tronc eut été mis en travers du trou formé par l'accident, les castors allèrent chercher des pelotes de terre grasse qu'ils formaient avec leurs pattes de devant faites en forme de main, les apportaient à la digue, et là, se servant de leurs pieds de derrière palmés comme ceux des oiseaux aquatiques, ils lièrent ensemble les branches entrelacées avec ce mortier. Au bout de quelque temps, le mal était réparé et l'eau avait repris son niveau ordinaire.

Au milieu de l'étang formé par le barrage étaient les habitations des castors : elles consistaient en constructions de la forme d'un four, arrondies au sommet et bâties sur pilotis.

Deux entrées y donnaient accès, l'une au-dessus de l'eau, l'autre au-dessous.

L'intérieur était divisé en deux ou trois étages communiquant entre eux et servant de magasins et de logements. C'est dans la partie supérieure que la femelle élève ses petits, sur une litière douce et chaude, composée de mousse et de feuilles sèches.

Le castor ne se nourrit que de substances végétales, de fruits et de jeunes pousses.

George Malloué demeura longtemps à contempler ces curieux animaux et à admirer leurs travaux.

En continuant à remonter le cours d'eau, il rencontra un autre village de castors abandonné par suite d'un dessèchement de l'endroit où il était bâti. Il put, à loisir, se rendre compte de l'intelligence qui préside à ces constructions. Les pilotis qui supportaient les cabanes avaient plus de trois mètres de long et étaient profondément enfoncés dans la terre. Ils étaient reliés ensemble par des branches et des

pieux enlacés, fortement cimentés par un mortier composé de sable, de terre glaise et de pierres. Quelques-uns des troncs d'arbres étaient d'une grosseur moyenne, d'autres étaient parfaitement équarris. L'ensemble de la construction, perpendiculaire en aval de la rivière, était, au contraire, incliné en talus en amont, de manière à offrir une base résistante à la pression de l'eau, pression qui devenait de plus en plus faible vers la surface, en même temps que la digue avait moins d'épaisseur à son sommet.

Il convient de faire observer, toutefois, que les sables et la vase charriée par les eaux, avaient contribué à établir ce talus en amont du barrage, en venant continuellement s'accumuler contre cet obstacle.

George Malloué aperçut un magnifique faisan, qu'il tua et qu'il réserva pour son souper.

Il prépara son feu, et pluma le faisan. En le vidant, il sentit une forte odeur analogue à celle de l'eau de laurier-cerise ou de kirsch.

Il savait que cette odeur provenait de la présence dans ces liquides de l'acide hydrocyanique ou prussique, poison terrible et foudroyant. Il s'empressa d'ouvrir l'estomac du faisan et il y trouva une dizaine de baies semblables à celles du laurier-cerise.

Grâce aux connaissances qu'il avait acquises, George Malloué venait d'échapper à la mort, car la chair imprégnée de poison n'eût pas tardé à produire ses effets toxiques, et il ne voyait rien autour de lui qui pût en paralyser l'action. Le seul contre-poison connu est l'ammoniaque liquide étendu d'eau, encore faut-il que cette substance soit administrée immédiatement, car plus l'acide hydrocyanique est concentré, plus il tue rapidement : lorsqu'il est pur, ses effets sont prompts comme la foudre.

George jeta le faisan loin de lui, et choisit pour son souper d'autres oiseaux, dont il eut soin, toutefois, d'examiner soigneusement l'estomac.

Son repas terminé, il s'étendit près d'un bouquet d'arbres qui croissaient au bord du ruisseau : ses regards se portèrent avec intérêt sur les évolutions des martins-pêcheurs qui décrivaient à la surface de l'eau leurs cercles rapides.

Cet oiseau, long d'environ vingt-cinq centimètres, a la poitrine blanche, traversée par un large ceinturon bleu, ainsi que les ailes ; une tache blanche s'étend entre le bec et l'œil, et les plumes du sommet de la tête se dressent élégamment en forme de huppe : il porte en Amérique le nom de *jaguacati*.

Rien n'était gracieux comme ces jolis oiseaux, lorsque, partant comme un trait de la branche où ils étaient perchés, ils se précipitaient sur les poissons qu'ils avaient aperçus entre deux eaux, plongeaient et reparaissaient tenant leur proie dans leur bec.

George fut distrait de ce spectacle par le chant de deux autres oiseaux dont le corps était d'un noir violet et la tête et le cou gris bruns. Ils étaient perchés de chaque côté et à peu de distance du nid d'une fauvette tachetée ou *figuier tacheté*.

C'étaient deux *carouges bruncts*, mâle et femelle. Ils paraissaient regarder avec beaucoup d'attention la fauvette qui était sur le nid, en train de couver, et ils se faisaient de temps en temps part de leurs observations.

George voulut vérifier un fait dont il avait lu la relation dans un ouvrage d'histoire naturelle

Il grimpa sur l'arbre.

Les trois oiseaux s'envolèrent. Il trouva dans le nid trois œufs de fauvette, puis, en écartant la paroi inférieure, il aperçut un œuf de carouge beaucoup plus gros que les autres, et qui était entièrement séparé et caché par le duvet et les herbes molles qui formaient le fond du nid.

George descendit de l'arbre, et les trois oiseaux revinrent prendre leur poste.

Voici l'explication de ce fait singulier.

Dès que le *figuier* a terminé son nid, et un peu avant la ponte, le *carouge* femelle arrive, creuse dans le fond un trou où elle dépose un œuf, le recouvre avec précaution, puis elle laisse à la couveuse étrangère la tâche de faire éclore le jeune carouge.

Pendant tout le temps de l'incubation, les carouges font sentinelle dans les environs, et semblent surveiller les *figuiers* dans tous leurs mouvements. Dès que ceux-ci s'absentent, on voit les carouges courir au nid, regarder si leur œuf est encore là ou si le petit éclos se porte bien, puis se retirer à l'approche des maîtres de la maison.

Ce fait est analogue à ce que nous savons des mœurs du coucou, avec cette différence que le carouge ne jette pas les œufs de la fauvette pour mettre les siens à leur place, et que le jeune *carouge* ne dévore pas ses frères, comme cela arrive au jeune coucou vorace, quand il ne les précipite pas en bas du nid. Au contraire, toute la couvée reçoit les mêmes soins et en profite également.

Le soleil baissait à l'horizon et ses rayons inondaient la vallée.

George chercha des yeux un abri où il pût passer la nuit. Sur sa droite, il aperçut un chêne gigantesque dont les branches formaient une vaste circonférence. En se retournant, il eut devant lui le ruisseau qui serpentait à travers les herbes et les bouquets de bois ; son regard s'arrêta sur le village des castors.

« Je ne me trompe pas, s'écria-t-il, cette vallée,... ce chêne.... Je suis dans la vallée aux castors, — celle où Canada et Whanotee se sont donné rendez-vous ! Mais alors, continua-t-il, je ne suis pas très éloigné de Terrebonne, et il me sera facile de trouver ma route. »

Le rayon de joie qui avait illuminé son visage fit place à une expression de tristesse.

« Canada, Whanotee! murmura-t-il, — ont-ils échappé

aux Pieds-Noirs? Les reverrai-je jamais? Dans tous les cas, je serai au rendez-vous! »

Il grimpa dans le chêne, s'installa de son mieux pour dormir, et le lendemain, il se mit en route pour Terrebonne où il arriva sans accident.

X

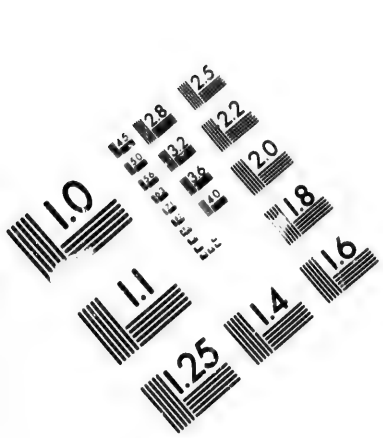
LE RENDEZ-VOUS. — LA HUTTE DANS LE BOIS.

L'absence prolongée de George avait causé une vive inquiétude à tous ses amis ; mais le bonheur de le revoir fit tout oublier. Ce fut à qui le questionnerait sur ses aventures, et le récit de ses exploits en compagnie du trappeur donnèrent à Paul et à Henri le désir de l'accompagner dans ses prochaines excursions.

Toutefois, George ne dit rien de la découverte du lingot d'or dans les mains de Whanotee : il ne voulut pas faire naître des espérances qui pouvaient ne pas se réaliser.

Il avait trouvé, d'ailleurs, tout dans le plus parfait état à la ferme ; sa confiance en Jacques Le Bret et ses fils était complètement justifiée. Aucun Indien n'avait paru dans le voisinage. Lagrippe, l'ancien régisseur, n'avait pas donné signe de vie : la plus grande sécurité régnait donc à Terrebonne.

Deux semaines s'écoulèrent. George était impatient de voir arriver le jour que Canada et Whanotee avaient fixé pour le rendez-vous à la vallée des castors. Il n'avait pas eu de leurs nouvelles, et l'anxiété où il était sur leur sort lui était pénible. Il ne faut pas croire non plus que les périls qu'il avait courus, les souffrances qu'il avait endurées fussent de nature à le détourner de ses projets. Au contraire, pour ceux



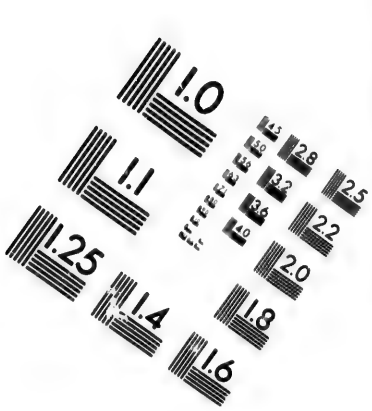
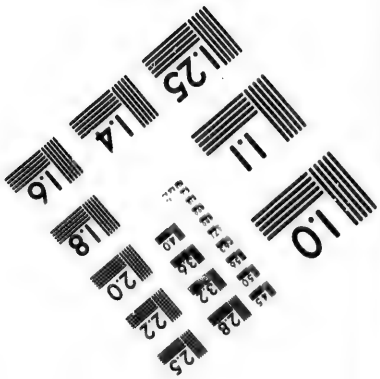


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



qui vivent dans les forêts le danger a un charme étrange, il cause des émotions auxquelles le chasseur, le trappeur, s'habituent et qui finissent par leur devenir nécessaires.

Ce fut seulement la veille de son départ que George Malloué annonça son intention d'aller rejoindre l'Indien et le trappeur. Il avait voulu ainsi éviter les objections qu'on ne manquerait pas de lui faire. Mais cette nouvelle eut un résultat tout différent de celui auquel il s'était attendu.

Henri Malloué, Paul, demandèrent à l'accompagner.

« Nous irons jusqu'à la vallée des Castors, dit Henri ; et si telle est la volonté de Canada et de Whanotee, nous nous quitterons là et nous reviendrons à Terrebonne.

— Dans ces conditions, je pourrais en être, s'écria Madeleine. Ce serait une véritable partie de plaisir ! »

George regarda la jeune fille, et, en voyant l'éclat qui animait ses joues, l'ardeur qui brillait dans ses yeux, il n'eut pas le courage de résister.

« Soit, dit-il, pour le cas où vous seriez obligés de revenir, les deux fils de Jacques Le Bret vous serviraient d'escorte. »

Les choses furent arrangées ainsi à la satisfaction de tout le monde.

Madame Malloué ne partageait pas l'enthousiasme général, et ce fut avec des larmes dans les yeux qu'elle embrassa ses enfants et les vit s'éloigner.

« Il n'y a pas d'inquiétude à avoir, chère mère, lui dit Henri. Nous sommes en nombre, et en état de mettre en fuite tout une armée de Sioux ou de Pawnies. »

C'était justement une rencontre avec ces sauvages qu'elle appréhendait.

Le soleil montait à l'horizon, l'air était frais, et le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, rendaient le voyage charmant. A midi, lorsque la chaleur devint presque intolérable, on fit halte à l'ombre d'un sycomore, on dîna avec appétit, et deux heures furent consacrées au sommeil et au repos.

Les ombres s'allongeaient dans la plaine, quand on arriva à l'entrée de la vallée des Castors.

George regarda, avec anxiété, dans la direction du vieux chêne.

Un homme était là, appuyé contre le tronc, et la figure tournée vers lui.

C'était Canada.

George, devançant ses compagnons, courut vers le trappeur.

« Dieu soit loué! s'écria-t-il, je vous retrouve sain et sauf. Mais Whanotee?

— Whanotee, s'il était là, vous dirait qu'il est un guerrier et que les Pawnees sont des chiens, répondit le trappeur; mais je vous avouerai que nous avons failli laisser nos chevelures entre leurs mains.

— Pourquoi Whanotee n'est-il pas avec vous? demanda George.

— La flèche d'un Pawnee l'atteignit au bras; mais la blessure n'a pas eu de gravité, et il nous rejoindra au pied des montagnes, répliqua le trappeur. »

Les compagnons de George n'étaient plus qu'à quelques pas

« Mon jeune ami est exact, dit Canada, mais pourquoi a-t-il amené la jeune fille et ses frères ? La route sera longue et difficile.

— Si vous voyez des inconvénients à ce qu'ils nous accompagnent, répondit George, ils retourneront à Terrebonne; c'est chose convenue. »

Le trappeur ne fit pas d'observation.

« Qu'on ramasse beaucoup de bois pour alimenter le feu durant la nuit, dit-il, et, quand on aura soupé, tout le monde dormira. »

On obéit à ces instructions.

Le lendemain, dès le point du jour, tout le monde fut debout.

« J'ai réfléchi, dit Canada. La nature de notre expédition ne nous oblige pas au silence et aux précautions minutieuses ; le gibier est abondant, et, en cas de rencontre avec les Indiens, plus nous serons nombreux, moins le danger sera grand. Que la jeune fille et ses amis restent. »

Ces paroles furent accueillies avec joie ; et, après avoir déjeuné des restes du repas de la veille, on se mit en marche.

Ils s'engagèrent dans une vaste plaine dont les herbes, ondulant au souffle du vent, imitaient, en s'abaissant et se relevant, les vagues de la mer. Par intervalles, on aperçevait une montagne isolée, couverte de bois, qui apparaissait, au milieu de la prairie, comme une œuvre d'art.

Canada savait, par expérience, que les Indiens évitent d'approcher de ces montagnes qu'ils s'imaginent être hantées par les démons.

Après avoir traversé un terrain aride, ils découvrirent devant eux une jolie colline boisée, située dans un vallon qu'arrosait un ruisseau, et qui était émaillée de fleurs aux couleurs vives et variées.

Bien sûr que ce n'est pas là une terre sauvage, s'écria Pierre Le Bret, en s'approchant pour admirer un banc de plantes, parmi lesquelles dominaient des fleurs blanches de patates.

— Évidemment, ce terrain a été cultivé, quoiqu'il y ait longtemps de cela, répliqua Canada. Qu'est-ce ? ajouta-t-il en se tournant vers Paul, qui revenait d'explorer les alentours, et dont la figure exprimait l'étonnement.

— Une maison, une vraie maison ! s'écria le jeune mulâtre. La porte en est ouverte, et je ne serais pas surpris que le propriétaire fût dedans.

— Où ? demanda George.

— De l'autre côté de la butte, répondit Paul ; venez. »

C'était le moyen le plus simple d'avoir la solution du mystère. Tous suivirent Paul, et ils virent une hutte en bois,

grossièrement construite, mais entièrement différente des wigwams des Indiens.

Cette cabane était assez solide pour résister aux tempêtes.

« Cette hutte a probablement été bâtie par des chasseurs ou des trappeurs, fit observer George. Mon peu d'expérience m'a appris que les Indiens considèrent les amateurs de fourrures comme leurs plus grands ennemis, parce qu'ils tuent le gibier ou l'éloignent de leur territoire. Aussi, notre ami Canada pourrait nous dire qu'il en est beaucoup qui perdent leur chevelure. »

Paul et Henri étaient entrés dans la hutte. Elle ne contenait qu'une grande pièce qui était vide. La poussière et les feuilles sèches de plus d'une saison s'étaient accumulées sur le plancher, à travers une ouverture que l'on avait ménagée en vue de laisser pénétrer la lumière. Des morceaux de bois, qui avaient dû servir de table et de sièges, une sorte de commode grossière sur laquelle était étendue une peau de buffle, formaient tout l'ameublement. Mais la solidité du toit et des parois n'avait pas souffert.

Il fut convenu qu'on passerait la nuit et la journée du lendemain dans la hutte.

On se mit immédiatement à l'œuvre, et, tandis que Pierre Le Bret enlevait les feuilles, Paul fabriqua un balai. En moins de dix minutes la hutte fut nettoyée et on put s'y installer.

Canada arracha des patates dont la grosseur était extraordinaire, et on en composa un plat assez abondant pour que tout le monde pût se régaler.

« Que le propriétaire de cette cabane soit chasseur ou trappeur, dit Madeleine, nous lui devons de la reconnaissance ; car, sans compter un bon repas, nous dormirons, cette nuit, sous un toit.

— Mon opinion est qu'à ce moment, la chevelure du pauvre homme est pendue à la ceinture de quelque chef des Sioux, répliqua Henri. Comme le faisait observer George,

tout à l'heure, les Indiens considèrent comme une agression l'envahissement de leur pays, et ils résistent à leur manière. »

Canada écouta ces paroles, mais ne répliqua pas.

On fit les préparatifs pour la nuit.

« On veillera deux par deux, à tour de rôle, dit le trappeur, et je recommande la plus grande attention. »

Les deux premiers qui furent placés en sentinelles ne crurent pas qu'il fût nécessaire d'allumer du feu. Ils se postèrent de chaque côté de la porte, qui était restée ouverte, et dormirent alternativement, n'imaginant pas qu'il existât le moindre danger.

Vint le tour de Paul et de Henri.

Il y avait une heure qu'ils étaient en faction quand Paul s'approcha de son compagnon.

« Écoutez ! » dit-il.

Henri prêta l'oreille et distingua un bruissement dans les fourrés, et même un grognement.

Ils allumèrent une branche de sapin et regardèrent autour d'eux ; mais ils ne découvrirent rien d'alarmant.

La nuit était très sombre, et, quoiqu'ils fussent sans crainte, ils ramassèrent des branches de bois et firent du feu devant la porte.

Il était à peu près trois heures quand ils aperçurent une forme étrange, qui se tenait immobile à une douzaine de pas d'eux. Dans l'obscurité brillaient deux yeux ardents : il n'y avait pas à s'y tromper, c'était une bête féroce.

Paul arma son fusil, mais il hésita à tirer. Pierre Le Bret dormait, étendu sur une peau d'ours, devant la hutte ; — il s'approcha de lui.

« Lève-toi, Pierre, dit-il; nous sommes en danger. Il y a là un animal, — je vais tirer dessus, mais, si je ne réussis pas à le tuer, tu serais en mauvaise situation.

— Pas si vite, répliqua L. Bret, après avoir jeté un coup d'œil autour de lui. Ce que tu vois-là est un ours gris, et il

y a dix chances contre une pour que tu le manques. L'ours gris a la vie dure, et il en est à qui dix hommes ne font pas peur.

— Entrez tous les deux dans la cabane, dit Paul; je vais me placer sur le seuil, et, si je le manque, je battrai en retraite. Il est fâcheux qu'il n'y ait pas de porte, mais je doute que son corps puisse passer par l'ouverture. Allons, y êtes-vous? »

Au même instant, Paul tira; mais, avant qu'il pût faire un mouvement en arrière, l'animal s'élança vers lui, et d'un coup de sa large patte, lui arracha son fusil des mains. Puis, faisant demi-tour, il s'éloigna, emportant l'arme dans sa gueule.

Tout le monde était sur pied dans la hutte, et, en une seconde, trois coups de feu partirent.

L'ours, rendu furieux par ses blessures, se retourna et se jeta contre l'étroite ouverture, faisant trembler la cabane. Enfin, il tomba sous une nouvelle balle, au moment où sa compagne, attirée par le bruit, débouchait du bois, et s'avançait en balançant son large corps. Elle s'arrêta, un moment, près du cadavre, puis, poussant ce grognement si redouté du chasseur, elle leva la tête vers la hutte, et se précipita avec la force d'une avalanche.

Les hommes reculèrent avec tant de précipitation que quelques-uns furent culbutés.

« Cette bête va nous prendre pour de fameux poltrons, dit Canada; passez-moi un fusil. »

Il prit celui que lui tendait George et tira.

La balle pénétra dans la poitrine de l'ours qui, saisi d'une nouvelle rage, se précipita en avant du côté de la cabane et se jeta contre l'un des poteaux de la porte. L'obstacle fléchit à l'intérieur, laissant une large ouverture. Déjà, l'animal avait passé la moitié de son corps; déjà, d'un coup de patte, il avait démoli la gibecière de George Malloué, quand Canada, voyant le péril qui paralysait ses com-

pagnons, s'empara d'une hachette et lui fendit la tête.

L'ours tomba; quelques coups suffirent pour l'achever.

Cet ours mesurait plus de neuf pieds de long.

« Nous aurons du moins leur peau, dit le trappeur, et je puis affirmer qu'on en a rarement vu d'aussi belles. »

XI

LES DEUX SQUELETTES. — LA PRAIRIE EN FEU.

Pendant qu'on faisait les préparatifs de départ, Paul, Henri et Pierre Le Bret s'amusèrent à tirer des perdrix et des poules d'eau qui se trouvaient en abondance dans ces parages.

Ils étaient sur le bord d'un ruisseau bordé, de chaque côté, de grands arbres, lorsqu'un bruissement sur la rive opposée attira l'attention de Paul. Il jeta un cri d'alarme, mais trop tard, car, au même moment, une flèche traversa le ruisseau et vint toucher Pierre Le Bret au pied.

Au cri de Paul, George et Canada s'étaient hâtés d'accourir.

Le mulâtre leur indiqua l'endroit d'où la flèche était partie, et ils tirèrent dans le fourré. Aussitôt deux Indiens en sortirent, et se dirigèrent avec une incroyable rapidité vers une colline boisée où ils disparurent parmi les arbres.

« Ils sont allés chercher leur bande, s'écria George.

— C'est probable, répliqua Henri, et nous ferons sagement de quitter cette vallée.

— Mais Pierre Le Bret, pourra-t-il marcher? »

George examina la blessure, tira de sa trousse une lancette et se mit en devoir d'extraire la flèche. L'opération réussit. Le pied fut ensuite lavé avec de l'eau fraîche et bandé.

« Eh bien? demanda George.

— La douleur est un peu vive, répondit Pierre; mais mieux vaut aller en boitant que d'attendre ici que les Indiens viennent vous scalper. »

Ils marchèrent lentement, mais, avant la fin de la journée, ils avaient mis entre eux et leurs ennemis une distance rassurante.

Ils campèrent sous des arbres, et, comptant sur leurs sentinelles, tous dormirent d'un profond sommeil, à l'exception de Pierre Le Bret que la souffrance tint éveillé. Au matin, on reconnut qu'il avait la fièvre ; son pied était enflé, et il fut décidé que, comme on ne pouvait le laisser en arrière, on prendrait un jour ou deux de repos.

Tandis que George et Madeleine lavaient le pied du pauvre garçon, le trappeur, Paul et Henri firent une excursion aux alentours. Le paysage était superbe; une vaste forêt s'étendait jusqu'aux collines qui formaient la base des hautes montagnes. Des multitudes de petits oiseaux voltigeaient dans les arbres, et des lièvres gris couraient et gambadaient sur l'herbe.

« Ce coin de terre est trop beau pour qu'on y soit en sûreté, dit Canada. Je serais bien surpris s'il n'était pas fréquenté par les Indiens.

— Qu'est-ce que c'est que ce pic qu'on aperçoit pardessus les arbres? » demanda Paul.

La montagne ainsi désignée se trouvait à mille mètres environ du camp; elle était sombre, isolée. Dans tous les sens, de larges déchirures laissaient voir le roc volcanique dont elle était formée. Ils ne pouvaient douter qu'ils avaient devant eux un volcan éteint.

« Si nous montions jusqu'en haut? cela promet d'être intéressant, dit Paul.

— Volontiers, » répliqua le trappeur.

Henri préféra attendre en bas.

Canada et Paul commencèrent l'ascension, qui n'était, d'ailleurs, pas très difficile. Lorsqu'ils furent sur le sommet, à une hauteur de plus de trois cents pieds, ils furent tout étonnés de voir un énorme bassin, rempli d'eau, entouré d'arbustes, et couvert de milliers de canards, d'oies et de poules d'eau. Dans les branches de ces arbustes étaient de gros oiseaux, la plupart inconnus, qui ne manifestèrent pas la moindre crainte.

Canada et Paul restèrent plusieurs minutes en contemplation devant ce spectacle.

Ils firent une ample provision d'œufs, et descendirent par le côté opposé. Devant eux s'étendait un bois de sapins, et immédiatement au-dessous était un étroit vallon, silencieux comme la mort, qui paraissait n'être accessible que par une gorge étroite.

Paul avait devancé son compagnon. Il eut à peine fait quelques pas dans ce vallon qu'il jeta un cri.

Canada se hâta de le rejoindre.

« Qu'est-ce qu'il y a? » demanda-t-il.

Le jeune mulâtre lui montra deux squelettes humains. Pas une parcelle de chair ne restait sur les os blanchis; pas un de ces os n'était cassé ou déplacé. Il était visible qu'aucun animal sauvage n'avait violé ces restes. Les deux squelettes gisaient comme ils étaient tombés dans la mort, tranquillement.

Paul et Canada demeurèrent quelque temps silencieux.

« Comment expliquer la présence de ces squelettes? demanda Paul. Y a-t-il eu meurtre, ou est-ce la famine.....

— Dieu seul pourrait répondre à cette question, répliqua le trappeur. Mais, ajouta-t-il, ne touchons pas à ces ossements, — qu'ils soient là comme un avertissement pour ceux que le hasard amènera en ces lieux. »

Ils rejoignirent leurs compagnons.

Grâce aux soins qui lui furent prodigués, Pierre Le Bret

ne tarda pas à aller mieux, et bientôt l'on put se remettre en route.

Ils entrèrent de nouveau dans une plaine aride, où le gibier était rare, et qui leur parut d'une longueur interminable.

Canada et George s'étonnaient de n'avoir pas encore rencontré Whanotee. Ils échangèrent entre eux leurs réflexions, mais sans en faire part à leurs compagnons.

Une nuit qu'ils s'étaient couchés après un repas des moins copieux, et qu'ils songeaient à leur situation peu enviable, George dit à Paul qui était près de lui :

« Entends-tu ces hiboux ? Je croyais qu'on n'en rencontrait jamais dans des déserts comme celui-ci. Je serais curieux de savoir où perchent ces vilaines bêtes. »

Ils prêtèrent l'oreille et s'assurèrent que les cris provenaient de directions différentes.

La nuit était belle, et il n'y avait pas un souffle d'air. Quoique ni la lune ni les étoiles ne fussent visibles, on distinguait facilement les objets.

« Je ne me ferais pas scrupule de tirer sur ces horribles oiseaux, s'ils pouvaient servir à notre déjeuner, dit Paul ; mais, pour manger du hibou, il faut un fort appétit et un fameux estomac. Qu'est-ce qui peut les attirer sur cette plaine ?

— Il est probable que les racines des herbes sont infestées de mulots et autres rongeurs, dont ils font leurs repas nocturnes. »

Il y eut un moment de silence, au bout duquel Paul reprit :

« Monsieur George, voulez-vous que je vous dise ma pensée ? Ayons nos fusils chargés et soyons sur nos gardes : je crains bien que ce que nous prenons pour des cris de hiboux ne soit autre chose que le signal d'espions indiens qui s'avertissent réciproquement de notre présence ici, et, à moins que nous ne fassions preuve de hardiesse, ils se

glisseront jusqu'à nous et scalperont nos chevelures.

— De la hardiesse, nous en aurons autant qu'il sera nécessaire, répliqua George.

— Peut-être ferions-nous bien d'éveiller Canada ? dit Paul.

— A quoi bon ? Nos compagnons sont fatigués, et ils ne nous pardonneraient pas d'avoir, sans motif sérieux, troublé leur sommeil. Je crois connaître passablement les notes de la gent ailée, et je suis convaincu que ces cris sont ceux du hibou de l'espèce la plus commune.

— Mais ces cris varient, fit observer Paul. C'est un véritable langage ; les notes et les inflexions changent. Je ne suis pas rassuré. »

Canada se dressa, sans bruit, et s'avança vers eux.

« Paul a raison, dit-il. J'ai entendu votre conversation et j'ai écouté les cris. Les Sioux nous entourent et leur intention est de nous scalper. Là où vous ne voyez que le cri d'un oiseau de nuit, ajouta-t-il, en se tournant vers George, je distingue la voix du Sioux. »

Tout le monde, dans la hutte, sut vite qu'une tribu errante de sauvages était dans le voisinage. Mais, si grandes que fussent les appréhensions, tous demeurèrent calmes.

« Que faire ? demanda George.

— Tirer sur ces oiseaux et leur faire prendre la fuite, » répondit Canada.

Chacun apprêta son fusil, et attendit.

Au bout de quelques instants, un nouveau cri partit du milieu des hautes herbes, à une distance très rapprochée. Tous tirèrent simultanément sur l'endroit d'où il provenait.

Un rugissement retentit, puis un Indien se leva, bondit à travers les herbes, et s'enfuit dans la direction du nord.

Les cris de hiboux cessèrent ; mais nul n'avait plus envie de rester dans un voisinage aussi dangereux. On se mit en marche. L'atmosphère était lourde et chargée d'électricité.

Les Indiens étaient toujours sur la trace.

Cependant, malgré un orage terrible, ils continuèrent à avancer, et, quand vint le jour, ils avaient parcouru plusieurs kilomètres.

Mais la perspective, tout à l'entour, était on ne peut plus triste et monotone. Nulle part il n'y avait apparence ni d'animaux, ni de fruits, ni même d'herbes qu'on pût manger.

Les Indiens étaient toujours sur la trace.

On déjeuna avec les restes des repas de la veille qu'on avait eu soin d'emporter.

« Quelle étrange odeur ! fit observer Madeleine. Je me l'explique d'autant moins que l'air est loin d'être pesant ; il y a même une légère brise, et cependant, il y a autour de nous quelque chose qui nous accable et nous étouffe.

— Ne seraient-ce pas les débris de notre cuisine ? dit Pierre Le Bret.

— Non, répliqua la jeune fille, je croirais que cela provient du feu, s'il n'était éteint.

— C'est peut-être un effet du brouillard, s'écria Henri ; s'il doit-être aussi fort que celui que nous avons eu, l'autre jour, nous ne sommes pas à bout de nos peines.

— Quelle est votre opinion, Canada ? demanda George, en se tournant vers le trappeur ; vous paraissez inquiet !

— Ce n'est pas le brouillard, dit Canada. Remarquez-vous cette ligne grise, le long de l'horizon, aussi loin que l'œil peut atteindre? Mademoiselle Madeleine avait raison, c'est de la fumée ; l'odeur est telle qu'on ne saurait s'y tromper. »

Il pria Madeleine de lui prêter son mouchoir blanc, l'étendit sur ses genoux, et, au bout de quelques minutes, il constata qu'il y avait dessus un dépôt de poussière noire.

« Tenez, dit le trappeur, les cendres arrivent déjà jusqu'à nous. Le feu a été mis à la prairie, sans aucun doute, par les Sioux qui espèrent, par ce moyen, nous atteindre ; car le vent qui nous apporte cette poussière nous apportera

certainement aussi le feu. Ne perdons pas de temps.

— Tout cela est possible, fit observer George ; mais il me semble qu'à la distance où nous sommes, nous ne courons aucun danger.

— Si nous n'évitons pas la trace de ce feu, dit Canada, dans une heure, une heure et demie au plus, il sera ici.

— Alors, comment échapper ? demanda Madeleine.

— Les Indiens, quand ils sont ainsi surpris, ont l'habitude d'opposer un feu à l'autre ; c'est-à-dire, qu'ils se retirent en arrière et mettent le feu aux herbes, devant eux ; ils obtiennent ainsi un espace où ils peuvent se réfugier. Les flammes, en arrivant près du cercle où ils se tiennent, ne trouvant plus d'aliment, meurent ou prennent une autre direction.

— Ce serait littéralement nous placer entre deux feux, fit observer George.

— Oui, mais ce serait notre salut, répliqua le trappeur.

— Cette mesure me semble dangereuse, dit George. Un changement dans la direction du vent pourrait ramener les flammes vers nous. Le mieux est de nous éloiger le plus vite possible. Il n'y a pas de déshonneur à fuir devant un tel ennemi. »

C'est le parti qu'ils adoptèrent.

Bientôt la fumée apparut plus sombre et plus épaisse, et, au-desous, une ligne rouge indiquait l'approche de la conflagration.

Chaque fois qu'ils atteignaient une éminence, Canada et ses compagnons promenaient avec anxiété leurs regards autour d'eux, dans l'espoir de découvrir un refuge, ou un espace dénudé.

Les flammes avançaient avec une effrayante rapidité. La chaleur desséchait et tordait les herbes que l'élément destructeur venait ensuite dévorer.

Canada indiqua une ligne sombre dans la direction du nord-est.

« Par là, dit-il, il y a des arbres ou des buissons, et où croissent les arbres, l'eau n'est pas loin. »

Et tous, soutenus par une nouvelle vigueur, reprirent leur course, espérant placer bientôt une barrière entre eux et l'incendie.

Mais un regard en arrière suffisait pour les convaincre que la muraille de feu gagnait du terrain. Ils distinguaient même, au milieu du silence de la prairie, le bruit que produisait l'élément dévorant.

On aurait dit qu'une armée était sur leurs traces.

Dix minutes s'écoulèrent.

La chaleur se faisait déjà sentir, les flammes jaillissaient en colonnes que surmontait un nuage épais. Le gazon craquait en se consumant, et des parcelles noircies, emportées à plus d'un demi-kilomètre en avant, tombaient en pluie sur les fugitifs.

Les oiseaux, chassés de leurs nids, tourbillonnaient en s'envolant vers la forêt. Les loups, sans s'inquiéter de la présence de leur ennemi naturel, l'homme, fuyaient éperdus, devant un adversaire encore plus formidable.

« Du courage, et en avant ! cria le trappeur. Tâchons de gagner le rideau d'arbres, là-bas ; nous y trouverons, peut-être, un ruisseau ou un trou de rocher, et nous serons à l'abri. »

George donna le bras à Madeleine pour l'aider à courir.

La chaleur devenait accablante, la fumée étouffante. Le rugissement des flammes était étourdissant. Ils fuyaient machinalement, et la suffocation ne leur permettait plus de parler.

« Je suis à bout de forces et j'étouffe, murmura Madeleine. Laissez-moi là, George, et sauvez votre vie !

— Je ne vous abandonnerai pas, Madeleine, répondit George. Vous serez sauvée, ou nous périrons ensemble. »

Soudain, un cri de joie poussé en avant leur fit relever la

tête. Ils virent Paul et Henri qui agitaient les bras et criaient : « Vite ! vite ! De l'eau ! de l'eau ! »

Madeleine retrouva une nouvelle énergie.

Elle touchait au port quand un cri retentit en arrière.

Pierre Le Bret, qui souffrait encore de son pied, s'était embarrassé dans les herbes et était tombé. Déjà les flammes n'étaient plus qu'à quelques pas de lui.

Canada et George s'élancèrent à son secours, le saisirent, et parvinrent à le traîner.

Tous pénétrèrent, alors, à travers les buissons, dans un ravin où une rivière large, mais peu profonde, coulait dans la direction du sud-est. Au moment où ils descendaient dans l'eau, le feu prit aux buissons qui étaient sur leurs têtes et qui s'enflammèrent. Mais, entre la rivière et ces arbres, était un lit de sable et de cailloux, qui les protégea. Toutefois, ne pouvant plus supporter la chaleur et la fumée, ils plongèrent dans l'eau et gagnèrent l'autre rive.

Ils étaient sauvés.

En face d'eux, les branches brûlaient, se tordaient, et leurs débris couvraient la rivière.

« Le danger était grand, murmura Madeleine ; remercions Dieu qui nous a sauvés ! »

XII

L'ENNEMI SUR LA TRACE. — LA CAVERNE.

La rivière sur le bord de laquelle se trouvaient les fugitifs était remplie de poissons, et George, aidé de Canada, en eut bientôt une abondante provision. Paul et Henri s'étaient, d'un autre côté, aventurés dans une vallée qui s'étendait jusqu'au pied des montagnes, et ils revinrent avec un sac

rempli d'œufs de pigeons. Ils avaient réussi, en outre, à prendre une douzaine de jeunes perroquets gris qui composèrent un excellent plat. Madeleine, toutefois, ne put s'empêcher de regretter la nécessité qui les obligeait à tuer ces pauvres oiseaux.

Paul, toujours en avant, remplissait l'office d'éclaireur. Soudain, Canada le vit s'arrêter devant un épais buisson. Il accourut, pensant que le jeune mulâtre avait découvert un daim ou un élan; mais, lorsqu'il fut près de lui, l'enfant lui dit tout bas :

« Monsieur Canada, avez-vous jamais vu un esprit en plein jour?

— Non, répondit le trappeur : c'est une rencontre que je ne serais pas fâché de faire, et si tu pouvais m'indiquer où il y en a....

— Là, dans ce buisson, j'ai aperçu deux yeux flamboyants, répondit Paul ; mais il vous faudrait une balle d'argent, sans quoi jamais vous ne le toucherez. »

Il montra du doigt un fourré de cactus couverts de jolies fleurs rouges. Canada épaula son fusil ; mais il l'abaissa aussitôt en reconnaissant Whanotee qui s'avança accompagné d'un guerrier de sa tribu.

« Voilà une singulière façon de se présenter, dit le trappeur à l'Indien ; il y a longtemps que nous avons franchi la limite des montagnes. Pourquoi Whanotee n'est-il pas venu au-devant de ses amis?

— Les Sioux et les Pawnees sont sur le sentier de la guerre, répliqua l'Indien. Wegosapi est à la tête de ses guerriers, et Lagrippe, l'ennemi des habitants de Terre-bonne, l'accompagne. Whanotee a suivi la trace des Sioux, il s'est avancé trop près, et cinquante guerriers se sont mis à sa poursuite. Whanotee a bondi à travers les rochers ; mais il est tombé, sa tête a frappé contre la pierre, et il a perdu connaissance. Il aurait été dévoré par les bêtes fauves si « le Castor » ne l'avait secouru. Voilà pourquoi les Visages

Pâles n'ont pas rencontré plus tôt le fils du chef des Comanches. »

Il montra son bras qui était enflé et qu'il avait peine à remuer. George s'empressa de l'examiner, et s'assura qu'il n'y avait qu'une forte contusion. Une blessure que Whanotee avait à la tête ne parut pas non plus être très grave. Cependant, pour plus de précaution, George insista pour que le bras fût enfermé entre deux morceaux d'écorce de bouleau. Puis, il approcha une gourde d'eau-de-vie des lèvres de l'Indien, qui en but une gorgée.

« C'est bien, dit Whanotee, l'eau de feu rend la force et la vigueur ; les Visages Pâles sont de grands médecins ; qu'ils viennent, Whanotee les guidera. »

Ils traversèrent la vallée et s'engagèrent dans les défilés des montagnes.

« Mes frères auront faim, dit l'Indien ; ont-ils de la venaison ?

— Pas la moindre provision, répondit Canada. Nous avons été surpris dans la plaine par un incendie, et nous devons nous estimer heureux d'être échappés la vie sauve.

— Il suffit, dit Whanotee ; mes frères mangeront de l'ours des montagnes. »

Il indiqua des empreintes qui étaient à peine visibles sur la pierre.

« L'ours n'est pas loin, ajouta-t-il, venez. »

Au bout de quelques centaines de pas, il s'arrêta et indiqua un trou sous un rocher.

« C'est là, » dit-il.

Il envoya plusieurs flèches dans le trou, malgré la difficulté qu'il avait à se servir de son bras.

Un grognement prolongé prouva qu'il ne s'était pas trompé.

« Que mes frères le tuent avec leurs fusils, » dit l'Indien.

Canada, George et Paul s'avancèrent et tirèrent successivement dans le trou. A chaque décharge, l'animal répondit

par un nouveau grognement, mais sans se montrer. Enfin, un rugissement, suivi d'un silence complet, annonça qu'il avait été atteint.

« L'homme rouge se défie de l'ours noir, dit Whanotee, car l'ours noir est un menteur ; il dit : Je suis mort, et puis il se dresse pour étouffer son ennemi. Que mes frères attendent. »

Il s'arma de son couteau et se glissa par l'étroite ouverture. L'ours n'était pas plus sincère que les autres de sa race ; car l'Indien recula promptement, et dit :

« Que les Visages Pâles recommencent ; l'ours noir se tait, mais il est prêt à attaquer. »

George et Canada déchargèrent, chacun, un nouveau coup de fusil.

Whanotee rentra dans le trou, et en tira un ours d'une taille énorme. »

« C'est la femelle, dit-il, le *brave* vit encore ; il saigne, et la vie l'abandonne. »

George et Madeleine furent révoltés d'un pareil carnage, surtout quand ils entendirent des cris plaintifs et qu'ils virent deux oursons, blessés, venir se coucher près du cadavre de leur mère.

« Voilà assez de sang répandu, fit observer George ; nous avons de quoi manger pour plusieurs jours. Je comprends qu'on tue des animaux en liberté ; mais franchement nous faisons là une besogne peu glorieuse.

— C'est possible, répliqua le trappeur, mais si nous ne l'achevons pas, nous pourrions avoir sujet de le regretter. »

En même temps, il envoya une balle dans la tête de l'ours qui s'était avancé au bord du trou. Quant aux oursons, ils étaient en six piteux état que, par compassion, on se hâta de mettre fin à leurs souffrances.

On procéda, ensuite, au dépècement des animaux, et l'on coupa de larges morceaux qu'on réserva, par mesure de précaution.

Quant aux peaux, elles avaient trop de prix pour que Canada les abandonnât. Elles furent nettoyées et roulées avec soin.

Le lendemain, ils entrèrent dans une région couverte de bois de sapins. Whanotee alla dans toutes les directions voir s'il découvrirait des traces d'amis ou d'ennemis. N'ayant rien aperçu de suspect, ils s'engagèrent dans le bois.

Soudain, Whanotee s'arrêta, posa son oreille contre terre, puis, faisant signe à ses compagnons de le suivre, il descendit dans un ruisseau qu'ils côtoyaient depuis quelque temps.

« Les Sioux sont sur la trace, dit-il ; que mes frères se hâtent. Ils scalperaient leur chevelure. Ils sont plus cruels que le loup. Ils dépouilleraient les Visages Pâles, prendraient leurs fusils et donneraient leurs corps aux bêtes fauves ; que les Visages Pâles descendent dans l'eau et qu'ils marchent après moi. Whanotee est un guerrier, et les Sioux sont des chiens. »

Il sauta sur le bord opposé du ruisseau, foula les buissons sous ses pieds, et se fraya ensuite un chemin jusque dans les profondeurs de la forêt où il disparut.

« Je crois, en vérité, qu'il nous a abandonnés! s'écria Pierre Le Bret.

— Non, répondit George. Je connais Whanotee depuis peu de temps, mais je suis sûr de lui comme de moi ; il nous rejoindra.

— Marchons ! cria Canada ; n'attendons pas que les chasseurs de chevelures viennent nous surprendre. Si Whanotee nous a conseillé de battre en retraite, c'est qu'il a, pour cela, de bonnes raisons. »

Nul ne fit d'observations, car chacun comprit l'imminence du danger.

On continua à avancer en silence. La rivière, heureusement, n'était pas profonde. Ils eurent, néanmoins, de la difficulté à suivre son cours à travers les rochers au milieu desquels elle serpentait.

Ils avaient parcouru environ deux kilomètres, quand un bruissement dans le feuillage attira leur attention. Ils apprêtèrent leurs armes, mais, au même moment, Whanotee sauta d'une branche d'arbre dans l'eau et, d'un geste, les invita à presser le pas.

« C'est bien, dit-il ; les Sioux sont sur une fausse piste. Whanotee a fait cette trace, et il est revenu vers ses frères pâles, comme l'écureuil, d'arbre en arbre. Mais les Sioux sont rusés ; quand ils perdront la trace, ils viendront à la rivière. Whanotee conduira ses amis dans un lieu où ils seront en sûreté. »

L'Indien sortit de l'eau, et fit signe à ses compagnons de marcher sur ses pas, sur une seule file, afin que la trace fût aussi faible que possible.

Ils pénétrèrent dans le bois, et, au bout d'un quart d'heure, ils se trouvèrent en face de rochers élevés qui, de la base au sommet, étaient couverts d'arbustes et de buissons.

Whanotee se coucha à plat ventre et pénétra sous ces buissons. Quelques minutes après, il reparut par le même chemin, et dit :

« Wagh ! c'est bien ; voici le wigwam où mes frères pourront se reposer en paix. Les Sioux ne le connaissent pas. Il faut que les Visages Pâles se glissent comme le serpent dans l'herbe de la prairie. »

Ce fut George qui passa le premier. Selon les instructions de Whanotee, il s'allongea par terre, et suivit son guide, en écartant les branches, à travers un espace relativement considérable. Puis, il vit en face de lui une ouverture étroite dans laquelle il s'engagea. Il se trouva dans une passe, absolument obscure, longue d'une trentaine de pieds, qui se termina par une sorte de plateforme, entourée de rochers d'une hauteur énorme et qui disparaissaient presque sous un manteau d'herbes et d'arbustes.

Des fragments de roches gisaient par terre, et au milieu était un bassin où aboutissait un filet d'eau qui, sans aucun

doute, provenait de la fonte des neiges dans les régions supérieures de la montagne.

Avant que George eût fini d'inspecter cette forteresse, ses compagnons étaient venus le rejoindre, les uns après les autres. Tous exprimèrent leur étonnement et leur satisfaction.

Whanotee avait pris soin d'effacer les traces pour que les Sioux ne pussent soupçonner qu'ils fussent si près. Quand il reparut, son visage était rayonnant.

« Seul, le peuple des Comanches connait ce wigwam, dit-il. Les Sioux sont aveugles et ils ne le voient pas. C'est ici que se réfugient les femmes, les enfants et les vieillards, quand les jeunes braves vont à la chasse, tuer l'ours et le buffle. Mes frères pâles sont bons; ils ne diront pas aux Sioux, aux Pawnees et aux Pieds-Noirs : « Venez avec nous tuer les femmes et les enfants des Comanches dans leur wigwam. »

George et Madeleine prirent la main de l'Indien et l'assurèrent que jamais ils ne le trahiraient, qu'il était leur frère, et qu'ils seraient toujours les amis de sa tribu.

« Mes frères pâles seront obligés de rester ici plusieurs jours, reprit Whanotee, jusqu'à ce que les Sioux retournent à leurs wigwams où les femmes riront d'eux, car ils n'apporteront pas de chevelures. Il est bien, ajouta-t-il, que les Visages Pâles aient apporté la chair de l'ours, car les hommes blancs ne jeûnent pas aussi longtemps que l'homme rouge. Voyez, vous pourrez dormir sur les nattes de mon peuple. »

Il souleva un rideau de plantes grimpantes et montra un creux dans le roc, où étaient empilées des nattes admirablement propres, et d'un très joli travail. Il en prit quelques-unes et les étendit sur le sol pour qu'on pût se reposer dessus.

Dans un coin étaient des monceaux de buissons secs. Whanotee assura à ses compagnons qu'ils pouvaient allumer

du feu, sans craindre que la fumée montât jusqu'au sommet des rochers et les trahît. Aussi, malgré la certitude qu'ils avaient d'être entourés d'ennemis nombreux, les blancs soupèrent-ils de grand appétit, et avec un sentiment de profonde sécurité.

Canada s'approcha de Whanotee et dit :

« Mon frère est-il d'avis de boucher l'entrée du souterrain avec une de ces grosses pierres? Non pas qu'une invasion soit à redouter, ajouta le trappeur : un seul ennemi pourrait entrer à la fois et nous les tuerions à mesure qu'ils apparaîtraient.

— L'observation du chasseur blanc est sage, répliqua Whanotee ; mais il ne serait pas prudent de tuer les Sioux. Les Comanches sont en petit nombre, et ils ne désirent pas de chevelures. Ils disent : « Laissons vivre les Sioux, mais qu'ils ne découvrent pas notre wigwam secret ; car Mosquaw, mon père, dirait : « Pourquoi Whanotee a-t-il conduit les visages pâles dans le wigwam paisible des femmes? » Alors je serais obligé de m'éloigner de mes frères rouges ; mon cœur deviendrait petit, et j'irais dans les bois attendre que le grand Esprit me délivre de mes remords.

— Nous serions désolés que les Sioux connussent cette retraite par notre faute, dit Canada. Pour plus de sécurité, il faut en fermer l'entrée. »

Whanotee fit un signe à son camarade « le Castor », et ils roulèrent un fragment de rocher jusqu'à l'ouverture, qui était, d'ailleurs, tellement étroite qu'un homme de grosseur ordinaire n'y pouvait que difficilement passer.

Ils étaient occupés à le placer dans une position naturelle, derrière un rideau de feuillage, quand un son de voix à l'extérieur frappa leurs oreilles.

Des sauvages étaient à quelques pas.

Whanotee comprit, à leurs paroles, qu'ils avaient suivi la trace jusqu'au rocher et que, dans leur perplexité, ils se

demandaient s'il était possible que les fugitifs l'eussent escaladé.

L'Indien recommanda à Paul et à Madeleine qui les avaient suivis de ne pas bouger, et lui et le Castor s'avancèrent sans bruit, prêts à frapper celui qui se présenterait.

Mais les Sioux se dispersèrent en cercle pour retrouver la trace.

XIII

L'ATTAQUE. — UNE SURPRISE.

Malgré l'impassibilité à laquelle il était habitué, Whanotee avait éprouvé une violente émotion en voyant ses ennemis à deux pas de leur retraite. Mais ce fut l'affaire d'un instant.

« Les Sioux cherchent la trace, dit-il ; ils retourneront à l'endroit où ils l'ont perdue. Ils sont rusés, ils diront : « il y a autour de nous des chevelures à scalper, et ils resteront. »

Ces paroles firent naître un soupçon dans l'esprit de Pierre Le Bret.

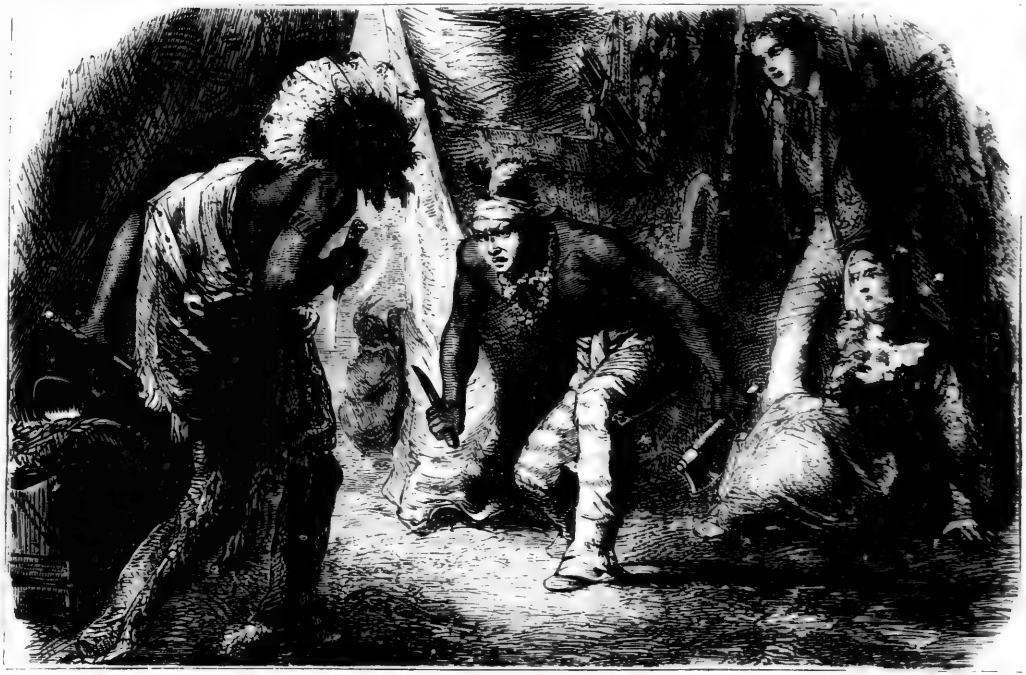
« Nous sommes ici dans une trappe, dit-il à Canada, et à la merci de cet Indien.

— Whanotee est loyal, répliqua le trappeur ; d'ailleurs, nul ne pourrait entrer tant qu'il nous restera une balle.

— Oui, mais on pourrait nous condamner à mourir de faim. Pour combien de temps avons-nous des provisions ? »

Canada ne répliqua pas, mais la dernière observation de Pierre Le Bret l'avait rendu soucieux.

« Whanotee, dit-il, nos ennemis sont-ils nombreux ? »



Le Castor et Whanotee s'avancèrent sans bruit.

L'Indien répéta le mot « beaucoup, beaucoup » et finit par lever dix fois les mains, en écartant les doigts, d'où on conclut que les Sioux devaient être une centaine.

« Peut-être ont-ils des fusils, ajouta Whanotee; mais leurs flèches sont aiguës et leurs tomahawks sont tranchants. »

Whanotee avait de sombres pressentiments, et ses paroles n'étaient pas de nature à rassurer ses compagnons.

« Ce n'est pas pour moi que je crains, reprit-il ; je mourrai comme doit mourir le fils de Mosquaw, en guerrier comanche. Les Sioux ne me verront pas trembler, et ils n'entendront pas un gémissement sortir de ma bouche. Mais que mes frères pâles qui savent parler au Grand Esprit lui disent d'avoir pitié des femmes et des enfants des Comanches; qu'ils le prient de rendre aveugles les panthères des prairies, afin qu'elles ne découvrent pas le wigwam de mon peuple.

— Le Grand Esprit est le père de tous ceux qui ont confiance en lui, dit Madeleine ; ceux qui sont bons deviennent ses enfants. »

Whanotee réfléchit, et dit ensuite avec assurance :

— Le Grand Esprit écoutera les paroles des Visages Pâles. »

Canada était plus inquiet qu'il ne le laissait paraître. Il fit plusieurs fois le tour du creux, en examinant les parois des rochers.

Il s'arrêta, enfin, et dit :

« Paul, toi qui appartiens à la tribu des chats, crois-tu qu'il serait impossible, en nous aidant les uns les autres, de grimper jusqu'en haut de ce mur. Si nous étions seulement trois ou quatre là-haut, avec nos fusils, nous n'aurions pas de peine à mettre en fuite ces diables qui rôdent autour de notre retraite. L'attaque seule répandrait la terreur parmi eux, et, à la hauteur où nous serions, il leur serait difficile de se rendre compte de notre petit nombre.

— Il faut essayer, répondit le jeune mulâtre ; j'ai pour

maxime qu'il vaut mieux combattre que de courir. »

Whanotee regarda son bras, qui, d'ailleurs, était beaucoup moins enflé.

« Le fils de Mosquaw n'a qu'une main, dit-il, mais il suivra ses amis les visages pâles, et combattra avec eux. »

Il fut convenu que Pierre Le Bret et Henri resteraient pour garder l'entrée de la caverne, et que les autres tenteraient l'ascension.

On réunit toutes les cordes qu'on put se procurer, et celles qu'on trouva dans le creux du rocher : on en fit un rouleau. Chaque homme fut armé d'un fusil à deux coups, et l'on fit provision de poudre et de balles.

Paul et Canada grimpèrent les premiers, tirant après eux la corde dont ils attachèrent une extrémité à un sapin, et qu'ils laissèrent ensuite retomber.

George et Whanotee montèrent, sans trop de difficulté. Cependant, George Malloué, qui n'était pas habitué à se voir suspendu au milieu de l'espace, sentit, un moment, que la tête allait lui tourner; mais, heureusement, il put se maintenir, en posant les pieds sur une projection de rocher.

Enfin, ils atteignirent, l'un après l'autre, le sommet, et abordèrent au milieu de buissons de sapins d'une hauteur colossale, et de cèdres gigantesques.

Canada s'avança sur la pointe du rocher, et il put calculer la profondeur de la caverne, en voyant au fond Madeleine et ses compagnons qui lui apparaissaient comme des pygmées.

Le trappeur et ses amis s'occupèrent de reconnaître leur situation et la force de l'ennemi. Ils se disséminèrent et descendirent sur un plateau qui était à quelques pieds au-dessous, et disposé de telle façon qu'il leur serait facile de battre en retraite, en cas de danger.

Ils aperçurent une troupe de sauvages, à moitié nus, armés de flèches, de piques et de tomahawks, qui étaient

assemblés devant l'entrée du rocher, et qui se consultaient. Plusieurs étaient à cheval, et quelques-uns cherchaient la trace qu'ils avaient perdue.

Il était évident que leur perplexité était grande.

Ils n'étaient pas plus de soixante ; mais ce chiffre ne laissait pas que d'être formidable, et, pour vaincre, il était de toute nécessité de recourir à la ruse.

Canada échangea quelques paroles avec Whanotee, et se tourna ensuite vers George.

« Monsieur Malloué, dit-il, j'ai remarqué que vous avez une très belle voix.

— Voulez-vous que j'essaye? répliqua George ; vous verrez si je n'envoie pas une note jusqu'au fond de la forêt.

— Paul et Whanotee, ainsi, ont un excellent gosier, continua le trappeur. Lorsque je donnerai le signal, vous crierez tous ensemble, comme une douzaine de démons.

— Très bien, dit le jeune mulâtre ; mais, lequel de ces sauvages faudra-t-il que je vise ?

— Chacun de vous tâchera d'abattre un cheval, répondit Canada. Je garde pour moi ce chef dont la tête est surmontée de plumes de faisan.

— Et moi, fit observer George, j'ai une balle pour celui qui monte le cheval bai, à côté de lui.

— Wagh ! s'écria Whanotee ; le chasseur blanc et mon frère ont reconnu Wegosapi, le grand chef des Sioux, et Lagrippe, le serpent de Terrebonne. Le moment est venu de débarrasser leur route de leurs ennemis, qu'ils fassent parler leurs fusils.

— Soyez prêts ! dit Canada, et, quand je lèverai la main, criez de toutes vos forces, et tirez. »

Un long cri, qu'on aurait dit provenir d'une petite armée, retentit, et presque aussitôt eut lieu une décharge que répercutèrent les échos de la vallée.

Deux hommes tombèrent et trois chevaux furent renver-

sés. Les Indiens, surpris, furent saisis d'une véritable panique ; ceux qui étaient à pied sautèrent derrière ceux de leurs compagnons qui étaient à cheval. Toutefois, deux sauvages se baissèrent pour relever ceux qui avaient été frappés ; ils les prirent en croupe, et s'éloignèrent au galop.

« Je n'ai pas vu tomber le chef, non plus que Lagrippe, dit George à Canada.

— Wegosapi est blessé, mais son cheval l'a emporté dans la prairie, répliqua Whanotee, qui avait entendu l'observation. Quant à Lagrippe, la balle a passé sans le toucher ; le grand Esprit le réserve pour un plus grand supplice.

— Mais comment l'ancien régisseur se trouve-t-il au milieu de ces Indiens ? dit George.

— Après ce qui lui est arrivé à Terrebonne, il n'y avait plus place pour lui parmi les gens civilisés, répliqua le trappeur. »

George allait prendre de nouveau la parole, lorsque Canada l'arrêta.

Quatre Indiens, qui n'avaient pas été témoins de l'effet instantané de l'attaque, s'étaient approchés du champ de bataille, et regardaient avec stupéfaction les chevaux qui gisaient à terre et leurs compagnons qui fuyaient.

Ils s'entretinrent quelques instants, puis, se montrant mutuellement un endroit où le rocher était relativement moins escarpé, ils se dirigèrent de ce côté.

« Un autre hourra, mes amis, dit Canada. Visez bien, et feu ! »

Le cri et la volée furent simultanés. Deux chevaux et un cavalier tombèrent ; mais les Indiens survivants mirent pied à terre, enlevèrent leurs camarades blessés, et allèrent au galop rejoindre le gros de la troupe.

« Devons-nous leur donner la chasse ? demanda George.

— Ce serait perdre notre temps, sans compensation aucune, répondit le trappeur. Au contraire, ce serait leur

faire voir la faiblesse de notre force. Mes enfants, ajouta-t-il, vous avez mis l'ennemi en fuite et la victoire est à nous. Sachons être modestes et prudents dans notre triomphe. Les Sioux ont emporté leurs blessés, mais si un seul homme était resté en arrière et que, par notre faute, il découvrît le wigwam secret de nos amis les Comanches, notre erreur serait impardonnable.

— La sagesse sort de la bouche du chasseur blanc, dit Whanotee; que mes frères écoutent sa parole. »

Nul ne fit plus d'objection, et l'on reprit le chemin de la caverne.

Paul, qui avait été le premier à monter, fut le premier à descendre. Les autres le suivirent.

La dispersion des Sioux causa à tous une vive satisfaction; d'après leurs habitudes bien connues, un retour n'était pas à craindre, du moins pour le moment.

Canada ôta la pierre qui bouchait l'entrée du souterrain, et lui et Whanotee allèrent examiner les chevaux restés sur le champ de bataille. Des deux qui avaient été atteints, en dernier lieu, il y en avait un dont la blessure était si légère qu'il s'était déjà relevé, et broutait l'herbe tranquillement. Un autre avait été frappé à l'épaule, mais il fut aisé de le remettre debout, et la pauvre bête témoigna sa reconnaissance par des hennissements.

« Dans un jour ou deux, il n'y paraîtra plus rien, dit Canada, et ils nous rendront de bons services.

— Le chasseur peut être sûr qu'ils ne s'éloigneront pas, fit observer Whanotee; que mon frère les laisse en liberté.

— A propos, demanda Canada, mon frère a-t-il toujours le coursier que le chasseur blanc lui a donné?

— Œil de feu a son wigwam dans le village des Comanches, répondit l'Indien; Whanotee le gardera en souvenir de son ami.

— Et Whanotee n'a point oublié sa promesse? demanda le trappeur.

— Whanotee se souvient ; il montrera à ses amis blancs la rivière dont l'eau roule des paillettes d'or. »

Le chemin était libre maintenant, et, le lendemain, on se remit en marche. Les deux chevaux avaient été trouvés en bon état et on les employa au transport des bagages et des peaux.

Après avoir traversé des bois épais, on entra dans une vallée, protégée, à l'ouest, par les montagnes, et à l'est, par des collines couvertes de grands arbres. Il y régnait un calme qui invitait au repos. L'herbe y était fraîche, les fleurs brillaient des plus vives couleurs, les oiseaux chantaient, les écureuils, les opossums sautaient dans les arbres, et les daims allongeaient la tête à travers les buissons; tout, en un mot, annonçait une région d'une fertilité merveilleuse.

George Malloué ne s'étonna plus que les Comanches fussent, comme l'avait dit Whanotee, des amis déclarés de la paix.

L'Indien étendit les bras autour de lui, et ses yeux eurent un éclair d'orgueil.

« Le territoire de mon peuple est grand et riche, dit-il. Pourquoi aller dans les montagnes chasser l'ours gris ? Le Grand Esprit n'a-t-il pas donné assez aux Comanches ? Ils ont l'antilope pour se nourrir, l'eau fraîche quand le soleil est brûlant, et le bois pour se chauffer quand la neige couvre la terre. Mosquaw aime à voir son peuple heureux. »

Après qu'ils eurent fait cinq ou six kilomètres dans la vallée, Whanotee s'arrêta de nouveau, et dit :

« Wagh ! Whanotee va précéder ses amis, pour dire à son père que des hommes au visage pâle, de grands médecins au cœur généreux, viennent de bien loin pour visiter notre peuple. Mon père viendra à la rencontre de mes frères blancs, et il les emmènera, dans son wigwam, fumer le calumet de paix. Whanotee a parlé. »

Et il s'éloigna d'un pas rapide.

XIV

UN VILLAGE INDIEN. — LE SECRET DE WHANOTEE.

Les blancs avaient fait halte.

« Je crois que l'habitude des gens civilisés, en pareille occasion, est de paraître en grande toilette, dit George ; mais la nôtre est dans un état pitoyable ; car à chaque buisson de la route nous avons laissé un lambeau de nos vêtements.

— Et nous n'en avons pas de rechange, fit observer Henri, en jetant un regard attristé sur son accoutrement. »

Chacun, cependant, secoua la poussière dont il était couvert, et s'arrangea de son mieux.

« L'usage est, aussi, d'offrir un cadeau au chef, reprit George. Qu'est-ce que nous allons lui donner, pour nous assurer une bonne réception ?

— Croyez-vous que cette écharpe rouge lui ferait plaisir ? demanda Madeleine ; je puis parfaitement m'en passer.

— Il serait enchanté, répliqua le trappeur, et, en y ajoutant un couteau que j'ai dans mon sac, il sera fier comme un monarque. »

Une foule assez nombreuse déboucha à l'extrémité de la vallée. Les blancs se placèrent sur une seule ligne pour présenter un aspect imposant, et s'avancèrent. En tête des Indiens était un grand vieillard dont la coiffure était couverte de plumes ; il portait un vêtement de peaux tannées, et avait au cou un collier de pattes d'ours. A côté de lui était Whanotee, son fils, et derrière venaient une troupe de guerriers plus ou moins vêtus de peaux de buffles ou de daims.

Enfin, plus loin, étaient les femmes, curieuses de voir cette étrange anomalie de la création, — un homme au visage pâle —, qui s'encombrait à plaisir de vêtements qui leur semblaient inutiles.

Quand il fut assez près pour être entendu, le vieux chef prit la parole.

« Mes fils des pays lointains sont les bienvenus, dit-il. Mosquaw est un grand chef. Il a tué beaucoup d'ours, et il porte ses trophées pour que les Sioux et les Pawnees sachent qu'il est brave. Autrefois, Mosquaw était un guerrier, son wigwam était orné des chevelures de ses ennemis, et son peuple était nombreux. Mais les Sioux ont tué les jeunes guerriers Comanches, et le peuple de Mosquaw ne se compose plus que de quelques braves. Alors, Mosquaw s'est dit : « la guerre est mauvaise, — il ne faut tuer ni les faibles femmes ni les enfants ; » et Mosquaw ne porte plus de chevelures à sa ceinture. Les Visages Pâles viennent en paix ; ils sont ses enfants. Mosquaw a parlé. »

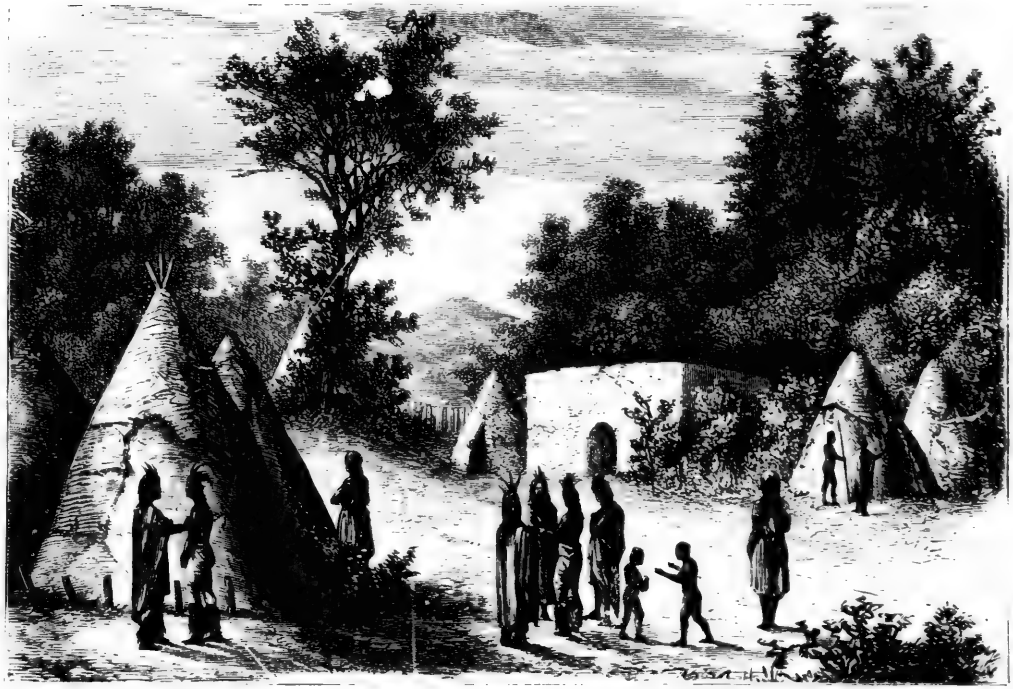
Canada présenta les cadeaux au chef qui témoigna une joie d'enfant. Il mit l'écharpe sur ses épaules, et invita les blancs à le suivre.

L'étonnement, la terreur et l'admiration causés par la vue de ces derniers furent extraordinaires. Les enfants criaient, et les femmes partageaient leur attention entre les hommes dont le visage était couvert de barbe et Madeleine dont la robe leur semblait quelque chose de merveilleux.

On arriva en vue du village qui avait un aspect tout à fait pittoresque. *Les wigwams étaient disséminés sur le versant de la colline faisant face* à l'est, et protégés derrière par les montagnes. Devant, s'étendaient de vastes terrains verdoyants, couverts de grands arbres, et émaillés de fleurs.

Il fallut traverser une rivière considérable qui descendait des montagnes, serpentait le long de la vallée, et allait se perdre au loin dans la prairie. Deux canots avaient été préparés pour les étrangers ; d'autres, plus petits, étaient réservés pour le peuple de Mosquaw.

Canada et George furent frappés de l'intelligence qui avait présidé au choix de l'emplacement du village : gardé de tous



Les Wigwams étaient disséminés.

côtés, il n'était accessible que par le nord, et encore avait-on planté là une formidable barrière de cactus.

Mosquaw annonça à ses hôtes qu'on s'occupait de leur construire des wigwams, et, en attendant, il les conduisit dans sa loge, où des nattes étaient étendues par terre, et où l'on servit, sur des assiettes en osier, des morceaux d'ours bouillis, et des gâteaux faits avec des racines broyées.

Malgré l'aspect peu engageant de la cuisine, les blancs goûtèrent des gâteaux, et, grâce surtout à leur appétit, ils avouèrent qu'à la rigueur cette préparation pouvait tenir lieu de pain.

Les femmes allèrent à la rivière puiser de l'eau dans des petits baquets. Ces Indiens n'avaient encore rien imaginé de mieux : aussi eurent-ils un véritable étonnement lorsqu'ils virent les coupes dont se servirent les blancs.

Après le repas, on procéda à l'installation, et tous dormirent paisiblement sur un lit d'herbes et de feuilles sèches.

Le lendemain matin, les blancs se réunirent en dehors de leurs wigwams, pour examiner la localité et s'entretenir de leur situation.

« Qu'est-ce que nous allons faire, mes enfants? dit Canada. Allons-nous nous établir tranquillement parmi ces sauvages, et adopter leur vie de liberté et de paresse? Dans ce cas, nous ferions aussi bien de commencer tout de suite et de nous fabriquer des vêtements de peaux.

— Cela me plairait assez, répondit Paul, en montrant ses dents blanches.

— En vérité ! s'écria Canada. C'est à croire que tu te trouverais bien partout où tu serais avec ton ami Whanotee. Mais il pourrait se faire qu'un singe te prenne pour un de ses petits couvert de plumes d'emprunt, et t'emporter dans les bois. »

L'arrivée de Mosquaw ne permit pas à Paul de répliquer.

Le chef avait toujours son affreux collier. Il salua les blancs, et se montra d'une politesse exagérée, mettant à leur dis-

position tout ce que lui et son peuple possédaient. Mais ceux-ci se contentèrent de l'abri qu leur avait été offert et l'assurèrent qu'ils sauraient se procurer de la venaison pour eux et même pour leurs amis.

« Mais avez-vous apporté l'eau de feu? demanda Mosquaw. Je ne désire pas que mon peuple en boive; il voudrait verser le sang comme les Sioux et les Pawnees. Mais un grand chef comme Mosquaw peut goûter de l'eau de feu et rester calme. »

Canada et George pensèrent qu'il était prudent de ne pas satisfaire cette demande. D'ailleurs, il ne leur restait plus qu'un flacon d'eau-de-vie qu'ils gardaient en cas de besoin.

Le chef parut désappointé, mais il prit son parti, et raconta les aventures dans lesquelles il avait conquis les trophées qui ornaient son cou.

A l'heure du repas, les blancs furent entourés de visiteurs dont ils eurent peine à contenter la faim; leurs provisions s'épuisèrent vite, et ils sentirent la nécessité de les renouveler. Ils firent part de leur intention à Mosquaw et à Whanotee.

« Les Visages Pâles sont sages, dit le chef; ils connaissent toutes choses. Ils disent : Aujourd'hui nous tuerons le daim et l'ours, — demain il serait trop tard. — L'homme rouge est imprévoyant; il mange sa venaison aujourd'hui, et il dit : Nous chasserons demain; mais l'ours et le daim sont partis, et il est obligé de jeûner. L'homme rouge n'ose pas demander au Grand Esprit de lui donner l'abondance et la paix. Mes frères pâles resteront avec moi; les jeunes braves construiront pour eux de grands wigwams, et alors nous ne craindrons plus l'ours gris ni les Sioux et les Pawnees. Mosquaw a parlé. »

Cette perspective n'était pas du goût des blancs; mais ils ne jugèrent pas à propos de détromper le chef.

Whanotee s'approcha de Canada et de George, et leur dit :

« Nos jeunes braves iront à la chasse, et, pendant qu'ils

tueront les ours, Whanotee conduira ses frères à la montagne qui cache dans son sein le métal jaune. Que mes frères montent à cheval et qu'ils gardent le silence. »

Les préparatifs furent bientôt faits, et quand George et Canada reparurent, tenant chacun, par la bride, un des chevaux qu'ils avaient pris aux Indiens, ils virent Whanotee, sur son coursier, à la tête d'une douzaine de guerriers.

Ceux-ci étaient armés de flèches et de piques.

On se mit en marche.

George Malloué avait remarqué qu'il y avait deux hommes en Whanotee : à Terrebonne, et dans les quelques jours qu'il avait passés avec lui, en compagnie de Canada, il l'avait connu ardent au combat, toujours prêt à courir au danger, tandis que, là, sur son territoire, il le voyait calme, réservé, presque timide

Il lui en fit l'observation.

L'Indien sourit.

« Mosquaw, mon père, l'a dit, répliqua-t-il. De la grande nation des Comanches, il ne reste plus qu'un nombre relativement faible de guerriers. Les Sioux et les Pawnees ont tué tous les autres, ainsi que les femmes et les enfants. Mosquaw ne veut pas que son peuple disparaisse et c'est pourquoi il a dit aux jeunes braves d'enterrer la hache. Mais Whanotee vengera ses amis tués dans les combats. »

Ses yeux lancèrent des éclairs lorsqu'il prononça ces derniers mots. George comprit qu'il y avait en lui un volcan qui, un jour, ferait explosion, et qu'il ne pouvait mentir aux instincts de sa race

Ils arrivèrent au pied des montagnes. Whanotee s'arrêta.

« C'est là que l'ours se cache, dit-il ; il a peur de l'homme rouge ; c'est là, aussi, qu'est l'élan ; il est léger et fuit comme le vent. Puis, se tournant du côté des bois, il ajouta : « La gouazouara est féroce et lâche ; elle guette l'homme rouge au fond des fourrés ; elle s'élance sur lui et boit son sang. Elle n'approche pas de la montagne et se cache dans

la forêt quand le soleil est haut dans le ciel. Que les jeunes braves cherchent la trace de l'ours et de l'élan. »

Les Comanches se répandirent dans toutes les directions, et la chasse commença.

« Qu'est-ce que c'est que la gouazouara ? demanda George à Canada.

— C'est la puma, autrement dire la panthère, » répondit le trappeur.

Whanotee fit un signe à ses amis.

« Venez, » dit-il.

Et tous trois partirent au galop de leurs chevaux.

Ils s'engagèrent dans une gorge de la montagne si profonde que les rayons du soleil ne pouvaient y pénétrer. Ils durent attacher leurs chevaux à des arbustes et continuèrent leur route à pied. Au bout de plusieurs centaines de pas, ils débouchèrent dans un vallon qu'arrosait une rivière alimentée par un torrent qui se précipitait du haut des rochers.

« Que mes frères regardent, dit Whanotee, en leur désignant la rivière. »

George et Canada remarquèrent qu'en effet, l'eau roulait un sable fin auquel se mêlaient des paillettes d'or.

Ils demeurèrent immobiles. Ils ne doutaient pas que le lit du fleuve ne recélât d'immenses trésors, et ils se demandaient comment ils parviendraient à les extraire au milieu de ces solitudes. Ils entrevirent, comme dans un songe rapide, le changement qu'amènerait dans ce coin de terre, refuge des sauvages et des bêtes fauves, la découverte de ce terrain aurifère. Ils virent les hardis aventuriers de tous les pays accourant pour avoir leur part de la riche moisson, et des villes s'élevant là où il n'y avait que des déserts.

Leur étonnement redoubla bientôt.

Whanotee les conduisit à la base d'un rocher ; il creusa la terre avec son couteau, et ramassa de véritables morceaux d'or.

George et Canada poussèrent une exclamation.

« La richesse n'a plus d'attrait pour moi, car j'ai fui les grandes villes pour n'y plus rentrer, dit le trappeur; mais celui qui puiserait à même ces richesses pourrait bouleverser le monde. Jurez que vous garderez le silence sur ce que vous venez de voir!

George Malloué hésita.

« Ne craignez rien, reprit Canada, ce secret, je ne vous le demande que dans votre intérêt; une seule parole imprudente pourrait vous faire perdre le fruit de la découverte.

— Nous nous assurerons le concours d'hommes dévoués, et nous nous organiserons, sans bruit, pour exploiter ces mines. Autrement, soyez sûr que ni vous ni moi n'en profiterions. Mon conseil ne vous paraît-il pas sage?

— Très sage.

— Ainsi, c'est convenu?

— Comptez sur ma parole, répondit George, en tendant la main au trappeur.

— Mon frère a entendu? reprit Canada, en se tournant vers l'Indien; il ne dira pas à d'autres le secret qu'il a confié à ses amis?

— Whanotee sera muet, répondit l'Indien. Et il ajouta : Les jeunes braves remarqueront l'absence du fils de Mosquaw, — allons les rejoindre...

George et le trappeur jetèrent un dernier regard sur le vallon, comme pour bien graver l'aspect des lieux dans leur mémoire, et suivirent Whanotee.

Ils allèrent reprendre leurs chevaux.

Au moment où ils sortaient de la gorge de la montagne, ils entendirent un cri.

« C'est la voix de Paul, dit Whanotee, il nous appelle, courons. »

Ils aperçurent au milieu d'un bouquet d'arbres le jeune mulâtre, qui était perché sur l'extrémité d'une branche. Un ours avait grimpé le long du tronc, et poussait des grognements formidables.

Aussitôt qu'il vit ses amis, Paul leur cria :

« Au nom du ciel, venez vite, et rendez-moi le service de planter votre couteau dans le dos de ce stupide animal Il a déjà mis ma jaquette en morceaux, et si vous ne vous dépêchez pas, il ne me laissera pas une parcelle de peau sur le corps. »

Malgré la gravité de sa situation, le jeune mulâtre n'avait pas perdu son sang-froid.

Whanotee prit un fusil et envoya une balle dans le flanc de l'ours, au moment où il tournait la tête pour descendre et faire face à ses nouveaux ennemis. L'animal poussa un rugissement, et secoua l'arbre avec une telle violence que Paul fut jeté en bas de la branche à laquelle il se tenait accroché. Il se releva juste à temps pour éviter son adversaire qui avait bondi à côté de lui. Whanotee s'avança, tenant à la main son couteau qu'il plongea jusqu'au manche dans l'épaule de l'ours. Une seconde balle dans la tête finit par l'abattre.

Paul était pâle, et avait aux jambes des blessures, heureusement sans gravité. Il ramassa les morceaux de sa jaquette et les débris de son pantalon.

« Me voilà dans un bel état, dit-il, en riant. M. Canada avouera qu'il me reste maintenant peu de chose à faire pour avoir l'air d'un véritable sauvage. »

En voyant Whanotee et ses amis s'éloigner, Paul avait eu l'idée de les suivre ; mais, comme il était à pied, il avait été vite distancé. Sur son chemin, il avait rencontré un ours couché sous un rocher et qui, d'un coup de patte, lui avait arraché une partie de ses vêtements. Au lieu de fuir, le jeune mulâtre avait riposté en lui appliquant un coup de bâton. L'ours s'était alors dressé, et si le jeune imprudent ne s'était promptement réfugié dans un arbre, ses amis seraient arrivés trop tard pour le sauver.

La chasse avait été heureuse. Les Indiens avaient abattu deux ours et trois antilopes qu'ils transportèrent au village.

Canada tua, en outre, deux argali dont la chair fut trouvée délicieuse. Ces animaux étaient gros comme de jeunes veaux, et leurs cornes, assez larges pour couvrir leur tête, n'avaient pas moins de trois pieds de long.

XV

GEORGE MÉDECIN. — LE TROUPEAU DE BUFFLES.

Paul était véritablement embarrassé. Ce qui lui restait de ses vêtements était si peu de chose que, sous ce rapport, il n'avait rien à envier aux Comanches. Mais, avec l'aide de Whanotee il s'en confectionna au moyen de peaux de daims. Il était absolument métamorphosé en guerrier; et, en l'apercevant dans son nouvel accoutrement, les Indiens l'accueillirent par des cris d'admiration.

Canada et George Malloué, sachant qu'il y avait des buffles dans le voinage, manifestèrent le désir d'organiser une grande chasse. Mais Mosquaw ne connut pas plutôt leur intention, qu'il dit avec gravité :

« Les prairies sont dangereuses. Les Sioux, les Pawnees, les Corbeaux, cherchent des fusils et des chevelures. Ils tueraient mes frères au visage pâle, ou les emmèneraient dans leurs villages où ils les obligeraient à soigner leurs chevaux. Ils sont cruels, — ils déchirent leurs prisonniers avec des fers rouges. Il est bon que mes frères chassent dans les bois. »

Canada parut respecter ces scrupules, et n'insista pas pour le moment.

Ses compagnons avaient besoin de repos, et, pendant quelques jours, ils menèrent la vie d. véritables Indiens, c'est-

à-dire que les heures s'écoulèrent, pour eux, dans l'indolence. Leur plaisir était de voir et d'observer les coutumes des sauvages.

George, surtout, était curieux d'examiner de près cette existence qui était nouvelle pour lui. Il remarqua que toutes les fatigues étaient réservées aux femmes, qui étaient chargées du travail de la maison et de celui des champs.

Elles nettoyaient le wigwam, allaient ramasser le bois pour la cuisine et préparaient les peaux des animaux tués à la chasse. C'étaient elles, aussi, qui cultivaient les petits champs de maïs, de citrouilles et de patates qui forment une grande partie de la nourriture des Indiens.

Leur moment de repos était au coucher du soleil, lorsque les travaux du jour étaient finis. Alors elles s'amusaient à différents jeux, ou bien, passant le haut du corps par l'ouverture du sommet de leur wigwam, elles causaient entre elles des événements de la journée.

Une grande partie du temps des Indiens, lorsqu'ils sont au village, est employée à se réunir sur les bords de la rivière, sur le haut des talus d'une prairie ou à rester assis sur le toit de leur hutte. Là, ils fument et parlent des affaires de la tribu, des exploits de leur dernière chasse ou de leurs expéditions guerrières. Souvent ils écoutent les histoires de leurs ancêtres racontées par quelques vieillards.

Au milieu de la riche végétation qui les entourait, George et Madeleine faisaient journellement des découvertes intéressantes.

Ici c'était une fleur étalant toutes ses riches couleurs; plus loin un insecte aux ailes brillantes les entraînait à sa poursuite; là, une herbe montrait à leurs regards ses contours fins et délicats comme une dentelle. George en rencontra plusieurs dont la vertu médicinale lui était connue et qu'il cueillit avec soin.

Il eut aussi occasion d'utiliser ses connaissances en médecine, et ses efforts réussirent si bien qu'en peu de temps il

fut considéré plutôt comme un sorcier que comme un simple mortel.

Un matin, une femme tout éplorée passa rapidement devant sa hutte, en jetant des cris de désespoir. Elle se rendait au wigwam du sorcier de la tribu pour obtenir quelque amulette qui sauvât son enfant dont la vie était en danger.

George aurait craint d'offenser le sorcier en lui faisant concurrence ; mais celui-ci se trouvant absent pour le moment, il accompagna la femme à sa demeure ; c'était celle d'un des guerriers les plus courageux de la tribu.

Un pauvre enfant de sept à huit ans était étendu sur les nattes qui couvraient le sol et se tordait dans des spasmes et de convulsions.

Son estomac était froid et les extrémités des membres étaient raides et glacées. En regardant autour de l'enfant qu'il avait pris sur ses genoux, et dont il cherchait à ouvrir la bouche, George aperçut à terre des branches et des feuilles d'*azedarach*, arbrisseau qui renferme un principe toxique d'une grande violence. Il était évident que l'enfant avait mangé des fruits de ce végétal en assez grande quantité pour le mettre en danger de mort.

George avait dans sa hutte trois plantes qu'il avait recueillies et qui sont de puissants émétiques : c'étaient le *houx vomitif*, la *lobélie bleue*, charmante fleur des prairies, et le *phytolacca*, arbrisseau dont les baies ont une vertu purgative si puissante que la chair des pigeons qui s'en sont nourris acquiert cette propriété à un haut degré.

C'est cette dernière substance que George employa et qu'il fit boire en infusion au pauvre malade. L'effet en fut rapide et décisif. L'enfant rendit une assez grande quantité de fruits d'azedarach, et, quelque temps après, les douleurs cessèrent. Il lui mit des cataplasmes de feuilles de cotonnier sur le ventre et l'estomac, et, la transpiration revenant, il s'en alla comblé des bénédictions de la mère.

Quelques jours après, l'enfant courait et sautait dans le village avec ses camarades.

Le bruit de cette cure ne tarda pas à se répandre, et George vit arriver chez lui un des chefs de la tribu qui le pria de venir guérir sa femme qui se mourait consumée lentement par un mal inconnu.

George se rendit à l'invitation. Il trouva, étendue sur des peaux de bison, une femme jeune encore, mais dont les yeux caves, le teint jaune et le corps amaigri la faisaient paraître plus âgée qu'elle n'était.

Les épreuves auxquelles elle avait été soumise par le sorcier avaient encore augmenté sa faiblesse.

George lui prit la main, la trouva brûlante, et, après l'avoir interrogée, il comprit qu'elle était en proie à une de ces fièvres intermittentes qui ruinent la santé, et amènent successivement le dépérissement, l'atonie et la mort.

Il recommanda à l'Indien de construire au sommet d'une des collines qui entouraient le village une hutte et d'y transporter sa femme, car l'endroit qu'il habitait était situé près d'un ruisseau et pouvait être insalubre.

Il se dirigea, ensuite, vers des roches sur lesquelles il avait aperçu des *symphorines à fruit rouge*, espèce de chèvrefeuille non grimpant.

Il fit un paquet des racines de cet arbrisseau auquel il ajouta des pieds de *plantain*, à défaut du *tulupier*, du *saule* ou, ce qui eût été mieux encore, du *quinquina*, le plus puissant des fébrifuges, il avait sous la main deux plantes dont la vertu lui était connue pour combattre les fièvres intermittentes.

Le lendemain, un peu avant l'heure où avait lieu l'accès, il commença sa médication.

Grâce à ce traitement et au changement d'air, la jeune Indienne reprit des forces, des couleurs, de l'appétit, et retrouva le sommeil.

Fig. 7. — Page 121.

Il lui indiquait un blanc étendu sur un lit de feuilles.

Mais George eut occasion d'exercer ses connaissances en médecine dans un cas où son affection était autrement intéressée.

Un jour qu'il revenait d'une excursion aux environs, Canada fut abordé par un Indien dont l'agitation était singulière.

« Venez, » lui dit le Comanche.

Et il le conduisit vers un wigwam situé à l'une des extrémités du village.

« Qu'y a-t-il donc? demanda le chasseur, inquiet

— L'un des blancs est allé, ce matin, dans la montagne, avec un de nos guerriers, l'Aigle-Noir; il a rencontré la puma et, comme un brave, il lui a barré le chemin. La puma s'est détournée et s'est précipitée sur l'Aigle-Noir qui se tenait à distance. Après l'avoir terrassé, elle allait le déchirer quand le blanc l'a attaquée avec son couteau. Ils ont roulé ensemble dans le ravin. La puma était tuée, mais le jeune blanc était sans connaissance. L'Aigle-Noir l'a pris sur ses épaules et l'a apporté au village. »

Canada n'osait demander lequel de ses compagnons avait été victime de cette aventure; car tous lui étaient également chers.

Ce fut, le cœur ému, qu'il pénétra dans le wigwam.

« Voyez, » dit l'Indien qui l'avait accompagné, en lui indiquant un blanc qui était étendu sur un lit de feuilles et de mousses, et qui était sans connaissance.

C'était Pierre Le Bret.

A côté de lui, assis et les bras et la tête appuyés sur un gros bâton, était l'Aigle-Noir, qui déjà pleurait la mort de celui qui lui avait sauvé la vie.

A l'autre extrémité de la tente était Madeleine dont la douleur était extrême.

« Où est George? demanda Canada.

— Dans la montagne, à la recherche de plantes qui, a-t-il assuré, aideront à la guérison de notre compagnon, répondit la jeune fille.

Le chasseur s'approcha du blessé qui ouvrit les yeux et le reconnut.

George ne tarda pas à revenir.

« Eh bien? » lui dit Canada.

Le jeune homme se pencha sur Pierre Le Bret et l'examina attentivement. « Je crois que j'avais bien jugé son état, répliqua-t-il. Notre pauvre ami a été fortement maltraité par la puma; mais ses os sont entiers, et j'espère que, dans quelques jours, il sera, de nouveau, sur ses jambes. »

Grâce aux soins dont il fut l'objet, Pierre Le Bret fut sauvé; mais les forces revinrent assez lentement. Il eut, du moins, pour combattre l'ennui, la société de Madeleine et de l'Aigle-Noir qui le comblait de ses attentions.

Profitant des loisirs auxquels les condamnait la maladie de Pierre Le Bret, Paul s'était lié plus particulièrement avec un jeune Indien qu'on nommait « la Panthère » et tous deux avaient coutume de passer leurs journées dans les bois, ou sur les bords de la rivière qui coulait dans la plaine.

Cette existence allait même à merveille au jeune mulâtre.

Un jour, il s'était dirigé, avec la *Panthère*, vers des îles, remplies d'une herbe haute et touffue qui servaient de retraite au buffle, à l'élan et à l'antilope.

Paul s'était arrêté, tandis que son compagnon continuait à marcher. Devant lui s'étendait un terrain nu et aride, où le frottement des eaux avait mis à découvert des filons d'oxyde de fer.

Près d'un coude que faisait la rivière, la montagne formée entièrement de minerai avait présenté longtemps un obstacle au cours de l'eau; mais, vaincue par cette force incessante, elle avait été percée, et maintenant la rivière passait sous cette immense arche naturelle qu'elle rongeait et dont elle préparait la chute pour la suite des temps.

A partir de cette montagne, le terrain se relevait en pentes assez escarpées sur les deux rives et laissait voir à nu une assise épaisse d'environ cent mètres d'un bel oxyde de

fer brun foncé dont la richesse était sensible aux yeux les moins exercés. Cette masse énorme de métal se prolongeait pendant douze ou quinze kilomètres, et faisant un pli assez brusque, elle s'infléchissait et disparaissait sous le sol où elle s'enfonçait.

Paul n'appréciait peut-être pas toute la valeur de cet inépuisable magasin de métal le plus utile à l'homme civilisé, magasin que la nature prévoyante a placé dans un riche et fertile pays, au milieu de mines immenses de charbon de terre.

Mais il entrevoyait le parti qu'on pourrait, un jour, tirer de ces richesses.

Il remarqua, aussi, que le sol de la partie supérieure de ce pays était fortement chargé de soufre, de sulfate de fer et de sulfate de soude. Ces différentes substances coloraient les ruisseaux qui les arrosaient, et mêlés aux éboulements qui ont lieu fréquemment, elles communiquaient aux eaux de la rivière la couleur et le goût dont elles étaient imprégnées.

Paul fut subitement tiré de ses réflexions. Il entendit, venant d'une plaine dont il était séparé par un rideau d'arbres, un bruit étrange, qui s'approchait avec rapidité. La terre tremblait sous des coups violents et précipités.

Il n'eut que le temps de se jeter derrière un bloc de rocher.

Il avait à peine gagné cet abri, et il attendait, les armes à la main, l'arrivée de l'ennemi, quand il vit déboucher de tous les côtés, écrasant, foulant les buissons, renversant les arbres et brisant tout sur leur passage, une troupe entière de buffles.

Ils poussaient de sourds mugissements, faisaient jaillir la terre et les pierres sous leurs pieds, et, semblables à un ouragan, ils se dirigèrent vers la rivière.

George vit la noire avalanche rouler en quelque sorte jusqu'au fleuve, en laissant derrière elle une tranchée qu'on aurait dit avoir été tracée par la faux.

Toute la troupe se précipita dans l'eau, repoussant les flots de leur énorme masse. En peu d'instants, ils atteignirent l'autre rive, reprirent leur course et disparurent.

Évidemment, un ennemi pouvait seul avoir été la cause d'une telle panique, et Paul attendait anxieusement ce qui allait survenir quand il crut entendre, derrière le rideau d'arbres par lequel avaient débouché les buffles, des éclats de voix humaine, mêlés à des mugissements furieux.

Paul reconnut la voix de la *Panthère*.

Il courut à son secours, franchit l'obstacle qui s'opposait à sa vue, et d'un coup d'œil embrassa une scène dont il devina aussitôt toutes les péripéties.

A une centaine de pas de lui, un bison femelle couvrant de son corps un jeune veau dont les pieds étaient entravés dans les cordes d'un lasso, se précipitait sur la *Panthère* qui avait lacé le jeune bison.

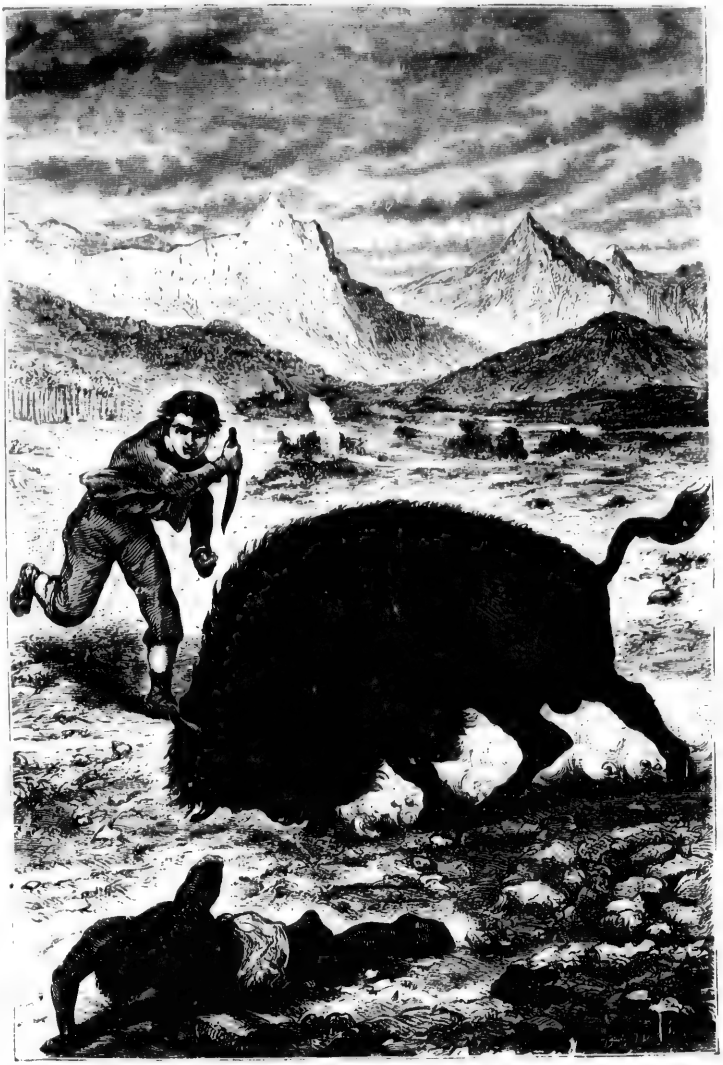
L'Indien fit un faux pas, et, avant qu'il eut pu s'échapper, l'animal, l'enlevant sur ses cornes, le jeta d'un violent coup de tête à quinze pas de là ; puis, se précipitant avec une rage aveugle sur son ennemi, le front rasant le sol, il s'apprêta à l'éventrer ou à l'écraser.

Déjà le buffle allait frapper quand Paul arriva derrière lui, en poussant un cri qui lui fit éprouver un instant d'hésitation ; mais, si court que fût cet instant, il suffit pour qu'il lui tranchât d'un vigoureux de couteau le jarret de derrière. Le bison poussa un mugissement de douleur et de fureur, chancela, tomba sur le côté, essaya de se relever et retomba épuisé.

Paul profita de ce moment pour terminer son agonie, et, d'un coup de lame adroitement donné entre la base du crâne et la première vertèbre cervicale, il mit fin à ses souffrances.

Le buffle fit un soubresaut et resta inanimé.

Tout cela avait eu lieu dans l'espace de quelques secondes.



Le buffle allait frapper l'Indien quand Paul arriva derrière lui.

Paul courut, ensuite, à l'Indien qui paraissait être dans un piteux état. Il avait perdu connaissance, et il avait au flanc droit une blessure, heureusement peu profonde, qui se prolongeait jusqu'aux reins. Les cornes du bison avaient glissé sur les côtes et n'avaient pas pénétré à l'intérieur des tissus : cependant, le sang coulait avec abondance.

En jetant les yeux autour de lui. Paul aperçut quelques pieds d'origan. Il les prit, les mâcha et en forma une espèce de cataplasme qu'il appliqua sur la blessure; quelques instants après, l'écoulement du sang s'arrêta.

Paul courut, ensuite, à la rivière, et remplit une calebasse. La fraîcheur de l'eau ranima le blessé qui poussa un son inarticulé et rouvrit les yeux.

Ses regards se portèrent lentement sur le buffle qui était étendu à quelques pas de là, et puis s'arrêtèrent sur Paul.

Il prit la main du jeune mulâtre et la posa sur son cœur.

« Mon jeune frère m'a sauvé, dit-il ; ma vie désormais lui appartient. »

Il voulut parler encore, mais Paul mit un doigt sur sa bouche et lui fit signe de rester silencieux.

L'Indien reprit cette impassibilité qui distingue les hommes de sa race, ferma les paupières, et, vaincu par la fatigue et la perte de son sang, il s'endormit.

Il se réveilla au bout de quelques heures et se sentit assez fort pour se lever et marcher.

Paul avait coupé et fait cuire une tranche du buffle; il aurait bien désiré emmener au village le jeune bison qui, enlacé par les cordes du lasso, poussait des beuglements plaintifs. Mais il dut renoncer à cette idée, et, afin que la pauvre bête ne devînt pas la proie des loups des prairies et des vautours, il lui rendit la liberté.

Le jeune bison était assez fort pour rejoindre seul le troupeau auquel il appartenait, et, en effet, à peine fut-il délivré qu'il disparut dans la direction de la rivière.

XVI

LA CHASSE AUX BUFFLES. — LES PAWNEES.

Il fut un temps où le bison était répandu sur presque toute la surface de l'Amérique du Nord ; aujourd'hui, à l'exception de ceux qu'on voit dans les ménageries, il n'y en a pas un seul à l'est de Mississipi.

A mesure que la civilisation avançait ils ont reculé, et on ne les trouve plus que dans ces vastes prairies qui s'étendent au pied des montagnes Rocheuses, et, aussi, dans les plaines qui bordent l'océan Pacifique.

Le bison ne porte jamais ce nom dans les prairies : on l'appelle toujours le buffle, le *buffalo*.

Chaque année, le nombre des bisons diminue devant les envahissements des blancs ; sans doute, l'homme rouge leur fait une guerre acharnée, mais les effets de cette guerre étaient peu marqués tant que ces animaux avaient pour pâturage des territoires sans limites. Les établissements qui se sont formés à l'ouest de l'Ohio et du Mississipi, et la colonisation du Texas, — leurs quartiers d'hiver, — les ont privés de la plus grande partie de leurs asiles. En outre, les trappeurs et les chasseurs n'ont cessé de poursuivre les buffles avec non moins de courage que les Indiens, et avec des ressources bien autrement terribles.

On ne s'est pas contenté de les détruire pour satisfaire aux besoins de l'existence, on les a décimés par instinct, par plaisir.

L'aventure de Paul et de la *Panthère* n'avait fait que redoubler le désir de Canada et de George Malloué d'organiser une grande chasse. Whanotee et les jeunes guerriers Comanches acceptèrent avec ardeur la proposition qui leur fut faite, et il y eut un tel élan parmi tous les membres de

.a tribu que Mosquaw jugea qu'il ne serait pas prudent de s'opposer à l'expédition.

On apprêta les armes, on mit à contribution tous les chevaux qui étaient dans le village, et l'on partit.

Paul, dans son costume d'Indien, marchait à cheval à côté de Whanotee, et ses compagnons furent frappés de sa bonne mine.

L'air était embaumé du parfum des fleurs ; les oiseaux saluaient de leurs chants le lever du soleil, et la nature entière présentait un aspect admirable.

« Si c'était toujours ainsi, dit George à Canada, je crois que je passerais volontiers tout un mois avec ces Indiens ; mais un jour de pluie et rien à manger nous ferait voir les choses sous un autre aspect.

— Si nous étions seulement obligés de rester ici, eussions-nous tout à souhait, répliqua le trappeur, nous en serions bientôt fatigués. Pour mon compte, il me faut le changement, des émotions, et cette existence de fainéant me serait insupportable. Vous avez remarqué que ces sauvages dorment et se reposent tant qu'ils ont un morceau de venaison, et qu'il n'y a que la faim qui les met en mouvement.

— La faim, et le plaisir de la chasse ou de la guerre, répliqua George.

— Votre observation est juste, dit Canada. »

Des troupes d'élans et de charmantes antilopes traversèrent la plaine, en ce moment, et la conversation fut interrompue.

Dans ces régions de l'Amérique, il existe deux espèces d'antilopes. L'une est de la taille du daim, l'autre n'est pas beaucoup plus grosse que la chèvre. Leur couleur est gris clair ou plutôt jaune rayé de blanc. Elles ont de petites cornes comme le daim, mais qui ne tombent jamais.

Rien ne surpasse l'élégance et la délicatesse de leurs membres dans lesquels la légèreté, l'élasticité et la force

sont combinées d'une manière remarquable. Tous les mouvements de ces animaux sont souples et gracieux. Elles sont fantasques et timides, vivent dans les plaines et prennent très vite l'alarme. Alors elles fuient avec une telle rapidité que toute poursuite devient impossible.

En automne, lorsqu'elles effleurent légèrement les prairies, leur couleur grise ou fauve se mêle à celle des herbes fanées, et l'on croirait voir des formes aériennes glisser poussées par le vent.

Lorsqu'elles sont dans les plaines et qu'elles peuvent déployer toute leur vitesse, elles sont sauvées ; mais les antilopes ont une curiosité qui leur est souvent fatale.

Lorsqu'elles ont fui à une certaine distance et laissé le chasseur loin en arrière, on les voit s'arrêter subitement et se retourner en jetant un coup d'œil sur l'objet de leur frayeur ; si le chasseur ne les a pas suivies, elles reviennent à la place d'où la frayeur les avait chassées, et alors elles tombent dans le piège qui leur a été tendu.

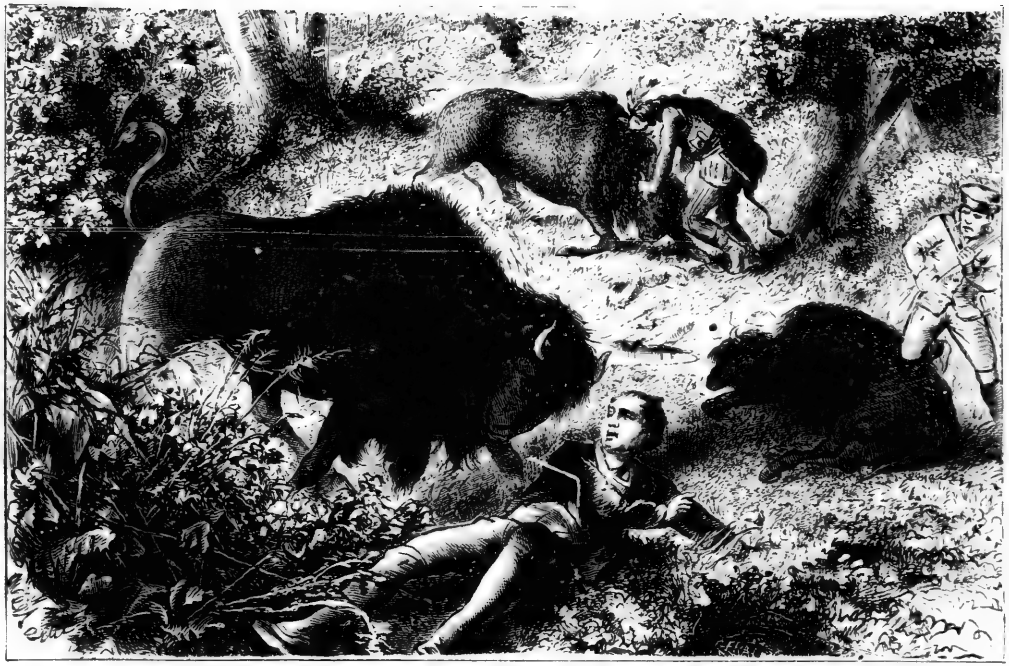
Mais c'était un autre gibier que les blancs désiraient atteindre. Ils laissèrent donc les antilopes s'éloigner sans les inquiéter.

Ils marchaient depuis deux heures environ quand Whanotee s'approcha du trappeur et lui montra une multitude de buses qui décrivaient d'immenses cercles, et qui, à la distance où ils se trouvaient, apparaissaient grosses comme des mouches. De temps en temps, ces buses traversaient un nuage dont la blancheur de neige contrastait avec le bleu du ciel.

« Eh bien ? dit Canada ; quelle onclusion tirer de la présence de ces oiseaux?

— Le vent ne tardera pas à s'élever, répondit Whanotee, et les buffles sont au-dessous de l'endroit où tournent les buses. »

Ils atteignirent une ondulation de terrain, et de là, ils distinguèrent au lom un troupeau de buffles. Le vent était



Paul voulut fuir, mais son pied heurta une racine et il tomba.

favorable, et peut-être auraient-ils pu, en marchant droit, approcher à portée de fusil sans être découverts. Mais Whanotee, qui avait pris le commandement de l'expédition, ne voulut rien laisser au hasard ; car, dit-il, le vent pouvait sauter subitement et trahir leur présence.

Ils firent un long détour et avancèrent en se dissimulant derrière des buissons.

A un signal de Whanotee, on se prépara à l'attaque et tous s'élancèrent en poussant le cri de guerre des Comanches.

Le combat s'engagea avec ses péripéties et ses dangers. Les jeunes guerriers étaient animés du désir de se distinguer, tandis que ceux qui étaient déjà illustres par leurs précédents exploits se faisaient un point d'honneur d'ajouter encore à leur réputation d'adresse et de bravoure.

Paul, en compagnie de Whanotee, fit preuve d'une audace qui faillit lui coûter cher. Après avoir déchargé son fusil, il s'était précipité à la poursuite d'un buffle qu'il croyait mortellement atteint, lorsque l'animal, rendu furieux par ses souffrances, se retourna et chargea le jeune mulâtre. Celui-ci voulut fuir ; mais son pied heurta contre une racine, et il tomba. Le buffle n'était plus qu'à une faible distance, et il baissait déjà la tête, lorsque Canada accourut, et d'une balle l'arrêta dans sa course.

Paul se releva ; son émotion était telle qu'il lui fut impossible de parler.

Il serra silencieusement la main du chasseur. Cette expression de sa reconnaissance fut plus éloquente que toutes les phrases qu'il aurait pu trouver.

Au bout d'une heure, plusieurs buffles étaient étendus sur la prairie et le reste du troupeau avait disparu à l'horizon. Des guerriers ramassèrent les flèches pour qu'on connût ceux qui s'étaient le plus distingués. On sait, en effet, que chaque Indien met à ses flèches une marque particulière, et qu'il est ainsi facile de savoir à qui appartien-

nent celles qui ont été le mieux dirigées. La réputation des chasseurs grandit proportionnellement à l'habileté et au courage dont ils ont fait preuve.

Les buffles furent dépecés et des membres de la tribu, choisis parmi ceux que la fortune avait le moins favorisés, furent chargés de transporter la venaison au village.

La journée était avancée, et, après un repas fait sur place, on choisit, pour le retour, un chemin plus voisin des grands bois.

Ils marchaient depuis une demi-heure lorsque Whanotee fit halte et fit signe à ses compagnons d'arrêter.

Il y eut un moment de silence.

« Qu'y a-t-il donc? demanda George à Canada.

— Vous n'entendez pas? dit le trappeur.

— Absolument rien.

— C'est que vous n'avez pas encore acquis cette finesse de l'ouïe que les Peaux Rouges possèdent à un si haut degré, répliqua le trappeur. Si notre ami Whanotee est inquiet, soyez sûr que ce n'est pas sans cause. »

Canada avait raison; l'habitude et un exercice continuel ont développé à ce point l'ouïe chez les Indiens que le plus léger bruit, produit à une grande distance, éveille leur attention, et qu'ils savent reconnaitre la différence qui existe entre le pas d'un homme de leur tribu et celui d'un autre.

Whanotee dit quelques mots à voix basse à un de ses guerriers, surnommé le « Jaguar »... Celui-ci partit en rampant à travers les hautes herbes: ses mouvements étaient si adroits qu'aucune agitation ne se faisait remarquer dans la prairie qu'il semblait à peine fouler.

On attendit son retour au milieu d'un profond silence.

Tout à coup, Paul, qui était assis auprès de Whanotee, le vit faire un mouvement pour saisir son fusil; mais, après avoir penché la tête en avant, l'Indien parut satisfait de son examen, car il reprit son impassibilité.

Quelques instants après, un sauvage apparut; son arrivée

avait été si subite que George ne put réprimer une exclamation de surprise, et qu'il se mit sur la défensive.

« Wagh! dit Whanotee, le « Jaguar ».

George reconnut l'Indien qui avait été envoyé en éclaireur, mais il ne s'expliquait pas comment il apparaissait par un côté opposé à celui d'où il était parti, et cela sans qu'aucun bruit eût trahi sa présence, sans qu'aucune agitation se fût produite dans les herbes de la plaine.

« Que mon frère parle, dit Whanotee. Qu'a-t-il vu?

— Des Pawnees chassent le buffle de l'autre côté du bois, répondit le Jaguar; mais leur apparence est trompeuse, ils dissimulent des intentions hostiles. Ils ont rencontré et arrêté deux guerriers comanches ! »

Ces paroles causèrent une vive impression, mais il n'en parut rien sur les visages.

On attendit que Whanotee, en sa qualité de chef, prît la parole.

« Les guerriers comanches ont le cœur grand, dit l'Indien, d'une voix vibrante. N'avons-nous pas avec nous des armes qui portent la mort au loin? Devons-nous fuir comme le daim devant les chasseurs? Le fils de Mosquaw est un guerrier, et les Pawnees sont des chiens. »

Il y eut un mouvement général de satisfaction, mais pas une observation.

Canada, voyant qu'on était résolu à résister, s'empressa d'indiquer les dispositions à prendre.

Un petit bois s'étendait à quelque distance et allait se rattacher à une colline qui fermait la plaine vers l'est

La petite troupe des Comanches était ainsi complètement masquée aux yeux des Pawnees.

Canada fit entrer tout le monde sous les arbres, près de la lisière et du côté où devait déboucher l'ennemi.

Les Comanches se tinrent immobiles près de leurs chevaux, intelligents animaux qui semblaient comprendre que la moitié de la victoire dépendait d'eux.

Bientôt les Pawnees apparurent, et ne tardèrent pas à se diriger vers le bois. Il était évident qu'ils étaient renseignés sur les mouvements des Comanches, et leurs dispositions ne furent pas un instant douteuses.

Ils se formèrent en demi-cercle et cherchèrent à envelopper leurs ennemis. Mais Whanotee comprit le danger, et, par un mouvement promptement ordonné et rapidement exécuté, la ligne des Pawnees fut obligée de se replier sur la gauche pour n'être pas prise en flanc.

Alors, poussant leur cri de guerre, les Comanches se précipitèrent à l'attaque. Les Pawnees répondirent par des hurlements, et bientôt la mêlée devint générale. On n'entendit d'abord que des coups de fusil; puis, chacun prit son tomahawk et s'élança sur l'adversaire que le hasard avait placé devant lui.

George et le trappeur combattaient côte à côte.

Un Pawnee, d'une taille élevée, au regard féroce, couvert d'un tatouage bizarre, avait poussé son cheval en travers de celui du jeune blanc. Il lui porta un coup de son tomahawk qui effleura son bras, sans l'atteindre. George avait conservé un coup de fusil, et, au moment où le sauvage revenait sur lui, après avoir été emporté par son cheval, il lui envoya une balle en pleine poitrine.

Le Pawnee roula par terre et expira.

Paul avait couru sur les traces de Wahnotee qu'on reconnaissait à sa coiffure ornée de grandes plumes. Un véritable carnage avait lieu autour de lui et de deux autres Comanches qu'entouraient les Pawnees. Mais, à terre étaient les corps sanglants de plusieurs jeunes guerriers qui avaient perdu la vie en défendant leur chef.

Whanotee, le regard étincelant de fureur et d'intrépidité, semblait braver la mort. A chaque coup de son tomahawk un Pawnee tombait pour ne plus se relever.

Mais les forces de Whanotee commençaient à s'épuiser, et un de ses défenseurs venait d'être atteint d'un coup de

Paul manœuvrait son tomahawk comme un véritable Indien.

couteau. D'un regard, Paul mesura le péril, et, prenant à dos les Pawnees, il manœuvra si bien le tomahawk dont il s'était armé, à l'exemple de ses compagnons, qu'il abattit deux de leurs plus terribles ennemis.

Whanotee était dégagé. Mais, tandis que Paul, qui avait peine à maintenir son cheval, se défendait, un Pawnee, blessé et étendu à terre, porta à la pauvre bête un coup dans le ventre. Le cheval s'affaissa en écrasant celui qui l'avait blessé et jetant par terre son cavalier.

Dix haches se levèrent sur la tête du jeune mulâtre, quand un cri formidable retentit. C'était Whanotee qui, suivi de ses guerriers, venait, prompt comme l'éclair, sauver son jeune ami et payer ainsi sa dette de reconnaissance.

Tout ce qui essaya de lui résister fut terrassé, et il ne quitta ce coin du champ de bataille que pour courir à l'appel de George et de Canada, qui étaient vivement pressés par les Pawnees.

Ce furent leurs derniers efforts. Ceux que la rapidité de leurs chevaux ne put soustraire aux coups des Comanches succombèrent.

Alors les compagnons de Whanotee se réunirent et poussèrent encore une fois leur cri de guerre, en signe de victoire.

Mais ils étaient trop affaiblis pour songer à la poursuite.

Whanotee, immobile au milieu d'un groupe de guerriers, promenait ses regards dans la plaine.

George s'approcha de lui.

« Mon frère a remporté une grande victoire, dit-il, et cependant, il paraît triste,... pourquoi ?

— Le fils de Mosquaw a cherché Wegosapi dans la bataille, et il ne l'a pas vu. Le chef des Pawnees a craint de se mesurer avec Whanotee, mais Whanotee le rencontrera dans le sentier de la guerre.

— Comment mon frère savait-il que Wegosapi devait être parmi ses ennemis ?

— Le Jaguar l'avait reconnu dans le bois. S'il s'est éloigné, c'est qu'il méditait une trahison ; nous verrons »

La pensée qui avait traversé l'esprit de Whanotee ne devait pas tarder à se réaliser ; mais il se garda d'exprimer ses craintes et d'alarmer George Malloué.

Déjà les Comanches procédaient à la cérémonie du scalp.

On appelle ainsi une opération que les Indiens font subir aux blessés et aux cadavres de leurs ennemis et qui consiste à leur enlever la chevelure avec la peau du crâne.

Ils attachent un grand prix à ces trophées qu'ils suspendent à leur ceinture quand ils partent pour la guerre, et à la porte de leurs wigwams quand ils sont en temps de paix.

Les blancs détournèrent les yeux de ce spectacle et se retirèrent à distance, pour n'être pas témoins de cette affreuse mutilation.

XVII

L'ENTRÉE TRIOMPHALE. — MADELEINE CAPTIVE.

La nouvelle de la victoire remportée par les guerriers comanches s'était répandue avec la rapidité de l'éclair et leur retour donna lieu à une véritable fête.

Les vainqueurs campèrent dans la plaine pour laisser le temps de procéder aux préparatifs de la réception.

Ceux qui n'avaient pas eu l'avantage de prendre part au combat choisirent leurs plus beaux ornements pour se mêler au cortège.

Généralement, les Comanches, comme la plupart des Peaux Rouges, vont presque nus ; mais, comme eux aussi, ils ont leur toilette de cérémonie.

Dans ces occasions, ils portent ordinairement une espèce de surtout d'une couleur éclatante, le plus souvent rouge ou bleu. Ils entourent leurs jambes d'une peau d'antilope, qui

ressemble beaucoup au cuir du chamois ; ces bottines sont ornées avec les piquants du porc-épic peints de diverses couleurs. Ils ont un manteau de peau de bison, qui est attaché sur les deux épaules, et retombe librement en arrière. Un carquois rempli de flèches est pendu sur leur dos et ils surmontent leur coiffure d'une couronne de plumes éclatantes. Ils préfèrent surtout les plumes de cygne ; quant à celles de l'aigle noir, les chefs les plus renommés ont seuls le droit d'en faire leur parure, cet animal étant considéré parmi les Peaux-Rouges comme un oiseau sacré.

L'Indien qui a tué un ennemi de sa propre main peut attacher une queue de renard ou de loup aux talons de ses mocassins.

Quant à celui qui a tué un ours gris, il a le droit de porter les griffes de cet animal en collier. C'est la décoration la plus honorable pour un chasseur, et celle dont nous avons vu Mosquaw se montrer si fier.

La toilette d'un Indien est une opération qui demande beaucoup de soin et de travail, car souvent il se peint de la tête aux pieds, et la combinaison des lignes, des emblèmes de toute nature et des couleurs dont il se pare, nécessite une grande adresse.

L'arrivée de Whanotee et de ses compagnons, sur le compte desquels on n'était pas sans inquiétude, redoubla l'ardeur et l'animation des guerriers.

Il était midi lorsque le cortège se mit en marche.

Les vieillards, les femmes et les enfants avaient quitté leurs wigwams pour aller recevoir les vainqueurs aux limites du village.

Les étendards de guerre, composés de dépouilles d'animaux, flottaient au vent; les plumes, les peintures et les ornements d'argent dont les guerriers étaient parés, jetaient des reflets éblouissants sous les rayons d'un soleil ardent.

Le cortège avait réellement quelque chose de solennel, et ce fut pour les blancs un très curieux spectacle.

Les Comanches sont divisés en quatre bandes, qui portent, chacune, le nom d'un animal ou d'un oiseau, comme le buffle, l'ours, le chien, le faisan. Une des bandes les plus estimées est celle du chien; elle est composée de jeunes gens au-dessous de trente ans. Pour en faire partie, il faut avoir accompli plusieurs actions d'éclat, car elle est toujours employée dans les cas désespérés. C'est, en quelque sorte, le corps de réserve.

Ces corps venaient en divisions séparées, sous la conduite de plusieurs chefs. Les fantassins marchaient les premiers, par pelotons de dix hommes de front. Les cavaliers venaient ensuite.

Chaque corps était précédé d'un guerrier tenant comme étendard une lance ou un arc décoré de colliers de piquants de porc-épic, de peaux d'animaux et de plumes peintes. Plusieurs portaient, comme trophées, des chevelures attachées à de longues perches. En tête de chaque compagnie marchait un barde récitant les exploits du combat, et suivi de guerriers sonnant de divers instruments de musique.

Les guerriers n'étaient pas tous armés de la même manière: les uns avaient des fusils; les autres, des arcs, des flèches, des massues ou des tomahawks.

Ils étaient tous peints de la plus horrible façon. Quelques-uns s'étaient fait dessiner près de la bouche une main sanglante, ce qui signifiait qu'ils avaient pris la vie de leur adversaire.

Quand ils approchèrent du village, ils furent accueillis par des acclamations auxquelles se mêlèrent des lamentations en l'honneur des guerriers morts sur le champ de bataille. Ils continuèrent, cependant, à avancer d'un pas lent et grave, en conservant un visage impassible.

Entre Whanotee et un autre des principaux chefs marchait un jeune guerrier qui s'était particulièrement distingué. Il était si grièvement blessé que c'était avec la plus grande peine qu'il pouvait se soutenir sur son cheval; mais, malgré

ses souffrances, il conservait une contenance sereine, comme s'il eût été insouciant de son sort.

Sa pauvre mère, qui avait appris dans quel état il était, se jeta au-devant de lui, en pleurant et en poussant de grands cris. Quant à lui, il garda jusqu'au dernier moment le calme et le stoïcisme d'un guerrier indien. Aucune émotion ne se lisait sur ses traits, et cependant, il expirait peu de temps après, en touchant le seuil du wigwam de sa mère.

Pendant ce temps, la joie était poussée jusqu'au délire.

Les bannières, les trophées, les chevelures, les boucliers enlevés aux Pawnees avaient été mis au bout de perches qu'on avait placées devant les wigwams. Les Indiens exécutaient des danses guerrières accompagnées de leur chant de combat et d'une musique infernale.

Seul, Mosquaw ne prenait point part à la joie. Il entrevoyait, avec chagrin, les conséquences du combat que les Comanches avaient engagé contre les Pawnees. Il regrettait les temps de paix que sa sagesse avait assurés à son peuple, et qui allaient faire place à une guerre acharnée. Mais il garda le silence, comprenant que sa voix ne serait point écoutée.

Le lendemain eurent lieu les funérailles des guerriers qui avaient succombé dans la bataille. Toute la tribu s'assembla au milieu du village, non plus comme la veille, dans la joie du triomphe, mais dans un profond silence.

Dix-huit corps furent confiés à la terre, et il ne restait plus que celui du jeune Indien qui était tombé sur le seuil de sa hutte.

Il était assis, comme s'il eût été vivant, dans une attitude noble et imposante, et revêtu de ses plus magnifiques vêtements. Une couronne de plumes d'aigle était placée sur sa tête; des colliers, des bracelets, des médailles couvraient son corps, mais son œil terne et ses traits décomposés portaient trop visiblement la marque de la mort pour qu'on pût s'y méprendre.

A ses pieds étaient sa lance et son bouclier, sur ses genoux son arc et ses flèches; près de lui, son cheval caparaçonné comme pour aller à la guerre, attendait l'instant d'être immolé sur sa tombe. Il semblait comprendre la douleur universelle, car il tenait la tête basse et regardait tristement le cadavre de son maître.

Mosquaw se leva et prononça lentement ces paroles :

« Frères, le Manitou avait besoin d'un grand guerrier, — il a appelé un de ses fils et notre frère est parti pour la grande prairie. La vie a passé rapide comme la marche du soleil, mais elle a été plus brillante que le père du jour à son midi. Il était la panthère de la tribu, sa course était rapide comme celle de l'antilope, et son œil brillait comme l'éclair qui s'échappait de son fusil. Le Manitou avait besoin d'un guerrier, il l'a appelé à lui. »

Le silence était profond et solennel. Il ne fut interrompu que par une espèce de mélopée en l'honneur des morts, chantée par les femmes de la tribu.

Lorsqu'elles eurent fini, un Indien s'avança et chanta aussi les louanges du jeune guerrier ; d'autres lui succédèrent et vinrent, tour à tour, payer leur tribut à la mémoire de ceux qu'ils avaient perdus.

Aussitôt après, Whanotee se leva. On enveloppa le mort dans une peau de bison et on le déposa dans un cercueil d'écorce, porté par quatre jeunes gens; puis, le cortège se mit en marche.

Lorsqu'on fut arrivé au pied d'une colline, le cercueil fut placé dans la terre, la tête tournée vers le soleil levant, et recouvert d'instruments de guerre et de chasse. On pratiqua une ouverture dans la bière, afin que l'*Esprit* pût communiquer avec l'enveloppe mortelle, et le tout fut mis à l'abri des attaques des animaux de proie, au moyen de grosses pierres qu'on mit sur la terre soigneusement foulée.

Ensuite, le cheval fut amené et immolé sur la tombe, afin que l'Indien pût se présenter comme un guerrier

devant le Grand Esprit, et on l'enterra près de son maître.

Au milieu d'un silence solennel, Mosquaw éleva la voix :

« C'est assez, dit-il ; allez, enfants des Comanches, le Manitou est satisfait. »

L'assemblée se dispersa et les occupations ordinaires reprirent leur cours.

Canada et ses compagnons songèrent à quitter la tribu des Comanches. Ils faisaient leurs préparatifs, quand la nouvelle se répandit dans le village qu'un parti de Pawnees, fort d'au moins cinq cents hommes, avait été signalé dans la plaine. Ils venaient, sans doute, avec l'intention de venger leur défaite.

Les Comanches se tenaient sur leurs gardes. Des sentinelles avaient été placées sur les collines environnantes, et comme les prairies s'étendent à perte de vue, ainsi qu'un vaste océan, aucun être vivant ne pouvait se montrer sans être aperçu. Ils avaient, en outre, un mode de communication très rapide : des signaux de convention leur tenaient lieu de télégraphe.

Ainsi, lorsque les sentinelles voient apparaître un troupeau de buffles, elles marchent en avant et en arrière ; si elles reconnaissent des ennemis, elles se mettent à courir de droite à gauche, en se croisant les unes les autres.

A ce signal, la tribu entière prend les armes.

Au premier indice du danger, les Comanches se préparèrent au combat.

Les hommes, les femmes, les enfants criaient, les chiens hurlaient et se rapprochaient des huttes. Quelques guerriers s'élancèrent sur leurs chevaux, pour aller en reconnaissance, d'autres couraient prendre leurs armes, revêtissaient leur équipement de guerre, se peignaient le corps et mettaient une touffe de plumes sur leur tête.

Il en était qui partaient entièrement nus, n'ayant que leur lance et leur bouclier. Les vieillards, incapables de supporter le poids des armes, se chargèrent de garder les dé-

filés, et lorsque les guerriers passaient devant eux, ils les exhortaient à vaincre ou à périr.

George et ses compagnons virent s'avancer la cavalerie commandée par Whanotee. Tous étaient parfaitement montés et brandissaient leurs armes, en poussant leur cri de guerre.

Les blancs n'hésitèrent pas, et se placèrent près du jeune chef.

Celui-ci prit des tomahawks des mains de ses guerriers, et les distribua entre ses amis les visages pâles.

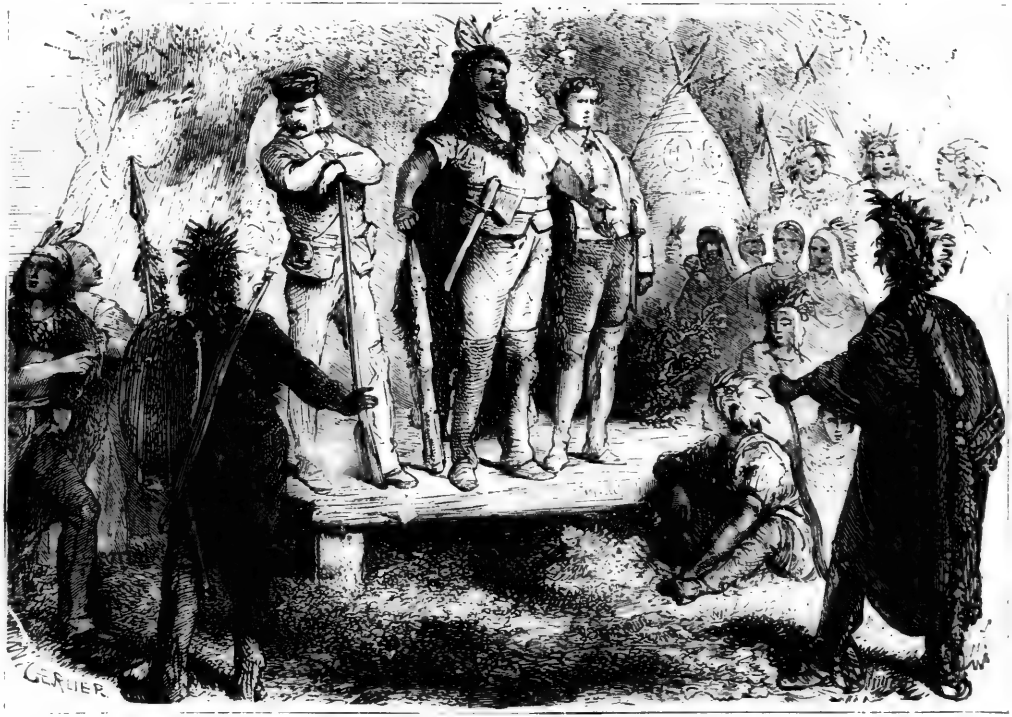
C'était la plus grande marque d'estime qu'il pût leur donner.

L'armée était en marche, quand une des sentinelles vint annoncer que l'ennemi, ayant vu son projet découvert, s'était retiré en toute hâte, et qu'ainsi le danger était passé.

L'ordre fut transmis de veiller avec attention, de peur d'une surprise, et l'on revint au village.

Les blancs furent invités à se rendre dans la chambre du Conseil. Là, après les cérémonies habituelles, Mosquaw se leva, promena son regard sur l'assemblée, et dit :

« Chefs et Guerriers, le Grand Esprit n'a pas voulu conserver aux Comanches la paix dont ils jouissaient depuis longtemps, mais il a permis que de puissants sorciers blancs se trouvassent parmi nous pour le bonheur de notre tribu. Vous avez vu les esprits méchants qui s'étaient introduits dans le corps de nos femmes et de nos enfants s'enfuir devant la toute-puissance du jeune sorcier pâle. Aujourd'hui, nous venons d'être témoins d'une nouvelle preuve de leur pouvoir. Les Pawnees se sont enfuis, comme des *squaws*, quand ils ont vu les guerriers blancs marcher à notre tête. Mais, ajouta le vieux chef, — nos frères au visage pâle vont partir, — les Pawnees reviendront, et ils ne seront plus là pour nous prêter le secours de leurs longs fusils. Les guerriers comanches sont braves, mais les Pawnees et les Sioux sont nombreux comme les feuilles de la forêt. »



Les blancs furent invites à assister au conseil.

Whanotee profita du silence qui se fit pour prendre la parole.

« Que le grand Mosquaw, mon père, se rassure, dit-il. Whanotee a vu les chefs des Pieds-Noirs dont les guerriers se joindront à ceux des Comanches; et, tandis que les femmes et les enfants seront en sûreté dans la montagne, Whanotee conduira ses compagnons dans les sentiers de la guerre; ils reviendront chargés de chevelures. Que mes frères ne soient pas attristés par le départ des visages pâles, ajouta-t-il. Le grand chasseur a promis de donner aux guerriers comanches des fusils, de la poudre et des balles. Vous avez été témoins de la terreur que leur présence a jetée parmi les Pawnees; s'il en est besoin, ils viendront au secours de leurs amis.

— Oui, bien sûr, dit Canada. Quand viendra la prochaine lune, que le grand Mosquaw envoie quelques-uns de ses guerriers à Terrebonne, ils en rapporteront des armes qui leur assureront la victoire sur leurs ennemis. »

Ces paroles furent accueillies par des cris de joie, et Whanotee embrassa ses amis blancs, à l'indienne, c'est-à-dire sur la bouche.

A ce moment, un Indien fit irruption au milieu de l'assemblée, et se dirigea vers Whanotee, à qui il parla bas.

Malgré l'empire qu'il exerçait sur lui-même, le jeune chef ne put réprimer un mouvement nerveux.

Tous comprirent qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire; mais ils attendirent, avec calme, que Whanotee s'expliquât.

Celui-ci, après un instant de silence, se tourna vers les blancs, et dit avec une gravité mêlée de tristesse :

« Les Pawnees sont nombreux. Pendant que les uns fuyaient, d'autres avançaient, à travers le bois, jusqu'à proximité de nos wigwams, et, cachés dans l'ombre, ils guettaient le moment d'accomplir leur vengeance. La Rose de Terrebonne s'est dirigée vers la source pour se désaltérer...

— Madeleine ! Que lui est-il arrivé ? Parlez ! s'écrièrent George, Paul et Canada, saisis d'un horrible pressentiment.

— Est captive des Pawnees, répliqua Whanotee.

— Ils ne peuvent être encore loin, s'écria George ; hâtons-nous. Peut-être pouvons-nous les rejoindre.

— Les Pawnees sont des chiens, dit Whanotee, mais ils sont rusés. Le serpent glisse, sans bruit, à travers les arbres, et n'est point aperçu : nous devons faire comme le serpent. Mes frères au visage pâle ont-ils confiance en Whanotee ?

— Oui, assurément, répondit Canada ; mais, comme les périls seront grands, un certain nombre de guerriers comanches nous accompagneront.

— Wagh ! dit l'Indien, la sagesse inspire les paroles du grand chasseur. Whanotee sauvera la Rose de Terrebonne !

XVIII

LA COURSE A TRAVERS LES BOIS.

Le soleil descendait vers l'horizon, lorsque Madeleine, sortant du village, s'était dirigée vers la montagne. Sachant que le départ était fixé au lendemain, elle avait désiré revoir, une dernière fois, le paysage, les cascades, dont la beauté l'avait frappée. Elle tenait, aussi, à se procurer quelques-unes de ces plantes, inconnues à Terrebonne, dont les femmes indiennes lui avaient vanté la vertu.

La pensée ne lui était pas venue que cette promenade, qu'elle avait faite souvent pendant son séjour au milieu des Indiens, pouvait offrir du danger.

Il faisait chaud, l'air était lourd ; après avoir cueilli un bouquet de fleurs, elle s'était assise sur un tronc d'arbre.

Les ombres commençant à s'épaissir, elle avait repris le chemin du village. Elle avait rencontré la fontaine où les femmes des Comanches avaient l'habitude de venir puiser l'eau. Elle s'arrêta, pour admirer sa limpidité, et, se penchant sur la surface, elle contempla la netteté avec laquelle les rochers, les arbustes et les fleurs d'alentour étaient réfléchis dans le cristal.

Tout à coup, elle tressaillit, et jeta un cri de terreur : elle avait vu, comme dans un miroir, la figure hideuse d'un sauvage.

Elle se retourna, et se trouva en présence non pas seulement d'un ennemi, mais de six Indiens robustes, qui s'étaient approchés, sans bruit, et lui barraient le passage.

« Mon Dieu ! murmura-t-elle, je suis perdue ! »

L'image de sa mère, de ses amis, qui étaient si près d'elle, traversa son esprit, comme un éclair; son cœur se serra, mais elle eut assez de volonté pour paraître calme.

Celui des Indiens qui était le plus près d'elle, dit, en posant la main, d'une façon significative, sur le manche de son couteau.

« Que la jeune fille au visage pâle ne fasse pas de bruit; si elle pousse un cri ou essaye d'appeler ses amis, le guerrier lui imposera silence. Mais, si elle accompagne tranquillement Wegosapi, le grand chef des Pawnees, il ne lui sera pas fait de mal. Que la fille des visages pâles choisisse.

— Wegosapi ! murmura Madeleine, en examinant le sauvage. Le grand chef a-t-il oublié que Kiweika, son frère, lorsqu'il fut blessé, trouva un abri sous le toit des blancs à Terrebonne ? Ne se souvient-il plus qu'il a reçu l'hospitalité et qu'il a été traité comme un ami ?

— Wegosapi se souvient. L'image de la Rose de Terrebonne est restée dans son cœur, et le grand chef construira pour la fille au visage pâle un wigwam qu'il ornera de fourrures, et où elle aura de la venaison en abondance. »

Ces paroles, dont elle comprit le sens caché, donnèrent le

frisson à Madeleine. Mais tout espoir ne l'avait pas abandonnée. Elle comptait sur ses amis, et surtout sur l'expérience de Canada et de Whanotee. Elle ne perdit donc pas courage.

« Je n'ai pas le choix, répliqua-t-elle, à une menace que lui adressa l'un des Indiens. Je suis prête à vous suivre. »

Elle était résolue à être brave, sachant bien, d'ailleurs, que ses ennemis n'auraient fait que rire de ses frayeurs.

« Bien — que la jeune fille blanche marche après moi, dit Wegosapi. »

Ils s'éloignèrent promptement, mais avec les plus grandes précautions, en se dirigeant, de préférence, vers les parties du bois où le sol était durci et pierreux.

Wegosapi avait pris la tête de la colonne, après lui venait Madeleine, puis les autres sauvages, sur une seule ligne, et marchant dans les pas les uns des autres.

Longtemps, ils continuèrent ainsi leur course, d'un pas rapide et égal.

Enfin, un moment vint où la jeune fille, brisée de fatigue, n'avança plus qu'avec difficulté.

Wegosapi appela un de ses compagnons et lui dit quelques mots à voix basse ; celui-ci s'approcha de Madeleine, la saisit par le bras, autant pour la traîner après lui que pour la soutenir, et ils reprirent leur course.

Longtemps après que le soleil avait disparu, ils firent halte pour la nuit. Ils tirèrent de leurs pochettes de la venaison sèche qu'ils partagèrent entre eux et la captive. Puis, le repas terminé, Wegosapi donna sa couverture à Madeleine qui, complètement épuisée, s'endormit d'un profond sommeil.

Les Indiens s'appliquèrent alors à faire disparaître les traces qu'ils avaient laissées derrière eux. L'un des guerriers resta pour garder la jeune fille, et les autres retournèrent en arrière. Sur un espace de plus d'un quart de lieue, ils coururent en avant, à reculons, se répandirent à droite, à gau-

che, en faisant un vaste circuit, et en marchant, autan que possible, sur des troncs d'arbres renversés, et sur toute autre substance de nature à ne pas laisser vestig de leurs pas. Ensuite, ils se dirigèrent vers l'endroit où reposait Madeleine, en s'efforçant de former sur la terre un grand nombre d'empreintes.

Cette manœuvre dura plusieurs heures. Alors, ils se réunirent, se couchèrent sous un arbre, se relevèrent au bout de quelques minutes, et allèrent recommencer le même manège en divers endroits successivement. Leur intention, en agissant ainsi, était de faire croire qu'ils avaient été rejoints par un grand nombre de guerriers de leur tribu, et que, par suite, rassurés sur les éventualités d'une poursuite, ils n'avaient pas craint de camper à proximité des Comanches.

Avant même que le jour commençât à poindre, Madeleine fut éveillée, et l'on se remit en marche. Comme la veille, c'est à peine si on fit des haltes de quelques minutes, et deux des sauvages furent obligés de supporter la jeune fille qui tombait d'épuisement.

Malgré les souffrances qu'elle endurait, Madeleine remarqua qu'au lieu de suivre une ligne droite, les Indiens changeaient fréquemment de direction. Tantôt ils allaient vers l'est, tantôt vers l'ouest ; — ils gravissaient des montagnes, redescendaient dans la plaine et reprenaient leur course, sans qu'il parût qu'ils fissent beaucoup de chemin vers leur destination.

Madeleine ne se rendait pas compte des motifs qui dictaient cette façon d'agir des Indiens, mais elle montrait un courage héroïque. Ses pieds ensanglantés lui causaient une véritable torture, chaque fois qu'elle les posait par terre, et cependant, il ne lui échappa pas un cri, pas une plainte.

L'après-midi du cinquième jour, ils atteignirent les bords d'une petite rivière. Wegosapi s'éloigna, et revint au bout d'une demi-heure, assis dans un canot qu'il manœuvrait avec une extrême habileté Quand tous eurent pris place

dans l'embarcation, deux sauvages saisirent les rames, et on descendit le fleuve avec une rapidité vertigineuse.

Madeleine éprouvait un soulagement indicible, et elle espéra que le reste du voyage s'accomplirait par eau. Mais elle se trompait. Ils abordèrent sur la rive droite, et après avoir amarré le canot à un arbre, ils placèrent la jeune fille au milieu d'eux et reprirent leur course.

La lune se levait derrière de grands sapins quand Wegosapi fit entendre le cri du hibou. Un autre, semblable, lui répondit aussitôt, et quelques minutes plus tard, Madeleine se trouva dans un village indien. Elle fut conduite dans un wigwam situé au centre des autres, et qui, à la clarté de la lune, lui parut être plus grand que ceux qui l'entouraient. On lui apporta une couverture, des peaux pour lui servir de lit, et on la laissa seule, après lui avoir fait entendre ue toute tentative d'évasion serait inutile.

Malgré son extrême fatigue, Madeleine ne put dormir. Une grande excitation régnait dans le village : les Indiens paraissaient inquiets, et elle se dit que, peut-être, tout ce mouvement était causé par l'arrivée des Comanches et de ses amis. Mais peu à peu, le calme se rétablit, et à l'approche du jour, elle céda au sommeil.

En s'éveillant, elle aperçut du pain de maïs et une cruche d'eau qu'on avait placés près d'elle.

Au même moment, un jeune indien pénétra dans le wigwam, et posa un doigt sur ses lèvres, pour recommander le silence.

Madeleine reconnut le jeune sauvage qu'elle avait soigné à Terrebonne. Son instinct lui dit qu'il était animé à son égard de sentiments généreux.

« La fille des visages pâles a été bonne pour Kiweika, dit le jeune Indien ; elle peut compter sur sa reconnaissance. Kiweika sera son ami.

— Kiweika a le cœur droit, répliqua Madeleine, et le grand Esprit le récompensera.

— Que ma sœur écoute mes paroles, reprit le jeune Indien, et qu'elle garde le silence. Le danger est grand, et si Wegosapi savait que Kiweika a vu la fille blanche, il le ferait mourir.

— Que mon frère parle, je suivrai ses conseils, répliqua Madeleine.

L'Indien reprit en baissant la voix :

« Les chefs de la tribu se sont réunis cette nuit. L'homme blanc que vous nommez Lagrippe et que nous appelons le « Hibou » a demandé que la fille des visages pâles lui soit livrée. Mon frère, Wegosapi, s'est alors avancé et a dit que la Rose de Terrebonne lui appartenait. Bientôt il viendra lui offrir une place dans son wigwam.

— Être sa femme ! jamais ! » s'écria Madeleine, avec effroi.

Un éclair de satisfaction passa sur le visage du jeune Indien.

Il allait reprendre la parole quand une voix au dehors attira son attention. Il mit, de nouveau, un doigt sur ses lèvres, et se hâta de disparaître.

La journée s'écoula sans autre incident.

Le lendemain, vers midi, Madeleine fut tirée de ses réflexions par l'entrée soudaine de Wegosapi.

« Ma sœur est triste, dit le chef. Elle regrette le wigwam de son peuple. C'est bien. La Rose de Terrebonne est sage. Son chagrin durera jusqu'à ce que le soleil disparaisse derrière la montagne. Alors, elle aura un rêve, elle s'éveillera dans la tente d'un Pawnee, et elle sera contente. »

Madeleine crut qu'elle devait employer pour répondre le même langage figuré. La prudence lui conseillait de ne pas provoquer la colère du sauvage ; mais il lui était impossible de maîtriser sa terreur et son indignation.

« La Rose de Terrebonne ne sera jamais contente, répliqua-t-elle. Pourquoi le chef des Pawnees a-t-il payé par de l'ingratitude l'hospitalité qu'il a reçue à Terrebonne ? Pourquoi m'a-t-il ravie à ma famille, à mes amis ?

— Jeune sang est chaud, répondit Wegosapi. Les braves

voudraient sacrifier ma sœur au grand Esprit. Ils disent que nous n'avons point de prisonniers, que c'est en vain que l'on avait dressé le poteau, et que les femmes riront des guerriers. Mais Wegosapi, la main rouge, est un grand chef, et la Rose de Terrebonne est belle à ses yeux.

— La main rouge est un Pawnee, et la Rose de Terrebonne est de la race blanche.

— Mais la Rose de Terrebonne est loin deses amis; elle est seule. Un grand sachem lui offre son wigwam.

— La Rose de Terrebonne est triste; elle pleure, elle entend les gémissements de sa mère et de ses frères; ses yeux sont fermés.

— La main rouge est un grand guerrier, il a beaucoup de chevaux ; son wigwam est le plus beau du village.

— La colombe fuit le faucon. Je vois un oiseau, un petit oiseau, — il vole à tire d'aile, et un vautour le poursuit. C'est mal.

— La Rose de Terrebonne est sage, s'écria l'Indien, d'un ton sévère. Mais, voit-elle un grand feu qui flamboie? son œil découvre-t-il des fers rouges? Les jeunes braves demandent sa mort. Un grand guerrier dit : « elle est ma femme. »

— La fille des visages pâles ne sait pas mentir, répliqua Madeleine. »

Le Pawnee la regarda avec une rage qu'il eut peine à maîtriser. Cependant, au bout d'un instant, il reprit son air calme, serra sa couverture autour de lui, et dit :

« Le wigwam d'un grand guerrier est ouvert. La main rouge est prête à se tendre vers la Rose de Terrebonne. Demain, quand le soleil sera haut, Wegosapi ouvrira les yeux et regardera dans sa tente. Il y verra celle qui a touché son cœur, et il sera content.

— Si Wegosapi trouve son wigwam vide ? demanda Madeleine, tristement.

Le chasseur blanc est sage et Whanotee est un guerrier.

— La Rose de Terrebonne mourra.

Le chef tourna sur ses talons et sortit.

XIX

SUR LA TRACE.

Il est possible que, si le conseil de George Malloué avait été adopté, on eût rejoint les Pawnees à leur première halte dans les bois; et que, vu le petit nombre de ces derniers, Madeleine eût été immédiatement délivrée.

Mais il n'était pas dans la nature des Indiens d'agir avec précipitation, alors, surtout, qu'on manquait de renseignements sur la force et les mouvements de l'ennemi.

La plus grande excitation, avons-nous dit, régna dans le village, aussitôt que le malheur arrivé à Madeleine fut connu. On s'assembla et l'on se demanda ce qu'il y avait à faire. Canada et Whanotee écoutèrent, avec calme, les diverses propositions qui furent suggérées. Aucune ne parut satisfaisante.

Le chasseur blanc eut un mouvement d'impatience.

« Voilà une heure que vous parlez, dit-il, et nous ne sommes pas plus près d'une solution. Si mes frères le permettent, je prendrai, avec Whanotee, la direction de la poursuite.

— Whagh ! s'écria le jeune chef, le chasseur blanc est sage. Whanotee est un guerrier et il ira jusque dans le wigwam des Pawnees délivrer la Rose de Terrebonne.

Les autres Comanches firent signe qu'ils agréaient la proposition de Canada.

Celui-ci reprit :

« Douze braves guerriers nous accompagneront, moi et mes amis blancs. »

Trente volontaires se présentèrent, pour prendre part à l'expédition.

Canada choisit ceux qui lui parurent les plus vigoureux, et les envoya se pourvoir d'armes, de munitions et de vivres.

Une demi-heure après, la petite troupe partit, accompagnée des vœux fervents de la population entière.

« Que Whanotee prenne la tête de la colonne, dit Canada ; qu'il explore les environs de la fontaine où sa sœur a été saisie, et, d'après nos observations, nous formerons notre plan.

Lorsqu'ils furent à proximité de la source, Canada fit signe à la troupe d'arrêter, et, suivi seulement de Whanotee et de George, il procéda à l'inspection des empreintes de l'ennemi.

« Puisque l'occasion s'en présente, dit-il à George, je vais vous enseigner comment on reconnaît une trace ; ainsi, mon garçon, ouvrez vos yeux et vos oreilles. Regardez là, ajouta-t-il, en indiquant le bord de la source : elle s'est penchée sur l'eau, pour boire ou se laver les mains ; c'est ici qu'elle s'est aperçue de la présence de ces diables de Pawnees. Alors, elle a bondi sur ses pieds. Vous remarquez les marques sur les feuilles?

— Vous croyez donc qu'elle a résisté ? demanda George.

— Singulière question ! De quelle utilité aurait été une pareille tentative ? Voilà l'endroit où les Indiens se sont approchés d'elle, continua-t-il, en se baissant pour examiner les empreintes.

— Combien pensez-vous qu'ils étaient ?

— Je ne saurais dire encore. Mais, qu'a donc notre ami? Qu'y a-t-il, Whanotee? Mon frère n'a pas été mordu par un serpent?

Le jeune chef s'avança, et dit :

« Les guerriers qui ont pris la jeune fille blanche sont

ceux que Whanotee rencontra à la crique jaune, excepté un !

— Comment mon frère sait-il cela ? demanda Canada.

— Parce que j'ai observé la trace de leurs pas ; ce sont les mêmes.

— Et l'autre trace ?

— Wegosapi, la main rouge ! répondit le jeune chef. »

Cette réponse fit frissonner George Malloué. Il se rappela les quelques heures passées à Terrebonne par le Pawnee, et il frémit à l'idée que Madeleine était entre ses mains.

Canada partagea ses appréhensions ; mais l'un et l'autre gardèrent pour eux leurs réflexions.

« Marchons, dit le chasseur blanc. »

Ce ne fut pas sans difficultés qu'ils suivirent la trace ; car, nous avons vu avec quel soin les Indiens avaient choisi le terrain sur lequel ils posaient leurs pieds, et avec quelles précautions ils avaient effacé leurs pas.

Souvent, lorsque l'œil moins expérimenté de leurs compagnons ne discernait pas la moindre marque, Canada et Whanotee distinguaient des indices qui ne leur laissaient aucun doute sur la route à suivre

Toutefois, Canada avait une anxiété qu'il se gardait d'exprimer : c'était qu'ils n'arrivassent trop tard au village des Indiens.

A la nuit, ils furent obligés de faire halte, et de faire leurs préparatifs pour camper.

Le lendemain, dès le point du jour, ils se remirent en marche et atteignirent l'endroit où les Pawnees s'étaient efforcés, en passant et repassant sur leurs traces, de tromper les Comanches sur leur nombre.

« Ne dirait-on pas que les diables se sont réunis ici pour danser ! s'écria Canada. Cela m'étonnait aussi de les voir s'en aller tranquillement, comme des gens raisonnables.

— Mon avis est qu'ils ont rencontré une bande de leurs amis, fit observer George.

— Je serais tenté de le croire à première vue; mais il faut que j'examine et que je réfléchisse, avant de me prononcer, répliqua Canada. »

Le chasseur invita la troupe à faire halte, et, tandis que Whanotee s'éloignait, il prit une autre direction, avec George.

Chaque indice fut l'objet d'un examen et d'une remarque, et plusieurs fois, malgré la gravité de la situation, le jeune homme ne put s'empêcher de sourire de la singularité des réflexions de Canada.

« Vous voyez là forme du pied de cette vermine? dit le chasseur, en montrant une trace à George. Mettez-vous-la bien dans la tête, et cherchez si vous la retrouverez dans un autre sens. Cela vous sera facile, d'après la façon dont a porté le talon. En voilà une autre qui ne m'est déjà plus inconnue, nous allons voir où elle va nous conduire. »

Cette trace l'entraîna dans une direction opposée aux autres; puis, elle tourna brusquement, prit un chemin presque parallèle aux précédentes, forma, de nouveau, une courbe et finalement aboutit à l'endroit où es Pawnees avaient campé, la première nuit.

« A présent, je suis fixé, s'écria Canada, en s'asseyant sur un tronc d'arbre, pour attendre le retour de Whanotee.

— Sur quoi ? demanda George.

— Sur la trace.

— Expliquez-vous.

— Je veux dire qu'ils n'ont rencontré aucun de leurs amis.

— Mais, alors, comment tous ces pas se trouvent-ils là ?

— Supposons que vous marchiez sur une certaine étendue de terrain, vous ferez une trace, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Supposons que vous parcouriez douze fois cette même étendue, il y aurait douze traces?

— Assurément.

— C'est ce qu'ont fait les Pawnees. Mais voilà Whanotee. »

Le jeune chef marchait lentement, en regardant la terre. Quand il fut à quelques pas de ses amis, il dit ce seul mot :

« Bien. »

— Je devine la pensée de mon frère, répliqua Canada ; mais, ne pourrait-il pas rendre compte de ses observations ?

— Whanotee n'a point rencontré les Pawnees. Ces traces ont été faites par ceux qui venaient de la source.

— Sur quoi est basée la conviction du jeune chef ? demanda le chasseur.

— Six Indiens font une grande trace, s'ils courent plusieurs fois sur un même espace. Les visages pâles croient, alors, qu'il y a beaucoup de guerriers ! Mais les Pawnees mentent. Wanothee est brave, il approche avec le chasseur blanc, et il prendra les chevelures de ses ennemis ! »

Canada et l'Indien s'entretinrent, un instant, à voix basse; puis, le chasseur fit signe à George de le suivre, tandis que Whanotee retourna en arrière, chercher leurs compagnons.

Ils marchèrent rapidement, suivant la trace tant qu'il faisait jour, s'arrêtant la nuit, et se remettant en route dès l'aube.

Ils arrivèrent à l'endroit où les Pawnees étaient montés en canot.

Là, le chasseur et Whanotee furent en défaut.

L'un et l'autre parcoururent les bords de la rivière, mais sans résultat.

« Pour une fois dans ma vie, je suis fort embarrassé, dit le chasseur, lorsqu'il rejoignit ses amis.

— Il me semble qu'on devrait continuer à explorer les deux rives, fit observer George.

— A quoi bon ? répliqua Canada. Pourquoi les deux, puisqu'ils n'ont suivi que l'une ou l'autre ?

— Sans doute, mais comment savoir laquelle, à moins de découvrir un signe indicateur?

— Je vais réfléchir, dit Canada ; il est inutile que je fatigue mes jambes, si ma tête peut faire la besogne. »

Whanotee demeurait immobile, mais il ne perdit pas une des paroles du chasseur.

Celui-ci reprit, en s'adressant à George :

« D'abord, par ici est en aval de la rivière, et par là en amont?

— Assurément, répliqua George, en souriant.

— Il est plus aisé de descendre le fleuve dans un canot que de le remonter.

— Parfaitement.

— Voilà donc qui est fixé ; ce sera notre point de départ. Or, nous savons qu'ils sont sept, et c'est autant qu'un canot sur cette rivière, peut en porter. Descendre est facile, mais remonter, ce serait autre chose. Les Pawnees sont pressés, et si leur direction était en amont, ils auraient marché plus vite à pied qu'en canot. Nous savons qu'ils n'ont pas employé le premier moyen, puisqu'il n'y a de trace ni sur une rive ni sur l'autre ; d'où je conclus que nous devons les chercher en aval.

—Whag ! murmura Whanotee. Le chasseur blanc est sage. »

Fort de l'assentiment du jeune chef, Canada forma immédiatement son plan. Il divisa la troupe en deux parties égales, donna le commandement de l'une à Whanotee, qui traversa la rivière, et inspecta la rive droite, tandis qu'il procédait de même sur la rive gauche.

Enfin, un signal de Whanotee annonça que la trace était retrouvée.

Les deux troupes réunies se remirent en marche.

A la tombée de la nuit, le jeune chef qui avait précédé ses compagnons dans le bois, revint vers Canada et lui parla à voix basse.

Il fut évident qu'il avait fait une découverte d'une nature alarmante.

Après quelques minutes de réflexion, le chasseur blanc répliqua :

« Il n'y a pas de temps à perdre. »

Alors, il conduisit la troupe à travers un épais fourré, vers un rocher sous lequel existait une sorte de caverne. Il recommanda aux Indiens de s'y tenir cachés et de ne pas bouger avant son retour. Ensuite, il s'éloigna, accompagné de Whanotee, de George et de Paul.

Ils glissèrent, en rampant, sous des buissons, et s'arrêtèrent lorsqu'ils furent arrivés sur le bord d'une clairière.

Canada se tourna vers Whanotee.

« Mon frère, dit-il, a vu les Pawnees; peut-il dire s'ils sont nombreux?

—Beaucoup, beaucoup de Pawnees, répliqua l'Indien. Whanotee est un guerrier, et il aura la chevelure de ses ennemis

— C'est possible, fit observer le chasseur: mais il faut éviter tout combat avant que nous ayons délivré la Rose de Terrebonne. Il est important que les diables ne se doutent pas de notre présence.

— Le Pawnee sait discerner les bruits, et son œil pénètre dans l'obscurité de la nuit, répliqua Whanotee. Depuis le coucher du soleil, ils sont sur notre trace, et c'est pour les tromper que j'ai demandé au chasseur blanc de conduire nos guerriers dans la caverne.

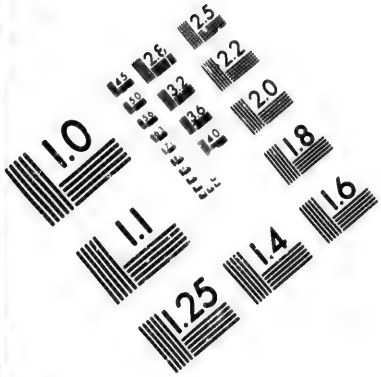
— C'est différent, répondit Canada, dont le front devint soucieux. Le péril est plus grand que je ne pensais. »

Au bout d'un instant, il ajouta .

« En marchant à l'aventure, nous pourrions tomber dans une embuscade...

— Quand viendra le jour, ils découvriront notre trace, répliqua l'Indien.

— C'est juste, et cela prouve qu'il faut agir, dit le chasseur. Eh bien, Whanotee, faisons un peu de musique ; tu sais, comme font ces diables, quand ils veulent se recon-



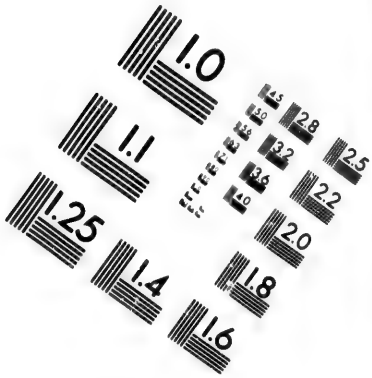
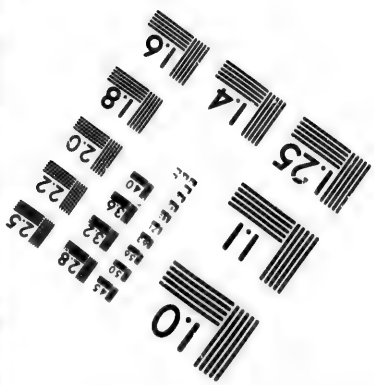
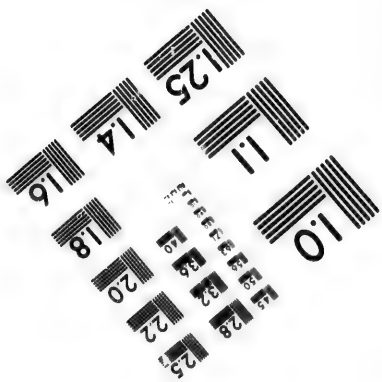


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





naître dans l'obscurité, et correspondre les uns avec les autres. »

Aussitôt le jeune chef poussa un cri aigu, sur une note particulière, et qui pénétra au loin à travers la forêt ; l'écho le renvoya d'une montagne à l'autre. L'air n'avait pas cessé de vibrer quand un autre, tout semblable, leur répondit droit en avant d'eux; puis il se répéta à droite, à gauche et en arrière.

Ils étaient entourés !

XX

LE POUVOIR DE CANADA. — PAUL ABSENT.

Le chasseur et Whanotee eurent un tressaillement, en mesurant les périls de leur situation. L'effet produit sur George et sur Paul fut encore plus violent. Tous comprirent qu'ils auraient besoin de toute leur habileté pour échapper à leurs ennemis.

Après un moment de silence, Canada dit au chef indien :

« Whanotee, nous sommes dans une passe plus difficile que je ne pensais. Saurais-tu retrouver ce trou dans lequel nous sommes tombés, au printemps dernier? Il me semble qu'il doit être dans ces parages? »

Le jeune chef comprit quel était le projet de son compagnon. Il promena lentement son regard sur le sommet des collines voisines et répondit :

« Whanotee se rappelle ; pas très loin, venez! »

Il partit, et les autres le suivirent, en se tenant toujours sur une seule ligne.

La direction qu'ils prirent était entièrement opposée à celle qu'ils avaient jusqu'alors suivie.

Le trou auquel Canada avait fait allusion était une de ces cavernes qu'on rencontre dans les sols calcaires, et qui se produisent à la suite d'éboulements. Il pouvait avoir cent cinquante pieds de circonférence, et soixante environ de profondeur. Les bords étaient couverts de buissons épais, et de lianes qui les dissimulaient parfaitement.

Canada était persuadé que s'ils pouvaient gagner cette retraite, ils seraient, pour le moment, comparativement en sûreté.

Ils avaient parcouru la moitié de la distance qui les en séparait lorsque Whanotee s'arrêta soudain, se jeta à plat ventre contre terre, et écouta.

Au bout d'une seconde, il se releva précipitamment, et dit :

« Mon frère, mes amis, beaucoup de guerriers Pawnees viennent par ici.

— Tant pire pour eux, répliqua le chasseur. Ma bonne carabine en couchera plus d'un par terre, et il est probable que les Comanches que nous avons laissés dans le rocher ne resteront pas inactifs, quand ils entendront les coups de fusil. Mais, ajouta-t-il, ne risquons rien tant qu'il y aura une chance. »

Il s'enfonça dans le bois et se cacha, avec ses compagnons, au plus épais d'un fourré.

Là, ils attendirent en silence le passage des Pawnees.

Quelques minutes s'écoulèrent. Bientôt on distingua le bruit de mocassins sur la terre, et un corps relativement considérable défila lentement. Le chasseur les compta, et lorsque le dernier eut disparu, il murmura à l'oreille de George :

« Il y en a trente-trois ; que ne donneraient-ils pas pour savoir que nous sommes là ? Mes cheveux se sont dressés sur ma tête, quand le dernier de ces serpents a passé ; ce devait être un chef, parce qu'il se tenait en dehors du rang. »

Canada se disposait à quitter son abri quand le craquement d'un petit morceau de bois sec frappa son oreille : il recula vivement, un guerrier apparut à quelque distance, jeta les yeux autour de lui, et poussa un cri aigu auquel répondirent les Pawnees.

Tous revinrent sur leurs pas.

« Il faut avouer que nous ne sommes pas favorisés, murmura le chasseur.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda George, à voix basse.

— Vous ne voyez pas qu'ils reviennent tous?

— Oui, mais pourquoi ? quelle est leur intention?

— J'ignore; mais ils vont nous l'apprendre.

— On dirait qu'ils se réunissent en conseil.

— Mon opinion est qu'ils vont camper.

— Dans ce cas la clarté de leur feu trahira notre présence.

— Ce ne serait pas douteux; mais nous ne leur laisserons pas cette chance.

— Que faire, alors? Partons, avant que nous ne soyons découverts.

— Pour qu'ils nous privent de notre chevelure, n'est-ce pas ! Non, mon jeune ami, répliqua le chasseur; imitez le petit Paul, et restez calme, tandis que j'essaierai sur ces diables l'effet de mon *pouvoir*. »

Pendant qu'avait lieu cet échange de paroles, l'Indien avait ramassé une brassée de bois. Un autre avait préparé, avec son tomahawk, un morceau d'une branche sèche; puis, il prit à sa ceinture un bois très dur, au centre duquel était un petit trou rond. Il emplit ce trou de fibres, et posa le bois par terre; puis, choisissant une longue baguette, dont la pointe était arrondie, et qui avait été préparée pour ce but spécial, il la plaça sur les fibres, et la fit tourner rapidement entre ses mains. La friction ne tarda pas à mettre le feu aux fibres; il souffla tout doucement, obtint

une flamme qu'il alimenta avec des matières légères, et qu'enfin il approcha de la pile.

Whanotee serra le bras de Canada.

« Je comprends, répondit le chasseur; mon frère n'a pas besoin d'en dire davantage. Et puisque cette vieille tête grise a allumé son feu, mon tour est venu de parler. »

La flamme pétillait et éclairait les objets jusque sous l'ombre des arbres, lorsque, soudain, George et Paul tressaillirent, en entendant retentir un cri semblable à celui que Whanotee avait précédemment poussé, à la demande de Canada. Toutefois, il était plus prolongé. Il paraissait provenir de très loin, et d'une direction entièrement opposée à celle où ils étaient.

Les Indiens bondirent sur leurs pieds, et tous penchèrent la tête, attendant que le cri se répétât. Ce ne fut pas long. Le même son traversa, de nouveau, l'air de la nuit, et aussitôt se produisit une scène de confusion, durant laquelle George se sentit touché sur le bras. Il se retourna et vit Canada, Whanotee et Paul qui se glissaient à quatre pieds, et avec précaution, à travers les buissons. Il imita leur exemple.

Après avoir ainsi parcouru une distance de quatre cents pas, ils se relevèrent, et continuèrent leur course, en se tenant toujours sous les arbres.

Whanotee partit devant, en éclaireur.

George s'approcha de Canada.

« Quel était ce signal, et pourquoi cette confusion qu'il a causée parmi les Indiens ? demanda-t-il.

Le chasseur répondit, en riant :

« C'est mon *pouvoir*. »

— Votre pouvoir? Vous ne prétendez pas faire croire que vous avez occasionné ce dont nous venons d'être témoins?

— Si, certainement. J'ai agi avec calcul, et même avec la certitude de réussir

— Vous êtes donc ventriloque?

— J'ignore ce que vous voulez dire.

— Je demande si vous possédez la faculté de faire résonner votre voix de telle sorte qu'elle semble venir de loin?

— Vous voulez parler de mon pouvoir? Vous ne m'aviez pas entendu? Oui, j'ai cette faculté.

— Nous lui devons la chance d'être heureusement sortis d'une situation périlleuse, fit observer George. »

Il semblait qu'à présent le seul danger à craindre fût la rencontre de ceux des Indiens que la voix de Canada avait appelés au secours de leurs prétendus compagnons.

Ils marchèrent longtemps sans que rien vînt les inquiéter. Ils s'arrêtèrent près du trou que nous avons signalé, et au bord duquel les attendait Whanotee.

« Enfin, nous y voilà, dit Canada. Paul, viens, et passe devant. »

Ne recevant pas de réponse, il se retourna, et regarda en vain de tous côtés.

Paul n'était pas là!

XXI

LE POTEAU. — LA DANSE DU SUPPLICE.

La surprise de Canada et de George fut grande quand ils s'aperçurent de l'absence de Paul; Whanotee éprouva une véritable douleur. L'Indien avait pour le jeune mulâtre une réelle affection; ils étaient habitués à parcourir ensemble les bois et les prairies, et le Comanche considérait son ami comme une partie de lui-même.

« Wagh! s'écria le jeune chef, mon frère était avec le chasseur blanc, qu'en a-t-il fait?

— Paul marchait derrière nous, et nous ne nous sommes

pas doutés de sa disparition, répondit Canada. Peut-être n'est-il pas loin..

— Non, répliqua le Comanche. Les Pawnees l'ont guetté au passage, ils l'ont saisi, ont étouffé ses cris, et l'ont entraîné dans leur village; Whanotee ira à la recherche de son frère.

— Mais l'obscurité est profonde, fit observer Canada; le jeune chef ne pourra discerner la trace, et il sera fait prisonnier par ses ennemis; qu'il attende le lever du jour.

— Whanotee vengera son ami, son frère, s'écria le Comanche. »

Canada comprit que ses efforts pour le retenir seraient inutiles, et il le laissa s'éloigner, quoique à regret.

Whanotee avait, du reste, parfaitement deviné ce qui était arrivé à Paul.

Le jeune mulâtre suivait ses compagnons à une quinzaine de pas de distance, quand, au détour d'un rocher, deux Pawnees s'étaient jetés sur lui, l'avaient bâillonné, et l'avaient poussé jusqu'à une clairière où étaient cachés des chevaux. L'un des Indiens l'avait pris en croupe derrière lui, après qu'on lui eut lié les bras et les jambes, et était parti au galop, dans la direction du village.

Après une course de plusieurs heures, les Pawnees s'arrêtèrent pour permettre à leurs chevaux de reprendre haleine. Ils furent rejoints par quelques-uns de leurs compagnons.

Paul fut déposé à terre, et un guerrier s'approcha pour détacher ses liens. Un autre leva sur lui son tomahawk.

Le jeune mulâtre demeura calme; son visage ne trahit aucune émotion.

« Que le Renard-Gris se garde de frapper, cria un Pawnee. L'ami des blancs et des Comanches a combattu contre nos guerriers; il est brave, et sa mort serait trop douce. Qu'on le réserve pour le poteau du supplice. »

Des hurlements de joie accueillirent ces paroles.

Paul fut, de nouveau, garrotté, et l'on se remit en route.

Ce ne fut que le lendemain, après une course pénible à travers les bois, qu'ils arrivèrent au village, le même où Madeleine était retenue prisonnière.

Leur apparition fut saluée par des cris de joie, et fit, un instant, diversion à la douleur et à la rage dont tous étaient animés, depuis la défaite des Pawnees par les Comanches. Des femmes pleuraient encore la mort de leurs maris, des mères, des jeunes filles, celle de leurs enfants, de leurs fiancés.

Aussi leur fureur se tourna-t-elle contre le prisonnier.

On apporta devant Paul les corps de trois Pawnees qui, après avoir pu regagner le village, avaient succombé à leurs blessures.

Deux braves furent placés près du prisonnier étendu par terre et chargé de liens, pour le protéger contre la foule.

Les femmes, surtout, l'accablaient d'injures. Elles lui jetaient à la figure du sable et des pierres ; elles voulaient le déchirer avec leurs ongles, et elles l'auraient certainement mis en lambeaux, si elles n'avaient été violemment repoussées par les guerriers dont la mission était de veiller sur lui.

Les chefs de la tribu s'assemblèrent sur la grande place, pour décider du sort du prisonnier.

La délibération ne fut pas longue. Un Pawnee vint annoncer au condamné que, comme il avait été brave dans le combat, il mourrait de la mort des braves, par le feu, en compagnie de la fille des visages pâles, qui devait être également sacrifiée aux mânes des guerriers tués par les Comanches.

Paul entendit cet arrêt avec stoïcisme. Cependant, l'allusion faite à Madeleine le fit frissonner.

La nuit approchait, et l'exécution fut fixée au lendemain.

Le jeune mulâtre fut solidement attaché à un arbre.

Un homme, dont l'accoutrement dénotait moins un Indien qu'un blanc, s'approcha de lui.

En levant les yeux, Paul reconnut Lagrippe.

Il eut un sourire de mépris.

« Voilà le commencement de ma vengeance, dit l'ancien régisseur de Terrebonne. Mon regret est de n'avoir pas été à la bataille et d'avoir perdu l'occasion de frapper moi-même ton maître. Mais, à toi et à Madeleine, demain ; le tour des autres viendra.

— Pauvre Madeleine! répliqua Paul. Qu'a-t-elle fait pour que vous la haïssiez? Vous avez mangé leur pain, ils vous ont comblé de bienfaits et vous les persécutez lâchement. Est-ce leur faute si la honte vous oblige à venir vous cacher au milieu de ces sauvages? »

Cette dernière observation n'était pas de nature à calmer Lagrippe.

« Peut-être aurais-je pu la sauver, dit-il ; je lui ai fait connaître mes conditions, mais elle les a repoussées avec le même dédain que celles de Wegosapi, la main rouge. On réclame sa mort, et nul ne se lèvera pour la défendre. »

Paul ne répondit pas.

Quand vint la nuit, on alluma du feu, et quatre Indiens reçurent ordre de ne pas perdre de vue le prisonnier.

Les heures s'écoulèrent. Le plus grand silence régnait dans le village, quand le jeune mulâtre, qui n'avait pas fermé les yeux, aperçut une ombre qui glissait auprès des Indiens étendus par terre, et qui paraissaient dormir. Il crut, tout d'abord, que c'était un Pawnee faisant sa ronde d'inspection et venant s'assurer que tout était en ordre. Mais il se demanda pourquoi tant de précautions.

L'un des Pawnees fit un mouvement, et l'ombre demeura aussitôt immobile ; puis, elle recommença à avancer.

Paul, le regard fixe, pouvant à peine respirer, attendit avec anxiété.

Il se dit que c'était un de ses amis qui venait le sauver, que ce devait être Whanotee.

Il ne se trompait pas.

Le jeune chef des Comanches approcha à quelques pas du prisonnier, se souleva à demi, et murmura :

« Que mon frère prenne courage. Le moment de sa délivrance est proche. Whanotee veut sauver aussi la Rose de Terrebonne, et il attend que les derniers Pawnees soient rentrés dans leurs wigwams. Que mon frère ait l'oreille ouverte : quand il entendra le cri de la chouette, Whanotee viendra, et il sera libre. »

Paul aurait voulu lui dire qu'il devait être brûlé le lendemain, et que, par conséquent, il n'y avait pas un moment à perdre. Mais l'un des Pawnees s'éveilla et Whanotee n'eut que le temps de disparaître.

Le prisonnier attendit, en proie à la crainte et à l'espérance, le signal convenu. Mais les heures succédaient aux heures, les étoiles pâlirent, le soleil se leva à l'horizon, et Whanotee ne revint pas.

Paul ne douta pas de son ami ; il demeura persuadé qu'un malheur seul avait pu l'empêcher de tenir sa promesse.

La journée était déjà avancée, quand deux Pawnees le conduisirent à un poteau auquel ils l'attachèrent. En même temps, d'autres guerriers amenaient Madeleine, dont la pâleur trahissait l'émotion. Cependant, elle marchait d'un pas ferme. En levant les yeux, elle reconnut Paul ; un tremblement la saisit, un sourire amer passa sur ses lèvres, et dans le regard qu'elle lui adressa, le jeune mulâtre lut toutes les angoisses de son âme.

Elle fut liée au même poteau que Paul, en sorte qu'en tournant la tête, ils pouvaient se voir l'un l'autre.

La même mort devait terminer leurs souffrances.

Des femmes apportèrent des brassées de bois. Elles avaient choisi, de préférence, du bois sec, pour que la fumée n'étouffât pas les condamnés avant qu'ils eussent ressenti les

La danse du supplice commença.

atteintes du feu. Par un raffinement de cruauté, elles posèrent ce bois à une certaine distance du poteau, afin que le supplice fût plus long et les tortures plus grandes.

Paul et Madeleine recommandèrent leur âme à Dieu et envoyèrent un souvenir à ceux qui leur étaient chers.

Le calme qu'ils témoignaient fut considéré comme une bravade.

Dans le but d'exciter leur colère, on les accabla d'insultes; mais tous deux demeurèrent impassibles.

La danse du supplice commença.

Chaque guerrier, armé comme pour le combat, se livrait à mille contorsions, au bruit d'une musique infernale, et se précipitait sur les prisonniers, comme s'il eût voulu terminer leur agonie d'un coup de son tomahawk. C'était à qui montrerait son adresse, en lançant contre le poteau, au-dessus de la tête de Paul ou de Madeleine, sa flèche ou son couteau qui entraient dans le bois en effleurant leurs cheveux.

Lagrippe, au milieu des Indiens, les excitait par ses applaudissements. Deux fois, il s'approcha avec une hache qu'il leva sur Madeleine, mais il fut arrêté par les braves qui tenaient à ce que le programme du supplice s'accomplît dans tous ses détails.

Depuis le commencement de ces préparatifs, le ciel s'était obscurci. Des nuages s'étaient amoncelés et annonçaient un violent orage. Il ne tarda pas à éclater : une pluie torrentielle, accompagnée d'éclairs et de coups de tonnerre, inonda le village.

Wegosapi, qui s'était tenu à l'écart, s'approcha de Madeleine et dit :

« La fille des visages pâles voit la mort en face : le chef des Pawnees pourrait encore la sauver; qu'elle dise qu'elle est prête à entrer dans son wigwam. »

Madeleine baissa la tête.

« Le Grand Esprit a envoyé cet orage pour interrompre

les apprêts du supplice, reprit l'Indien ; il ne veut pas que la femme choisie par Wegosapi soit sacrifiée ; qu'elle écoute la voix du Manitou !...

Un cri poussé à l'extrémité du village l'interrompit. A ce cri qui signalait la présence de leurs ennemis, les Pawnees saisirent leurs armes et coururent vers la montagne

Des vieillards, des femmes et des enfants restèrent seuls autour des prisonniers

---

XXII

UNE RUSE DE CANADA.

Canada n'avait pas été inactif.

Mais, ignorant ce qu'était devenu Whanotee, craignant que le jeune chef ne se perdit par son audace, et sachant qu'ils étaient entourés d'ennemis, le chasseur agit avec une extrême prudence.

Au lever du jour, il réunit sa troupe, et chercha la trace de Paul. Cette trace le conduisit jusqu'à l'endroit où les Pawnees étaient montés à cheval, — et de là, jusqu'au village indien.

Canada ne savait à quel parti se résoudre, et il se demandait s'il ne devait pas faire soudainement irruption à la tête de ses hommes, dans le camp des Pawnees, quand, enfin, il vit revenir Whanotee.

L'Indien paraissait marcher avec difficulté.

« Mon frère est seul ? dit le chasseur.

— Whanotee a glissé, comme le serpent, au milieu des Pawnees et s'est approché de son ami. Whanotee est un guerrier, et il voulait délivrer également la Rose de Terrebonne. Il a pénétré dans le wigwam où dormait la fille des

visages pâles : deux guerriers étaient couchés dans le wigwam, la jeune fille a eu peur quand Whanotee est apparu ; elle ne le reconnaissait pas. Les Pawnees se sont éveillés, Whanotee les a envoyés vers les plaines maudites. Mais d'autres ont accouru, et le chef des Comanches a été forcé de se retirer. Whanotee est un guerrier, et les Pawnees sont des ch[illegible]s.

— En sorte, répliqua le chasseur, que nos ennemis sont maintenant sur leurs gardes, et que les difficultés sont plus grandes que jamais.

— Whanotee sauvera son ami, ou il mourra, répondit le Comanche.

— Les Pawnees sont-ils nombreux dans le village ? demanda Canada.

— Beaucoup, beaucoup de Pawnees, répondit Whanotee.

— D'où je conclus que c'est à la ruse et non à la force que nous devons avoir recours, dit le chasseur. »

Canada réfléchit quelques instants et sa résolution fut bientôt prise. Il conduisit ses hommes dans un fourré épais et leur recommanda de ne pas bouger avant son retour. Ensuite, il partit, sans vouloir que personne, pas même Whanotee, l'accompagnât.

Au lieu de suivre la trace qui conduisait sur un terrain découvert, il s'enfonça dans la profondeur de la forêt, pour se rapprocher, par un détour, de la montagne. Pendant l'absence de Whanotee, il avait exploré ces parages : aussi, marchait-il sans hésitation. Toutefois, il avançait avec précaution et sans bruit.

Après avoir franchi une certaine distance, il s'arrêta et écouta.

Il était arrivé sur le penchant d'une petite colline, quand le bruit d'une toux qu'on cherchait à étouffer frappa son oreille. Il aperçut un Indien assis à une cinquantaine de pas, au-dessus de lui. Aussitôt, il se jeta par terre, à plat ventre, et avança tout doucement, en rampant.

La pensée lui vint que, s'il pouvait s'emparer des vêtements de cet Indien, cela faciliterait grandement son projet qui était de pénétrer dans le village.

Toujours en glissant, comme un serpent, il atteignit un gros arbre derrière lequel il pouvait se dissimuler. Là, il posa par terre son fusil ; puis, tirant son couteau, il avança la tête pour s'assurer que l'Indien ne soupçonnait pas sa présence. Celui-ci conservait sa même attitude.

Canada poussa un cri retentissant qui semblait venir d'une très grande distance, et, immédiatement, il le fit suivre d'un autre dont la note était différente. Ces deux sons combinés formaient, dans le langage des Indiens, un appel au secours.

Le Pawnee avait bondi sur ses pieds. Il courut droit dans la direction de Canada. Arrivé près de l'arbre, il aperçut la trace faite par le chasseur, et il s'arrêta. Au même moment, retentit un nouveau cri, semblable au premier, mais plus fort, et paraissant venir du côté opposé.

L'Indien tourna sur ses talons et regarda en arrière, avec étonnement.

Le chasseur saisit ce moment pour s'élancer sur lui et le trapper d'une main sûre.

Le Pawnee tomba, sans proférer un cri.

« C'est fait, dit Canada, à haute voix ; si George Malloué était là, j'aurais à entendre un sermon, bien sûr. Mais, pourquoi des scrupules quand il s'agit de sauver ses amis? Le Pawnee aurait-il hésité à m'accorder la même faveur? »

Le chasseur enleva les vêtements de l'Indien et les prit à la place des siens, qu'il cacha dans un trou au pied de l'arbre. Il fit également disparaître le corps. Toutefois, il eut soin, auparavant, d'enlever la touffe de cheveux, qu'il trempa dans le sang, ainsi qu'une bande d'étoffe qu'il attacha autour de son front.

Le déguisement était parfait. Il était évident que ce n'était pas la première fois que Canada employait le même expé-

dient. Il ne lui manquait rien, pas même l'ocre dont il se servit pour se barbouiller la figure.

« Me voilà changé en Indien, c'est certain, murmura-t-il. Nous allons voir si Whanotee s'y trompe, parce que, s'il ne me reconnaît pas, je n'aurai pas à craindre les regards des autres. Mais voyons, d'abord, ce qu'il y a de l'autre côté de cette colline. »

Arrivé au sommet, à l'endroit où l'Indien était assis, tout à l'heure, Canada ne put réprimer un cri d'admiration.

Il se trouvait sur le bord d'un rocher qui avait plusieurs centaines de pieds de hauteur, et dont la base servait de limite à une délicieuse vallée qu'arrosait une rivière aux eaux limpides. A droite et à gauche, se dressaient des montagnes, tandis qu'en face, le terrain s'élevait par ondulations successives. Au centre, était le village des Pawnees.

Canada contempla longtemps la scène qui se déroulait devant lui. Mais il dut songer à rejoindre ses compagnons. Il sentit la nécessité d'être prudent, car il courait autant de danger que s'il eût eu en face de lui des ennemis. Il était, en effet, si parfaitement déguisé qu'il était à croire que nul, pas même Whanotee, ne le reconnaîtrait.

Aussitôt après le départ du chasseur, Whanotee s'était étendu par terre, et il dormait profondément. Les autres étaient assis autour de lui, formant divers groupes; les uns s'entretenaient à demi-voix, — plusieurs nettoyaient leurs fusils.

George se tenait à part, avec Le Bret, et ils parlaient de projets d'avenir.

Le premier disait :

« Nous songerons à cela, à notre retour à Terrebonne, pourvu que Madeleine...

— Vous ne la reverrez plus, répliqua une voix profonde, tout près d'eux.

L'un et l'autre se retournèrent vivement, et aperçurent un Indien de grande taille, qui paraissait être blessé à la tête, et qui se tenait appuyé contre un arbre.

Ils saisirent leurs fusils et bondirent sur leurs pieds.

D'un signe de la main, le prétendu Indien les arrêta ; et, montrant le bandage qu'il portait au front, il dit, lentement, comme si la perte de son sang l'avait affaibli :

« Visage pâle ne pas tirer — Vinnopouchet verra bientôt le Grand Esprit, — bientôt, il ira chasser dans les prairies heureuses.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ? demanda George.

— Ignorais votre présence, autrement ne serais pas venu. Méchant Indien a tiré balle à la tête. Ne sais que faire. Chercher trace et partir. »

Le bruit avait éveillé Whanotee, qui s'avança, son tomahawk à la main ; mais George lui fit signe de rester à distance. Il allait, de nouveau, adresser la parole à Vinnopouchet, quand le faux Indien s'avança et, d'une voix que tous reconnurent, dit :

« Je suis tranquille, du moment que ni vous ni Whanotee ne m'avez reconnu. »

On imaginera aisément la surprise que causa cette soudaine métamorphose, et les questions dont fut accablé le chasseur.

Mais le temps pressait, et, après avoir donné ses instructions à ses compagnons, Canada se dirigea vers le village des Pawnees.

XXIII

LA DÉLIVRANCE. — LA POURSUITE.

Nous avons laissé Madeleine et Paul attachés au poteau, au moment où les apprêts du supplice avaient été interrompus par l'orage et par une alerte dont les Pawnees n'avaient pas découvert la cause. Cette alerte avait été occasionnée par quelques guerriers comanches, dans le but de retarder, sinon d'empêcher la tragédie qui était sur le point de s'accomplir. Le succès avait couronné leur tentative. Les Pawnees, persuadés que des ennemis étaient dans le voisinage, s'étaient répandus dans les bois, et n'étaient rentrés dans le village qu'au bout de plusieurs heures.

On avait permis à Madeleine et à Paul de s'asseoir au pied du poteau, auquel, d'ailleurs, ils étaient solidement attachés. Ainsi, du moins, leurs souffrances étaient moins vives, bien que leurs anxiétés n'eussent pas diminué. Ils eurent, en outre, la consolation de pouvoir échanger quelques paroles.

Les ombres de la montagne s'étendaient dans la vallée, et les objets commençaient à être moins distincts, quand Madeleine observa les mouvements d'un Indien, dont le front était ceint d'un bandeau, qui passait et repassait devant eux, en se rapprochant chaque fois.

Elle le signala à l'attention de Paul.

L'Indien, voyant qu'on l'avait remarqué, s'avança vers le Pawnee qui était de garde, échangea quelques mots avec lui, et prit sa place.

Aussitôt que le sauvage se fut éloigné, le prétendu blessé se leva, et, de l'air le plus dégagé, vint se fixer à deux pas des prisonniers.

Aux premiers sons qui sortirent de sa bouche, ceux-ci reconnurent leur ami Canada.

Mais, si grand que fût leur étonnement, ils restèrent calmes à l'apparence.

« Ne bougez pas l'un et l'autre, et regardez partout ailleurs que de mon côté, tandis que je parlerai, dit le chasseur.

— Comment êtes-vous ici? — Nos amis sont-ils avec vous? demanda Madeleine, oubliant, dans son agitation, la recommandation qui lui était faite.

— Il paraît bien que toutes les femmes se ressemblent, répliqua Canada. Vous ne pouvez donc pas imposer silence à votre curiosité? Voyez Paul, comme il simule l'indifférence, et cependant, il n'est pas moins que vous content de me voir. Auriez-vous reconnu votre ami Canada?

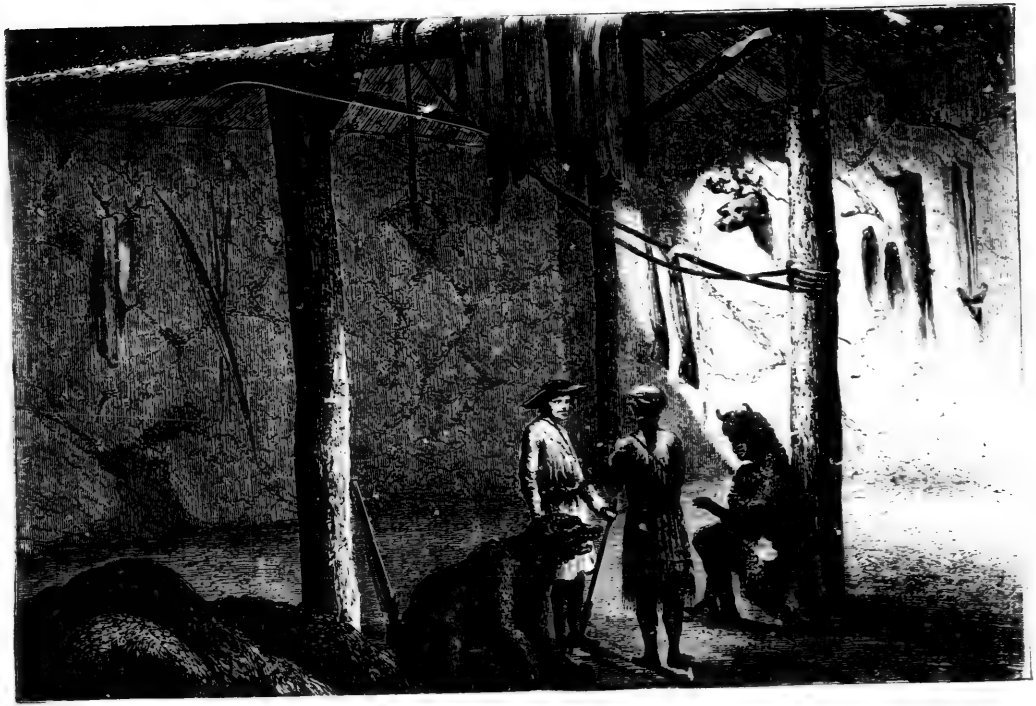
— Non, assurément, répondit la jeune fille; votre transformation est complète.

— C'est mon opinion. Mais les instants sont précieux. Ouvrez les oreilles tous les deux.

— J'écoute, murmura Paul.

— Les Pawnees, préoccupés de l'attaque dont ils se croient menacés, ont remis à demain le plaisir de vous torturer. Cette nuit, tâchez de ne pas fermer les yeux, parce que, si je viens vous chercher, je désire que vous ne me fassiez pas attendre. Mais voilà le Pawnee qui revient, et je reprends mon rôle de sauvage. »

En pénétrant dans le village, Canada s'était présenté comme appartenant à une tribu habitant à l'ouest du Mississipi, et étant envoyé par le grand roi Philippe, qui avait formé le projet d'expulser les blancs du territoire indien. Il avait ajouté qu'il avait rencontré une troupe de blancs, et qu'en leur échappant, il avait reçu une blessure à la tête. Il savait qu'il aurait à répondre à bien des questions, concernant les mouvements du roi Philippe, dont les Pawnees



Le vieux charlatan mériterait bien que son ours le croque un jour ou l'autre.

se préoccupaient beaucoup, mais, avec cette audace qui lui était toute naturelle, il se confia à la fortune. Il était, d'ailleurs, suffisamment renseigné sur la situation du libérateur des Indiens, pour que ses réponses parussent sincères et satisfaisantes.

En passant devant une hutte, Canada aperçut un spectacle qui l'étonnait singulièrement.

Dans cette cabane, très spacieuse et ornée de têtes de daims, de chevelures et d'armes, étaient trois hommes qui paraissaient être absorbés par leur conversation. A côté de l'un de ces hommes était un ours apprivoisé, qui, par ses grognements, témoignait son impatience de partir.

« En vérité ! murmura Canada, je ne me trompe pas, c'est ce coquin de Lagrippe ! Je comprends, il a élevé cet ours et s'en sert pour agir sur l'esprit crédule des sauvages.... Le vieux charlatan ! Il mériterait bien que son ours le croque un jour ou l'autre ! »

A peine s'était-il éloigné que son habileté fut mise à une rude épreuve.

Des Indiens s'avancèrent vers lui.

« D'où vient mon frère ? demanda l'un d'eux, qui, à en juger par les ornements dont il était couvert, devait être un chef.

— D'auprès du grand sachem, Philippe de Pauhamakett, répondit le chasseur en langue indienne

— Et à quelle tribu appartient mon frère ?

— Aux Pokanokets.

— Où est le sachem ?

— Lorsque je l'ai quitté, il était à l'ouest de Swansey.

— Mon frère sait-il où il doit aller, afin que nos guerriers puissent le rejoindre ?

— Le grand roi est sage ; sa bouche est fermée. Mon frère veut-il marcher dans le sentier de la guerre, avant que les feuilles jaunissent ?

— Nos jeunes braves sont prêts ; leurs couteaux sont

aiguisés ; nous nous réunirons au grand sachem, à la seconde lune.

— Le grand roi compte sur ses amis les Pawnees.

— Mon frère est blessé? »

Le chasseur fit un signe affirmatif.

« Il a rencontré les visages pâles?

— C'est le fusil du grand guerrier, Canada.

— Pourquoi mon frère dit-il qu'il est grand? Pourquoi fait-il l'éloge d'un ennemi?

— Le chasseur et son ami Whanotee ont tué beaucoup de nos braves; ils en tueront encore; nos jeunes guerriers ne peuvent les atteindre. Canada est un renard, et il court comme le daim. Canada est un grand guerrier; le Grand Esprit le protège.

— Il est un lâche, répliqua le chef, avec colère ; il fuit devant nous, il est une femme !

— Tu mens, vermine que tu es! » s'écria le chasseur, oubliant son rôle, et emporté par la passion.

Il s'était exprimé en français. Un moment suffit pour lui faire comprendre son imprudence, et aussitôt, il la répara. Manifestant autant de surprise que ceux à qui il s'était adressé, il regarda vivement autour de lui.

« Mon frère a-t-il entendu cette voix? demanda-t-il au chef. »

Cette question, faite froidement, étonna les Indiens, et le chasseur dut la répéter avant de recevoir une réponse.

« Nous avons entendu, et c'est vous qui avez parlé, répliqua le Pawnee. »

Aussitôt, une voix venant d'une certaine distance, en arrière du groupe, répondit :

« Non, ce n'est pas cette peau-rouge à la tête sanglante qui a parlé, mais moi, Canada! J'ai écouté ce que vous avez dit. Les Pawnees sont sourds et aveugles, car ils ne voient ni n'entendent l'ennemi qui se glisse au milieu d'eux. Venez par ici, et je vous prouverai que je suis autre chose qu'un lâche. Vous n'êtes qu'un troupeau de vieilles femmes.

— Mon frère sait-il, à présent, qui a parlé ? » demanda le chasseur.

Pour toute réponse, le chef donna l'ordre au faux Indien de rester à veiller sur les prisonniers, et, avec tous ses compagnons, il disparut dans l'obscurité.

Canada demeura immobile jusqu'au moment où il n'entendit plus le bruit de leurs pas. Alors, il courut à l'endroit où étaient Madeleine et Paul. En deux secondes, avec son couteau, il les débarrassa de leurs liens.

« Venez, dit-il, et que les Peaux-Rouges ne nous retrouvent pas ici. Qu'ils courent après Canada ; ce n'est pas de ce côté qu'ils le rencontreront. »

Madeleine et Paul avaient de la difficulté à marcher, par suite de l'engourdissement de leurs jambes ; mais l'imminence du péril quadrupla leur énergie. Avançant avec précaution, le chasseur leur fit faire un circuit, afin d'éviter la partie du village où les wigwams étaient le plus nombreux. Ils se tinrent soigneusement dans l'ombre de la montagne. Mais nul n'avait prévu la possibilité d'une évasion de la part des prisonniers, et ceux-ci gagnèrent, sans accident, la forêt, dans laquelle ils s'enfoncèrent.

Au bout d'un quart d'heure de marche, le chasseur s'arrêta brusquement. Il proféra un son étouffé, et aussitôt on répondit à son signal. Quelques minutes après, Madeleine et Paul se trouvèrent entourés de leurs amis.

La joie de George et de Madeleine fut grande. Quant à Whanotee, il serra silencieusement la main du jeune mulâtre ; son cœur débordait.

Mais peu de temps fut donné aux félicitations. Canada insista pour qu'on se mît immédiatement en marche.

L'obscurité, les difficultés de la route, ne permettaient pas d'avancer aussi vite que le chasseur blanc l'aurait désiré. Quand ils furent à l'endroit où Canada avait caché ses vêtements, le chasseur se débarrassa de son accoutrement indien, et, l'échange opéré, rejoignit ses amis.

Tout à coup, le silence fut rompu par des cris provenant du village, et qui bientôt furent suivis de hurlements.

Les fugitifs comprirent qu'on venait de s'apercevoir de l'évasion des prisonniers, et, instinctivement, tous hâtèrent le pas.

« Hurlez tant que vous voudrez, dit Canada; nous sommes déjà assez loin pour que nous n'ayons plus à vous craindre.

— Moi, retourner vers les Pawnees ! s'écria Whanotee.

— Comment ! Pourquoi cette idée? demanda le chasseur, avec étonnement.

— Whanotee veut emporter dans son wigwam les chevelures de Wegosapi et de Lagrippe.

— Écoute, Whanôtee, dit Canada, avec gravité; toi et moi nous sommes trouvés ensemble dans des passes singulièrement difficiles; plus d'une fois, je t'ai sauvé la vie, et je suis prêt à le faire encore. Mais, pour le moment, notre devoir est de conduire ces enfants hors de l'atteinte des Pawnees. C'est mon opinion qu'on ne doit pas tuer sans nécessité; — et que deviendront cette jeune fille et les autres, si je vais avec toi?

— Whanotee ira seul, répliqua l'Indien.

— Je sais combien tu es entêté, dit Canada; il serait aussi facile de faire monter l'eau au sommet d'une montagne que de t'amener à renoncer à une idée, quand elle est entrée dans ta tête. Voici ce que je te propose : quand nos amis seront en sûreté, je reviendrai, et nous chasserons ensemble les diables rouges.

— Non, aller tout de suite, répliqua l'Indien. »

Et, sans attendre de réponse, il s'éloigna à grands pas, dans la direction du village. Une lutte s'engagea dans l'esprit du chasseur, entre le désir et le devoir. Un instant, il songea à remettre le commandement de la petite troupe à l'un des Comanches, ou à Paul qui marchait en avant, près de George et de Madeleine, et qui tous ignoraient la résolution

de Whanotee. Mais il craignit qu'ils ne se perdissent dans la grande forêt, et qu'ils ne tombassent sous le couteau des Pawnees. D'un autre côté, il avait pour Whanotee une affection qui allait jusqu'à la tendresse, et il ne doutait pas, qu'emporté par la soif de la vengeance, il n'allât se jeter au-devant de ses ennemis. Canada eut le pressentiment d'un malheur; il se dit qu'il avait vu Whanotee pour la dernière fois, et soupira. Mais il n'hésita pas.

Il prit la tête de la colonne.

« Hâtons-nous, dit-il, il est important que nous ayons franchi cette rivière avant le jour.

— Mais où est Whanotee? demanda Paul.

— Il est retourné en arrière, répondit Canada, d'un ton bref.

— Dans quel but?

— Pour se faire tuer. »

Paul et George comprirent que ce sujet lui était pénible, et ils s'abstinrent de le questionner. Ils gardèrent pour eux leurs réflexions.

Ils marchèrent en silence.

Enfin, le bruit de l'eau roulant contre des cailloux frappa leurs oreilles, et bientôt ils se trouvèrent sur le bord du fleuve.

On perdit beaucoup de temps à chercher le canot. On le découvrit enfin, et le passage s'accomplit heureusement.

Le jour commençait à poindre, et la colonne redoubla d'ardeur.

Au moment où ils atteignaient le sommet d'une colline, d'où la vue s'étendait sur la rivière qu'ils venaient de franchir, et au loin sur le pays environnant, l'attention fut attirée par une exclamation qui fut presque instantanément suivie d'un coup de fusil.

Tous se retournèrent et aperçurent un Indien qui, sur la rive opposée, courait de toutes ses forces. Lorsqu'il eut atteint la rivière, il sauta dedans et la passa à la nage. A

peine avait-il disparu dans les buissons qui couvraient l'autre bord qu'une troupe de vingt-cinq à trente sauvages se jetèrent également dans l'eau, et bientôt s'enfoncèrent dans les fourrés.

Tout cela s'accomplit dans l'espace de quelques secondes.

Canada se tourna vers ses compagnons.

« Mes enfants, dit-il, la poudre va parler, et, puisqu'il nous faut combattre, mon avis est que nous ne pourrions trouver un poste plus propice que celui où nous sommes. Posez là vos fusils, et roulez de ce côté ces branches et ces troncs d'arbres qui formeront un excellent abri, et surtout visez bien avant de tirer. Mademoiselle Madeleine, venez vous placer ici, où vous n'aurez pas à craindre les balles de ces démons. Parbleu, s'écria le chasseur, c'est Whanotee, et il a la chance de rapporter sa chevelure ; oui, mais nous lui devons la présence de tous ces diables. George, Paul, prenez la moitié des hommes et empêchez les Pawnees d'approcher de ce côté ; je les recevrai par ici. Couchez-vous le long des troncs d'arbres, et ne levez la tête que pour faire feu. Tirez méthodiquement, les uns après les autres. Vite, à vos places. »

La petite troupe obéit et attendit en silence que la lutte s'engageât.

Whanotee approchait de la colline ; mais, d'après la façon dont il examinait le terrain, il était évident qu'il avait de la difficulté à suivre la trace aussi rapidement que l'exigeait l'intérêt de sa sécurité. Pour le tirer d'embarras, Canada poussa un cri. Le Comanche leva la tête, agita la main pour indiquer qu'il les avait aperçus, et bondit avec un redoublement d'énergie. Encore quelques minutes, et il fut au milieu de ses amis. Il tomba à terre, haletant et épuisé.

« Mon frère a de la chance, murmura le chasseur, avec un sourire de satisfaction. »

Whanotee n'eut pas le temps de répondre ; quatre détona-

Les Pawnees s'imaginèrent qu'ils allaient être attaqués par une armee.

tions, suivies d'autant de cris de douleur, annoncèrent que le combat avait commencé.

Les blancs et leurs amis avaient l'avantage de la position, s'ils avaient contre eux le nombre. Mais leur situation aurait pu devenir critique. Il aurait suffi pour cela que, par un mouvement de flanc, les Pawnees vinssent se placer sur un plateau qui était à une petite distance sur la gauche. Ils se seraient ainsi trouvés au niveau de leurs adversaires, et les chances auraient été en leur faveur.

Mais ils s'acharnèrent à vouloir gravir la colline, en s'abritant derrière les pierres, les arbres et les divers accidents du terrain. Aussitôt qu'ils se risquaient hors de leur abri, une balle les couchait par terre. Plusieurs, déjà, étaient ainsi tombés.

Dès que Whanotee eut repris haleine, il saisit son fusil.

Au bout d'un quart d'heure, lui et Canada, accompagnés de trois Comanches, disparurent dans une direction presque opposée à la position qu'occupaient les Pawnees.

George et Paul se demandaient encore quelle était leur intention quand une fusillade éclata sur leur droite, et bientôt, ils virent les Indiens reculer, lentement d'abord, puis descendre précipitamment la colline.

Alors ils aperçurent Canada et Whanotee.

Le chasseur leur cria :

« Que deux d'entre vous restent là-haut, et que les autres marchent en avant. »

L'ordre fut promptement exécuté, la poursuite commença, et un petit nombre seulement de Pawnees regagnèrent leur village où la nouvelle de leur défaite jeta la terreur. Deux jeunes guerriers, épuisés par la perte de leur sang, tombèrent et expirèrent aux pieds de leurs chefs. L'anxiété était au comble, et, dans le premier moment, les Pawnees s'imaginèrent qu'ils allaient être attaqués par une armée entière.

Mais les blancs connaissaient le danger de leur position. Un retour offensif de l'ennemi était à craindre, et ils avaient hâte de s'éloigner.

Les Comanches étaient chargés de trophées; mais la victoire n'avait pas été obtenue sans quelques pertes. Trois guerriers avaient été tués, et Canada avait reçu une balle dans le bras gauche, au moment où il tirait son dernier coup de fusil. George put l'extraire, et il eut la satisfaction de donner au chasseur l'assurance qu'elle ne laisserait d'autre trace qu'une cicatrice.

On se hâta donc d'enterrer les guerriers comanches qui étaient morts glorieusement, et l'on se remit en route.

Après deux jours de marche, on atteignit le territoire de Mosquaw. Le chef essaya de retenir les blancs; mais ceux-ci avaient le plus grand désir de regagner Terrebonne. Après avoir échangé avec Mosquaw des témoignages d'amitié, ils partirent, accompagnés de Whanotee et de jeunes braves qui ne les quittèrent que lorsqu'ils furent dans la vallée des Castors.

Là, ils se dirent adieu.

En serrant la main de Paul, Whanotee lui dit :

« A bientôt! »

Et il demeura immobile jusqu'au moment où les blancs disparurent à l'extrémité du vallon.

XXIV

LA CHASSE AUX FOURRURES.

George Malloué et ses amis regagnèrent Terrebonne non sans aventures, mais du moins sans accident.

Durant la route, ils avaient rencontré des pigeons voyageurs en quantités innombrables, qui se dirigeaient vers le Sud. En outre, l'air était d'une douceur extraordinaire; l'atmosphère était remplie d'une vapeur tellement épaisse qu'elle obscurcissait complètement le soleil, Canada savait que c'étaient là des signes certains de l'approche de l'hiver. Il avertit donc George que, s'il tenait à faire le voyage de Montréal, comme il avait été convenu, il n'y avait pas de temps à perdre.

Ils partirent tous les deux, et revinrent au bout de six semaines, juste lorsqu'on commençait à s'inquiéter de leur absence.

Ils apportaient des outils, des instruments aratoires, des armes, des munitions, jusqu'à un petit canon et un superbe traîneau qui pouvait contenir aisément six personnes, sans compter la place réservée pour les bagages.

Le canon fut placé en haut de la tour, au grand etonnement de madame Malloué.

— C'est moi qui ai engagé M. George à acheter cette petite pièce, dit Canada. J'ai le pressentiment qu'elle vous rendra service. »

Il refusa de s'expliquer davantage.

L'un des plaisirs des Canadiens, leur amusement favori, pendant les mois d'hiver, est d'aller en traîneau. Avec un bon fouet, des fourrures bien chaudes, des chevaux soigneusement ferrés, on va avec une vitesse presque vertigineuse, qui vous fait éprouver un bien-être que ceux-là seuls peuvent apprécier qui sont familiarisés avec ce genre de locomotion.

Au commencement de novembre, la glace était déjà forte, et, par degrés, la neige couvrit la terre d'un blanc linceuil. Rien n'était beau, rien n'était curieux comme l'aspect que prit alors la nature.

C'était le moment où les trappeurs faisaient leur plus belle récolte de fourrures.

Canada invita George à l'accompagner dans une de ses expéditions : celui-ci accepta.

« Alors, nous allons faire immédiatement nos préparatifs, dit le trappeur ; car la vie dans les bois, en hiver, ne ressemble en rien à celle qu'on y mène en été : et, comme il ne faut pas que nous soyons exposés à mourir de faim, nous emporterons une provision de pemmican. »

— De pemmican ? répéta George. Qu'est-ce que c'est que du pemmican ?

« Vous allez voir, répondit Canada. »

Il se mit immédiatement à l'œuvre.

Il prit une certaine quantité de viande coupée en tranches minces et qui avait été séchée sur le feu, il la mit dans une peau de bison tanée ; puis il la frappa à coups de fléau jusqu'à ce qu'elle fût réduite en petits fragments et en poudre. Pendant ce temps, la graisse d'un daim fondait dans une marmite en fer-blanc ; et, quand la viande, bien écrasée, eut été tassée dans des sacs de cuir, il jeta dessus la graisse bouillante. Il remua le tout de façon à ce qu'en se refroidissant il en résultât une espèce de gâteau aussi solide qu'un tourteau de lin.

Au premier abord, ce pemmican parut à George peu agréable ; le goût en ressemblait fort à celui d'un mélange de chapelure et de suif ; mais on s'y habitue au point de finir par en être très friand.

Cette invention est d'une grande valeur dans les pays où l'on n'a pas toujours à manger et où les moyens de transports sont limités, car, dans un volume et un poids médiocre, le pemmican contient beaucoup de nourriture. L'homme le plus affamé ne réussit à en dévorer qu'un faible morceau. Les voyageurs de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui sont sans rivaux pour leurs facultés de supporter la fatigue, n'ont guère d'autre nourriture. Le seul inconvénient du pemmican est de n'être pas d'une digestion très facile.

Le jour du départ arrivé, Canada plia sa couverture en double, mit dedans un morceau de pemmican, une petite marmite, une timbale d'étain, des trappes en acier, du thé et du sel. Il noua la couverture aux quatre coins, et l'attacha sur son dos au moyen d'un lien qui passait sur la poitrine. Il ajouta à son bagage une hache, son fusil et ses munitions, un couteau et un sac à feu. George eut une charge beaucoup moins lourde, et cependant, n'étant pas habitué à marcher sur la neige, il avait peine à suivre Canada, qui avançait à grands pas, à la manière indienne.

La façon dont procède le trappeur est à peu près partout la même, et, s'il fallait raconter en détails les incidents de l'expédition, il nous faudrait ajouter un second volume à notre histoire.

Nous dirons donc, en termes généraux, comment s'y prend le trappeur Canadien.

Lorsqu'il a pénétré dans la forêt, son œil perçant étudie sur la neige toutes les marques qui peuvent le mettre sur la piste qu'il cherche. S'il découvre les empreintes d'une martre ou d'un pékan, il délie son paquet, et construit une trappe en bois. Pour cela, il coupe un certain nombre de plançons et les taille en piquets d'un mètre de long; il les enfonce en terre de façon à former une palissade qui a la forme d'un demi-oval transversalement coupé. Cet enclos n'admet que les deux tiers du corps d'un animal, et est trop étroit pour qu'une bête puisse s'y mouvoir et s'y retourner. A travers l'entrée, on pose une courte bûche. Puis on abat un gros arbre, on l'ébranche, et on le place de telle sorte qu'il s'appuie sur la bûche de l'entrée dans une direction parallèle. L'amorce est attachée au bout d'un petit bâton. C'est ordinairement un morceau de viande sèche, ou de perdrix, ou d'écureuil. Le bâton qui la supporte est projeté horizontalement vers l'intérieur de la trappe. Sur le bout extérieur du bâton on met perpendiculairement un autre bâton court qui soutient le gros arbre couché à tra-

vers l'entrée. Puis on recouvre le sommet de la trappe avec des écorces et des branches, de manière à ce qu'il n'y ait accès à l'amorce qu'à travers l'ouverture laissée entre le tronc soutenu en l'air et la bûche inférieure. Quand l'animal saisit l'amorce, l'arbre tombe sur lui et l'écrase.

Canada construisit en un seul jour quarante de ces trappes.

Quant aux trappes en acier dont il s'était muni, elles ressemblaient à celles où nous prenons les rats, mais elles n'avaient pas de dents et étaient à doubles ressorts. Il en tendit plusieurs dans la neige, dont il les recouvrit avec soin ; il y jeta des morceaux de viande, et aplanit l'endroit pour qu'aucune trace n'indiquât qu'on y avait touché. La trappe tenait à une chaîne, qui, à l'autre extrémité, se terminait par un anneau dans lequel était passé un gros pieu. Elle n'était pas autrement assujettie. L'animal qui est pris, l'est ordinairement par la jambe ; il traîne la trappe après lui, mais il ne peut aller loin, car le pieu s'embarrasse dans les arbres ou les troncs tombés à terre.

George Malloué apprit vite à reconnaître les pistes que les animaux laissaient dans la forêt, et à se mettre au courant de leurs habitudes caractéristiques. Il fut bientôt en état de faire et de dresser une trappe avec une habileté qui égalait presque celle de son savant précepteur.

La chasse était des plus fructueuses et en dépit des fatigues, il trouvait à ce genre de vie, des charmes étranges. Il lui fallait marcher longtemps et laborieusement, avec un lourd paquet sur le dos, à travers la neige et les broussailles ; il n'avait guère de repos que lorsqu'on se mettait à faire les trappes ou à établir le bivac pour la nuit. Mais, d'autre part, la forêt était si belle ! Ces pins, dont plusieurs s'élançaient jusqu'à deux cents pieds de haut ; cette neige qui les couvre de ses festons et de ses guirlandes ; ce profond silence qu'interrompent seuls par intervalles les cris de l'écureuil ou l'explosion des arbres que le froid fait cra-

quer, produisent un sentiment de curiosité et même d'admiration.

Le grand calme, la solitude absolue et la marche continuelle à travers des bois sans fin, où l'on ne rencontre pas une trace humaine, laissent dans l'esprit une impression étrange. Canada aimait à errer dans la forêt ; mais George se sentait oppressé par ce silence et cet isolement.

Cependant, le jeune Malloué était intéressé par l'observation des pistes, par les commentaires auxquels elles donnaient lieu, et la relation des coutumes variées des animaux dont lui parlait son compagnon. Et puis, l'excitation était grande quand on allait visiter les trappes.

Cela devenait une véritable passion.

La nuit, étendus sur une couche de branches de sapins, ayant à leurs pieds un feu brillant qui dévorait un entassement de grands arbres, et d'où s'élevait une énorme colonne de fumée, les trappeurs, roulés dans leur couverture, sommeillaient de leur mieux. Parfois, cependant, le grand froid, tout en rôtissant une partie de leur corps, n'empêchait pas l'autre de se geler. Alors, ils étaient obligés de se lever, ce qui leur donnait occasion d'admirer les aurores boréales qui, dans ce pays, sont remarquablement belles.

Une chose qui étonnait George, c'était la certitude infaillible avec laquelle Canada suivait son chemin en ligne droite, dans la forêt, où l'on ne trouvait aucun point de repère, dans des jours où le soleil ne se montrait pas et où l'on ne sentait aucun souffle d'air. Cent fois, il avait essayé de l'imiter, mais invariablement il avait fini par décrire un cercle, en inclinant continuellement vers la gauche.

Un matin, en allant visiter les trappes, Canada s'arrêta à la vue d'une empreinte qu'il remarqua sur la neige.

« Nous devons nous estimer heureux, dit-il, d'avoir fait une ample récolte de fourrures, car nous pouvons, à présent, considérer notre chasse comme terminée.

— Pourquoi ? demanda George, avec étonnement.

— Parce que le kekouaharkess, comme dirait Whanotee, est sur nos traces.

— Le kekouaharkess ? répéta George.

— Oui, autrement dire le wolverène ou carcajou, ou encore le glouton de l'Amérique du Nord. C'est le plus terrible ennemi des chasseurs de fourrures. Cet animal que vous n'avez peut-être pas eu occasion de rencontrer, n'est guère plus gros qu'un renard ; son corps est long, ramassé et pourtant robuste, avec des jambes très vigoureuses mais excessivement courtes. Il a de larges pieds armés de griffes, dont l'empreinte, comme vous le voyez, a à peu près l'étendue du poing d'un homme. La longueur de son poil soyeux et la forme de sa tête le font ressembler à un barbet brun.

— Rien ne dit qu'il n'a pas passé près de nos trappes sans les apercevoir, fit observer George.

Canada secoua la tête.

« N'espérez pas cela, répliqua-t-il. Pendant l'hiver, le wolverène se nourrit en mettant à profit les travaux du trappeur. Jour et nuit, il cherche la piste d'un homme, et quand il en a trouvé une, il ne l'abandonne plus. S'il arrive à un lac où la trace disparaisse, il galope tout autour, jusqu'à ce qu'il ait découvert l'endroit où elle rentre dans la forêt : il se remet à la suivre jusqu'à ce qu'elle le conduise à l'une des trappes.

— Il peut se laisser prendre, sans doute ? dit George.

— Jamais on ne prend le wolverène dans une trappe en bois, répondit Canada. Il a toujours soin d'éviter la porte, s'ouvre une entrée par derrière et saisit impunément l'amorce. La trappe contient-elle une proie, il l'attire à lui ; puis, avec une malveillance toute gratuite, il la frappe et la cache dans les buissons ou au sommet d'un sapin. Il détruit ainsi toute une série de trappes. Quand, comme dans le cas présent, un wolverène s'est établi sur la piste d'un trappeur, celui-ci n'a plus d'autres chances de succès que

de changer son terrain de chasse. Il peut alors réussir à se procurer des fourrures avant que son adversaire ait trouvé son nouvel établissement.

— Il n'y a donc pas moyen de se débarrasser de cet animal? demanda George.

— Parfois il s'empoisonne, parfois il est saisi par une trappe d'acier, répondit Canada; mais dans ce dernier cas, sa vigueur est telle que des trappes assez fortes pour retenir un gros loup, lâcheront un wolverène. Ce n'est pas qu'alors, à l'instar du renard ou du foutereau, il procède à l'amputation du membre emprisonné, non, il s'aide de sa bouche, pour emporter la trappe, se dirige en toute hâte vers un lac ou une rivière où il n'ait plus l'obstacle des arbres pour retarder sa course. Puis, quand il a fui assez loin pour se croire à l'abri des poursuites, il met tous ses soins à débarrasser sa jambe et y réussit assez souvent. Quelquefois on le tue à l'aide d'un fusil qu'on place près d'une amorce à laquelle est attachée une ficelle qui fait jouer la détente, et cependant, j'ai vu en plusieurs occasions, le carcajou rendre ces précautions inutiles, en approchant d'abord du fusil, et en rongeant la corde qui communiquait avec la détente; après quoi, il dévorait l'amorce en toute sécurité.

— C'est extraordinaire, fit observer George Malloué.

— Il y a pourtant un fait qui est plus fort que cela, dit Canada. Un jour que j'avais vu toutes mes inventions pour me défaire d'un wolverène découvertes et déjouées, j'eus l'idée de placer mon fusil dans un arbre avec le canon pointé verticalement en bas sur l'amorce qui était suspendue à une branche, de façon à ce qu'on ne pût l'atteindre qu'en sautant. Le fusil était haut dans l'arbre et tout à fait dérobé à la vue par le feuillage. Or, le malheur du wolverène est d'être doué d'une excessive curiosité. Il examine tout ce qu'il trouve, un vieux mocassin jeté dans les broussailles, un couteau perdu dans la neige, il les dépiste et les

étudie; un objet suspendu hors de sa portée est pour lui une tentation presque irrésistible. Cependant, le carcajou avait maîtrisé sa curiosité et sa faim ; il avait grimpé à l'arbre, et avait tranché la corde qui attachait le fusil. Tout danger ayant alors disparu, il était redescendu et s'était tranquillement approprié l'appât. Comme j'avais essayé vainement le poison et tous les pièges, il ne me restait plus qu'à avouer ma défaite et à abandonner le terrain ; c'est ce que nous ferons encore dans la circonstance présente.

— Pourtant, dit George, mon amour-propre est piqué et je tiendrais à ne pas renoncer si facilement à la victoire.

— Ce serait une lutte qui ne serait pas sans attrait, répliqua le trappeur ; mais les profits ne seraient pas en raison de la peine et de la perte de temps qu'elle nous occasionnerait. »

Ils visitèrent successivement toutes leurs trappes ; il n'en restait pas une seule intacte.

« Qu'allons-nous faire ? » demanda George.

— Je vous l'ai dit, répondit Canada, mettre nos fourrures en paquet et retourner à Terrebonne. Nous voilà au mois de décembre et la neige est suffisamment durcie pour qu'on puisse faire une excursion en traîneau. C'est un plaisir que j'ai promis de procurer à mademoiselle Madeleine, et je veux lui tenir parole. »

Canada était, d'ailleurs, très satisfait. Il avait dans sa collection des peaux de martre, de pékan, de foutereau, de loutre et de renards argentés. La valeur de toutes ces peaux n'était pas à dédaigner. Une paire bien assortie de renard argenté ne se vend pas moins de deux mille à deux mille cinq cents francs. Les renards croisés, qui tirent leur nom d'une bande noire courant le long du dos avec une croix sur les épaules, comme celle de l'âne, présentent toutes espèces de variétés dont les prix diffèrent. La peau d'un pékan monte de vingt à trente-huit francs; celle d'une martre de dix-neuf à vingt-neuf ; celle d'un foutereau de

treize à dix-huit. La loutre, moins commune que les deux dernières espèces, est évaluée à un franc vingt-cinq centimes le pouce, en le mesurant de la tête à l'extrémité de la queue.

Ces indications peuvent donner une idée des gains que réalisent les chasseurs de fourrures.

XXV

EN TRAINEAU. — LA PREMIÈRE GARDE.

Le froid excessif, au Canada, est de peu de durée, tandis que l'extrême sécheresse de l'atmosphère le rend peut-être même moins sensible qu'en Europe.

Canada avait proposé une chasse aux Caribous, et il avait été convenu que l'expédition commencerait deux jours après Noël.

Le matin du jour qui avait été fixé, les chevaux furent attelés au traineau. Le trappeur et George occupèrent le siège de devant ; Henri, Paul et Madeleine se perchèrent sur un monceau de peaux, de couvertures, de piques, de fusils, de patins et de mocassins. On eut soin, en outre, de se munir d'une provision de café, de sucre, de pain et de venaison.

Canada était grave et solennel, comme il convenait au chef d'une expédition qui n'était pas sans périls. George tâchait d'imiter son calme ; mais les autres avaient peine à contenir leur joie.

Le temps était magnifique. Quelques nuages seulement flottaient dans le ciel et réfléchissaient la neige qui couvrait la terre.

Madame Malloué n'était pas sans inquiétude; mais elle

avait confiance dans l'habileté et le dévouement de Canada, et ses enfants paraissaient si heureux qu'elle ne s'était pas senti le courage de les priver de cette partie de plaisir.

D'ailleurs, de pareilles expéditions sont habituelles dans ce pays.

Le chasseur fit claquer son fouet et ils partirent, avec une rapidité incroyable. Madeleine, Henri et Paul furent obligés de se coucher pour ne pas perdre la respiration, et ils eurent même, un moment, la crainte que Canada ne fût plus maître de son attelage. Mais un coup d'œil suffit pour les rassurer.

Ils arrivèrent sur un lac, et alors Canada modéra le galop des chevaux, qui étaient couverts d'écume et enveloppés d'un nuage de vapeur. Le paysage, à droite et à gauche, présentait un panorama des plus curieux, tandis qu'en face s'étendait une noire forêt de sapins.

« Eh bien, mes enfants, dit Canada, que dites-vous d'un voyage en traineau ? »

— C'est superbe, splendide ! répondirent ses compagnons.

— Attendez, et votre surprise redoublera, reprit le chasseur.

— Qu'est-ce que vous nous réservez ? demanda George.

— Patience, quand nous serons arrivés je vous présenterai à un ami qui réside par ici, avec sa famille ; c'est alors que le plaisir commencera. »

Aux questions qui lui furent adressées, Canada se contenta de répondre qu'il leur ferait faire la connaissance d'un vieux trappeur, qui vivait, depuis des années, dans ces parages ou abondaient les ours noirs et bruns, les caribous, les daims, les wapiti, et, en un mot, tous les animaux à fourrures.

A midi, on s'arrêta sous un sycomore, où l'on alluma un grand feu que le Canadien alimenta au moyen d'un arbre entier qu'il abattit. Les chevaux furent dételés, on leur

donna du foin et de l'avoine, et ensuite, on procéda au dîner.

Après quelques heures de repos, on se remit en route, et on fit halte, au coucher du soleil, dans une petite plaine abritée et isolée que le chasseur semblait parfaitement connaître.

On s'occupa, d'abord, des chevaux qu'on plaça sous des arbres et qu'on entoura de branches pour les protéger contre le vent et contre les attaques des loups. Puis, on dressa la tente sur laquelle on amoncela des feuilles et des branches. Une ouverture étroite laissait pénétrer à l'intérieur la chaleur du feu, qu'on alluma devant l'entrée. On étendit par terre des peaux de buffle et d'ours.

George et ses jeunes compagnons achevaient leur tâche, lorsqu'ils entendirent un coup de fusil. Ils coururent tous vers Canada qui avait profité d'un instant de liberté pour creuser, sur le lac, un trou dans la glace, et, au moyen d'un crochet en fer, avait attiré hors de l'eau les poissons qui étaient venus à l'ouverture pour respirer. Puis, en retournant au campement il avait abattu deux coqs de bruyère. C'était plus qu'il n'en fallait pour le souper.

Le feu flambait devant la tente au point de fondre la neige jusqu'à une certaine distance ; il n'y avait à cela aucun inconvénient parce que les chasseurs avaient eu la précaution de se placer sur une portion relativement élevée.

Enfin, le repas fut servi, chacun prit place, et mangea avec un appétit et un plaisir inconnus aux habitants des villes.

Il avait été convenu qu'à neuf heures tout le monde s'arrangerait pour dormir. On passa le temps gaiement, en racontant des histoires, des aventures. On examina et nettoya les fusils, les mocassins ; on répara les raquettes, et l'on s'occupa d'une foule de détails habituels en pareilles circonstances.

Canada semblait avoir pris à tâche de ne pas laisser l'a-

nimation se refroidir. Il avait dans ses souvenirs cent histoires d'Indiens, d'ours, de trappeurs, palpitantes d'intérêt et que, tout en fumant sa pipe, il débita dans un langage aussi énergique qu'il était figuré.

Une place spéciale avait été préparée pour Madeleine, dans un coin de la tente, et, à l'heure fixée, les couvertures furent déployées et l'on s'enveloppa de peaux. L'un des chasseurs devait demeurer en sentinelle, et alimenter le feu, afin qu'on ne se refroidit pas, et, aussi, pour tenir les bêtes fauves à distance.

Henri fut désigné pour la première garde, et le sentiment de son importance redoubla son courage.

Chaudement couvert, il sortit en plein air, posa son fusil sur son épaule, et, d'après les indications de Canada, choisit, pour aller et venir, un sentier battu qui s'étendait du feu à l'endroit où étaient les chevaux. La nuit était sombre, mais la réfraction de la neige lui permettait de voir assez distinctement, tandis que le feu qui craquait et pétillait, lui tenait compagnie.

Une rangée de sapins le protégeaient contre le vent, et, d'un côté, il avait vue sur toute l'étendue d'un lac.

D'abord, il ne fut interrompu dans ses méditations que par les craquements des arbres et les mugissements du vent ; mais, à mesure que la soirée avança, les hurlements des animaux sauvages se firent entendre, et formèrent un horrible concert.

Henri arma son fusil, décidé à tirer sur les assaillants, s'ils osaient se montrer, et reprit sa marche.

Bientôt il lui fut impossible de douter de l'approche d'une bande de loups, qui, faisant un demi-tour pour éviter le feu, apparurent sur le lac.

La présence des hommes, des chevaux, et les débris de poissons et de gibier qu'on avait jetés hors de la tente les attiraient ; mais ils n'osaient s'aventurer plus près. Leur tactique était assez singulière. Ils étaient rangés en demi-

cercle. Celui qui était au bout commençait à hurler, un autre l'imitait, et la bande entière répondait en chœur.

Henri connaissait la lâcheté de ces animaux, et il ne s'effraya pas outre mesure.

Toutefois, sa préoccupation fut telle qu'il oublia la recommandation que lui avait faite Canada de ne jamais s'arrêter, de se tenir toujours en mouvement; c'était le seul moyen d'éviter l'engourdissement et le sommeil auxquels prédisposent le froid et la neige. Or, on sait que céder au sommeil en pareille circonstance est chose presque toujours fatale.

Henri, debout, immobile, le menton appuyé sur le canon de son fusil, suivait les mouvements des loups. Une sensation étrange le saisit, et, malgré lui, ses yeux se fermèrent.

Heureusement, son fusil lui glissa des mains, et ce support lui manquant, il tomba. Ce fut peut-être son salut, et celui de ceux sur lesquels il était chargé de veiller.

Les loups étaient toujours à la même place.

Il remit son fusil sur son épaule et reprit sa marche. Mais soudain, il fit un bond en arrière, abaissa son arme et cria :

« Qui vive? Répondez, ou je tire! »

Il avait entendu partir du pied d'un sapin quelque chose comme un infernal éclat de rire, et il s'imagina que quelqu'un avait été témoin du moment d'oubli dont il venait de se rendre coupable, et l'en punissait en se moquant de lui.

— Qui est là, qui vive? répéta-t-il.

Le rire recommença, et, au même instant, il aperçut devant lui deux yeux ardents, dont il n'était séparé que par des branches de cyprès.

Sous l'influence de la surprise, et croyant avoir affaire à un ennemi, Henri visa et fit feu. Il y eut un hurlement, et un corps tomba à ses pieds.

Canada et ses compagnons accoururent.

« Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon? cria le chasseur; qu'est-ce qui se passe? »

Henri regarda autour de lui, et puis, dit, à voix basse.

« J'ai vu un Indien, là, sous le cyprès.

— Un Indien ! s'écria Canada, cela m'étonnerait; cependant, c'est possible. »

Il se baissa et ramassa un objet qu'il présenta à Henri.

— C'est un hibou, un magnifique hibou, dit George. Bravo, Henri, nous l'emporterons et nous l'empaillerons. »

Henri prit l'oiseau qui était véritablement de proportions monstrueuses et l'examina avec une sorte de terreur; ses ailes n'avaient pas moins de cinq pieds d'envergure.

« A présent, mes enfants, dit Canada, avant de retourner nous coucher, donnons une leçon à ces diables que j'aperçois là-bas, sur le lac, et dont les hurlements nous ont empêché de dormir. »

Il saisit un tison enflammé, et se dirigea vers les loups qui étaient toujours rangés en bataille. A un signal donné, ses compagnons lancèrent comme lui, en l'air, le tison dont ils s'étaient munis, et la bande entière se dispersa.

Tous retournèrent au camp. Henri fut relevé de garde et remplacé par Paul; puis vint le tour de George.

XXVI

L'AMI DE CANADA. — LA CHASSE AUX CARIBOUS.

Au point du jour, les chevaux furent attelés, on déjeuna et on partit. Le voyage se continua sans incident remarquable, et le lendemain, on arriva en face d'îles couvertes de bois épais.

Canada souriait, en voyant ces lieux qui évoquaient dans son esprit une foule de souvenirs.

La journée était déjà avancée, lorsque, après avoir traversé un pays dans lequel les collines, les prairies et les forêts se succédaient, le chasseur arrêta les chevaux devant une habitation qui était évidemment celle d'un homme blanc.

En outre de la maison principale, il y avait une écurie, un petit fort, haut de deux étages, et, aux alentours, des champs cultivés.

Mais Canada fut désappointé, en voyant que pas le moindre filet de fumée ne s'échappait de la cheminée.

« Le vieux vagabond est sorti avec tous les siens, dit-il, mais que cela ne nous arrête pas. »

Et, sans autre observation, il descendit du traineau et mena les chevaux sous un hangar. On [illegible]a les paquets et on les transporta dans la maison, qui était parfaitement construite, admirablement protégée contre le froid, et présentait un aspect des plus agréables.

Canada qui, à en juger d'après l'adresse avec laquelle il avait ouvert la porte, était familiarisé avec la place, alluma du feu dans la principale pièce qui servait de cuisine, et, tout en allant et venant, il raconta l'histoire de cet Européen qui avait fixé sa résidence si loin des dernières limites de la civilisation.

Laronde était, comme notre ami Canada, un grand chasseur. Tous deux ils avaient battu le pays qui s'étend des rivages habités par les Esquimaux au Texas; mais Laronde, un peu plus âgé que son compagnon, s'était marié. Fatigué d'une vie errante, il avait choisi pour y établir sa demeure ce coin de terre qui produisait, en abondance, tout ce qui était nécessaire à son existence.

Dans l'intérêt de sa femme et de ses enfants, deux petites filles de douze et quatorze ans, et un garçon de huit ans, le trappeur avait enterré la hachette avec les Indiens possesseurs du sol.

Il avait peu de goût pour les peaux rouges; mais il aimait la vie dans les bois, et il entretint avec eux des relations amicales, achetant leurs collections de fourrures, leur vendant de la poudre, des balles, et augmentant incessamment sa fortune.

La quantité de fourrures qui passaient annuellement par ses mains et qu'il expédiait à Québec et à Montréal était considérable, tandis que les services qu'il rendait aux Indiens lui assuraient la tranquillité.

Néanmoins, par mesure de précaution, il avait construit le fort auquel nous avons fait allusion.

Canada invita ses compagnons, malgré l'absence de son ami, à se considérer comme chez eux, et il leur donna l'exemple, en empilant le bois dans la cheminée, et en prenant, parmi les provisions, du lard, de la venaison, des œufs qui composèrent un excellent souper.

La nuit était venue et l'on allait se mettre à table, quand la porte s'ouvrit. Quatre gros chiens firent irruption dans la maison, et auraient peut-être témoigné des intentions hostiles, s'ils n'avaient été aussitôt suivis de leurs maîtres.

C'était la famille Laronde.

Le trappeur, en reconnaissant son ami Canada, lui serra affectueusement la main, et, pendant quelques minutes, les questions et les réponses s'entre-croisèrent avec une extrême volubilité.

Tout le monde avait faim, et l'on fit honneur au repas préparé par Canada. Madame Laronde alla chercher une vieille bouteille d'eau-de-vie, qu'on gardait pour les grandes occasions, et les vieux amis continuèrent leur conversation, en fumant leur pipe et en savourant leur café.

« Comment se fait-il que nous n'avons trouvé personne à la maison? demanda Canada.

— Nous étions allés chasser le caribou, répondit Laronde; notre intention était même de camper dans le bois, quand nous avons aperçu une colonne de fumée qui sortait

de la cheminée. Cela nous a décidés à hâter notre retour. »

La connaissance fut vite établie entre les enfants de Laronde et les amis de Canada. Les filles du trappeur étaient vêtues à la mode indienne, avec une tunique de peau de daim, des jambières, des mocassins et des bonnets de fourrures. Elles avaient été habituées à la solitude, depuis leur enfance, et une chasse à l'ours, au daim ou au caribou, était pour elles un incident presque journalier. Aussi avaient-elles cent histoires à raconter.

Dès le lendemain, on prépara une grande expédition, et, le jour suivant, le premier rayon de soleil trouva tout le monde prêt à partir.

L'ordre de marche qu'on adopta était très simple. Canada, Laronde et sa femme marchaient à la file, laissant derrière eux une route sur laquelle glissaient les traîneaux chargés de biscuits, de farine, de riz, de thé, de café, de porc et de fourrures, et auxquels étaient attelés les chiens. Venaient, ensuite, les jeunes chasseurs, et les jeunes Laronde qui couraient sur les flancs de la colonne.

On gravit ainsi, une montagne, on longea deux lacs, et lorsqu'on fut arrivé sur un large plateau dont la surface était unie comme une glace immense, le trappeur montra des traces fraîches non seulement de caribous, mais aussi de daims d'Amérique, qui avaient passé par là depuis une ou deux heures au plus. Mais, sans s'arrêter à cet indice, Laronde se dirigea vers une ligne de grands sapins où l'on fit halte et où l'on prépara le dîner.

Au bout de deux heures on se remit en marche, et à la tombée de la nuit on atteignit un grand lac qui, au dire du trappeur, était le meilleur terrain de chasse de toute la contrée, et connu seulement de quelques Indiens.

On dressa une tente, mais beaucoup plus grande et beaucoup plus commode que celle que Canada avait apportée. Elle était tellement spacieuse, qu'au moyen de couvertures

suspendues au toit, on la divisa en deux appartements, dont l'un fut réservé pour les dames.

La journée avait été fatigante. Aussitôt que le feu eut été allumé, qu'on eut placé les chiens près de la porte, chacun s'enveloppa dans ses fourrures, et bientôt le plus profond silence régna dans la tente.

Le lendemain, il fut convenu que madame Laronde et les jeunes filles resteraient au camp, pour préparer le repas, et qu'elles se contenteraient de tirer le gibier qui s'aventurerait à portée de leurs fusils, tandis que les hommes et les garçons feraient une excursion dans les environs.

Laronde prit le commandement de l'expédition. Il faisait un froid vif; mais les jeunes chasseurs s'habituaient à courir sur la neige, et ils témoignèrent une ardeur qui leur valut un éloge de la part du trappeur.

Soudain, Laronde s'arrêta et montra à ses compagnons une trace de caribou qu'il dit être récente. Il recommanda le silence le plus complet, et on suivit la trace qui se dirigeait vers la lisière d'un bois d'où le vent avait soulevé la neige et mis le gazon à découvert.

Au bout d'une centaine de pas, ils rencontrèrent un espace où la neige était battue et où vraisemblablement les caribous avaient passé la nuit. Ils devaient former tout un troupeau.

Canada fit signe à ses amis de se tenir prêts, et tous avancèrent séparément, se dissimulant derrière les arbres, se tenant à une certaine distance les uns des autres, et l'œil aux aguets.

Tout à coup, Laronde s'arrêta de nouveau, fit un signe aux chasseurs, arma son fusil, serra sa ceinture, et se lança sur la trace des caribous.

Tous l'imitèrent, quoique avec de grandes difficultés, car leur route était semée de trous larges et profonds qu'ils étaient souvent obligés de tourner.

Le moment vint où Henri et le jeune Laronde, dont le nom était Francis, renoncèrent à tenir leur rang et se contentèrent de suivre de leur mieux.

D'instant en instant, les marques devenaient plus fraîches. Les jeunes chasseurs furent alors invités à se poster derrière les arbres, et à attendre que Canada et Laronde ramenassent de leur côté les caribous et leur procurassent ainsi l'occasion de prouver leur adresse.

Laronde avait aperçu sous des sapins, un troupeau de caribous. Des loups affamés étaient à distance et les contemplaient avec l'envie de les dévorer. Mais les caribous s'inquiétaient peu de leur présence; quelques-uns même avançaient la tête et les regardaient avec dédain.

Pendant que Laronde et Canada marchaient sans bruit et en se tenant sous le vent, leurs compagnons avaient choisi leur poste d'attaque, s'abritant, autant que possible, par des buissons.

Un quart d'heure environ s'écoula sans que le moindre bruit, pas même celui du vent, vint rompre la tranquillité qui régnait dans la forêt.

George et Henri éprouvaient plus que les autres cette sensation étrange que produit sur l'Européen le calme infini qui règne, en hiver, dans les immenses forêts de l'Amérique du Nord. Rien ne s'efface aussi aisément que la trace d'une raquette ou d'un patin, un souffle de vent, quelques flocons de neige, et tout a disparu. Cette solitude finit par être intolérable, et c'est avec un sentiment de satisfaction que le trappeur écoute le bruissement des feuilles, le souffle qui passe à travers les sapins, et le craquement des arbres succombant sous le poids de la neige ou les morsures de la gelée.

La détonation d'un fusil mit les chasseurs en alerte, et, au bout de quelques minutes, un énorme caribou, suivi de plusieurs autres, apparut, faisant voler autour de lui un nuage de neige.

Quatre coups partirent presque simultanément, et les chasseurs se mirent à la poursuite des caribous.

« Prenez garde, cria Francis, ils sont dangereux. »

Mais nul ne se préoccupa de cet avertissement.

Paul envoya une balle dans l'épaule gauche de l'un des animaux, qui, après avoir parcouru une vingtaine de pas, tomba pour ne plus se relever. George n'avait pas été si heureux. Il avait blessé un caribou, mais pas mortellement. Il allait se retourner contre le jeune chasseur, quand un second coup l'arrêta.

Laronde et Canada survinrent au moment où des cris partirent d'un épais fourré. Francis avait eu raison de dire que le caribou peut devenir dangereux. Quand il se voit serré de près par son ennemi, il fait volte-face, et attaque, non avec ses bois, mais avec ses jambes, frappant dans toutes les directions, et ne s'arrêtant que lorsqu'il est épuisé par la perte de son sang. D'un coup il briserait un membre. Aussi, le chien le plus hardi a-t-il soin de se tenir à une distance respectueuse.

Henri et Francis avaient visé le même caribou, et quoiqu'il n'eût pas été possible de dire lequel avait été le plus adroit, ils s'étaient élancés à sa poursuite. Mais l'animal s'était subitement retourné. Il avait dans le flanc une blessure d'où le sang coulait, et, dans sa rage, il faisait voler la neige autour de lui. Henri rechargeait son fusil, tandis que Francis, armé de son lasso que terminait une grosse balle de plomb, s'approcha à quelques pas, et lança le lasso qui s'enroula autour du cou du caribou.

Il y eut un moment d'une lutte palpitante. Mais, prompt comme l'éclair, Paul, qui était accouru, enfonça son couteau au-dessus de l'épaule de l'animal qui n'offrit aucune résistance.

Laronde et Canada, qui s'étaient sacrifiés au plaisir des jeunes chasseurs, avaient, de leur côté, tué un caribou, de sorte qu'on en avait abattu quatre en tout.

On procéda au dépècement, et l'on songea à regagner le camp. Il était déjà tard, et tous étaient fatigués, tous avaient faim. Cependant, ce n'était pas le moment de se reposer, car, pendant que Canada et Laronde découpaient les caribous, les autres avaient pour devoir d'abattre du bois et d'allumer un grand feu. On éleva une rangée de buissons, pour se protéger contre le vent d'est, et ce ne fut que lorsque tout fut en état, qu'on étendit sur les charbons de larges tranches de caribou.

Rien n'est plus délicat et plus agréable que la chair de ces animaux : aussi les chasseurs mangèrent-ils avec grand appétit. Chacun aurait désiré camper sur place ; mais on était attendu, et il fallut se mettre en marche.

On fit cinq parts des caribous, et quoiqu'on se fût débarrassé d'une grande partie des os, la charge pour chacun, était assez lourde.

Il était presque nuit, et l'on avait devant soi une longue course. Chacun se pourvut d'une branche de sapin en guise de torche, et Laronde prit la tête de la colonne. C'était une étrange procession que formaient ces hommes, marchant avec ces lumières, sur la neige, à travers les bois, et mettant en fuite les hibous, les chauves-souris et les écureuils. Des Indiens, en les apercevant, les auraient considérés comme des fous ; mais, ainsi que nous l'avons dit, Laronde comptait sur l'amitié des sauvages.

Enfin, ils arrivèrent au campement et se débarrassèrent joyeusement de leur fardeau. Un bon repas, une tasse d'excellent café, rendirent à tous leur bonne humeur.

XXVII

UNE AVENTURE SUR LA GLACE.

Une seconde expédition fut organisée pour le lendemain. Cette fois, les dames devaient être de la partie, tandis que Francis et Henri se chargeraient de veiller sur le campement, ou, comme on disait, sur la maison.

Ce n'était pas une grande privation pour les jeunes chasseurs, qui étaient encore fatigués de la course de la veille, et, qui, d'ailleurs, se promettaient d'employer agréablement leur temps. Tout ce qu'on leur demandait, c'était de tenir un bon feu, de préparer le café et la soupe de caribou pour la tombée de la nuit. Ils auraient donc tout loisir pour courir, faire des boules de neige, et se livrer à leurs exercices favoris.

Ce fut avec une sorte de plaisir qu'ils virent les autres s'éloigner, et quand tous eurent disparu derrière la colline, il leur sembla qu'ils avaient acquis une véritable importance.

Laronde avait résolu de conduire ses amis vers un lac que Berthe, sa fille, assurait être, en été, l'endroit le plus charmant de la terre. Il était entouré de grands arbres et de collines qui, par des gradations successives, s'étendaient à une distance considérable.

Le voyage s'accomplit joyeusement. On s'était muni d'une espèce de traineau sur lequel on devait charger le gibier, et que madame Laronde dirigeait avec une habileté consommée.

Tout en marchant, les jeunes gens et les jeunes filles tuèrent des coqs de bruyère, des lièvres et des écureuils gris. Ces écureuils (*siurus cinereus*) se trouvent partout répandus dans le nord de l'Amérique. C'est un très élégant petit animal, avec une grande queue, qu'il relève souvent

en forme de demi-cercle, de telle façon que l'extrémité touche la tête. On les dit beaucoup plus intelligents que ceux de nos pays d'Europe. Autrefois, ils étaient si nombreux en Pensylvanie et faisaient une telle destruction du grain, que le gouvernement offrit une récompense de six sous par tête qu'on lui apporterait. En 1849, les primes atteignirent un chiffre si élevé qu'on les réduisit de moitié.

En hiver, les écureuils vivent dans le creux des vieux arbres, où ils font provision de noix, et élèvent leurs petits. Dans l'été, ils construisent un nid de petits morceaux de bois et de feuilles, au sommet des branches. Ils émigrent aux changements de saisons, et des naturalistes affirment que, pour franchir les rivières qu'ils rencontrent sur leur chemin, ils font preuve d'une merveilleuse sagacité. Ils se placent sur un morceau d'écorce, et déployant leur queue, ils s'en servent comme de gouvernail. Mais, si un grand vent survient pendant la traversée, leur habileté ne suffit pas pour les sauver; le nombre de ceux qui périssent est considérable.

Quoique nous ayons lu chez plusieurs auteurs des récits de cette intelligence des écureuils gris, nous ne saurions en garantir l'exactitude.

Il était plus de midi quand les chasseurs atteignirent le lac. Bien qu'il ne présentât à la vue qu'une immense étendue de neige et de glace, on était frappé de l'originalité du paysage et l'on devinait ce qu'il devait être au printemps.

A l'une des extrémités était un pavillon que Laronde avait construit, et où sa femme et ses enfants venaient passer, en été, des journées entières. Derrière, sous un hangar était un canot que, pour le moment, la neige recouvrait entièrement.

Le but que se proposait Laronde était d'offrir à ses amis le plaisir d'une chasse aux daims d'Amérique, qui abondaient dans ces parages.

Le daim d'Amérique, que beaucoup confondent avec

l'élan, est très différent de ce dernier animal. D'une grosseur énorme, il a sans doute quelques points de ressemblance avec l'élan, mais il en diffère sous plusieurs autres, particulièrement dans la forme des bois. Il y en a de deux espèces, l'une de couleur noire qui atteint une hauteur de huit à neuf pieds, et l'autre grise, qui dépasse rarement la taille d'un cheval ordinaire. L'une et l'autre ont la tête large et hors de proportion avec le corps, de petits yeux, de longues oreilles, la lèvre supérieure ridée, beaucoup plus forte que l'autre, le cou court avec une crinière épaisse, les jambes minces. Les bois, sans andouillers, ont entre leurs branches extrêmes une distance d'au moins cinq ou six pieds, et, sur les côtés extérieurs, ils sont armés de pointes aiguës.

Ils perdent leurs bois en décembre et en janvier, et on en a trouvé qui pesaient jusqu'à quarante livres. Ces animaux atteignent souvent un poids de seize cents livres. Ils vont généralement au trot, et quoiqu'ils lèvent le pied très haut, leur course est rapide. Le mâle est inoffensif, excepté quand il est blessé ou lorsque sa compagne est en péril. Alors, il se retournera fièrement et attaquera son ennemi avec ses bois et ses pieds. Dans l'été, ces daims paissent, comme l'élan, en famille, dans les plaines; dans l'hiver, ils broutent les branches des arbres, particulièrement celles des saules et des peupliers. Dans les régions du nord, comme au Canada, ils battent la neige avec leurs sabots pour atteindre les jeunes pousses et l'écorce qui composent leur seule nourriture.

Les chasseurs se dirigèrent vers l'extrémité opposée du lac, où se tenaient les daims. Quant à madame Laronde elle préféra rester près du feu, sous l'abri du hangar.

Laronde recommanda à ses compagnons la plus grande précaution, attendu que ces animaux, comme tous ceux de leur espèce, prennent aisément l'alarme, et qu'au moindre

indice de danger, ils partent avec une vitesse telle qu'il devient impossible de les suivre.

Le lac était entouré d'un bouquet de feuillage qui résistait même aux sévérités de l'hiver, tandis qu'à une certaine distance, les arbres étaient moins rapprochés les uns des autres. En avançant la tête sous les sapins, les chasseurs aperçurent tout un troupeau de daims. En un instant, les chiens furent lâchés, et Laronde, suivi de ses amis, s'élança sur le lac à la rencontre des pauvres bêtes que les dogues rabattaient de leur côté.

Les daims fuyaient éperdus, et déjà ils avaient franchi une partie du lac, quand un coup de fusil les fit rebrousser chemin. Mais ils se retrouvèrent devant un cercle d'ennemis qui ne leur laissèrent pas un instant de repos. Ils reprirent leur course vers le bois. Un d'entre eux, le plus gros, ne tarda pas à ralentir le pas, et il devint visible qu'il était gravement blessé. Berthe, qui avait chaussé ses patins, s'élança vers lui, en poussant un cri joyeux, et lui envoya une balle. Le daim, rendu furieux, se retourna contre elle et la chargea avec une rapidité effrayante. Mais la jeune fille était préparée à cette attaque ; elle partit comme une flèche sur la glace, décrivant tantôt des courbes gracieuses, et tantôt suivant une ligne droite.

Enfin, les yeux animés, l'air triomphant, elle se disposait à frapper un dernier coup, lorsque, soudainement, elle leva les bras, jeta un cri et disparut. Sa mère, sa sœur et Madeleine qui, du bord du lac, avaient suivi ses mouvements, laissèrent échapper une exclamation d'épouvante. Prompt comme l'éclair, Paul, qui se trouvait en avant des autres, ôta, en courant, tout ce qui pouvait l'embarraser, et en quelques secondes, il arriva devant le trou où Berthe avait coulé sous la glace.

Un instant, il fut comme paralysé, mais vite, il détacha ses patins et, sans prendre garde à ceux qui lui criaient d'arrêter, il se précipita dans l'eau.

« Allons ! du courage ! » cria Canada, d'une voix de tonnerre, en brisant la glace à coups de hache.

Le trou à air par lequel Berthe et Paul avaient disparu avait environ cinq pieds de circonférence, et la glace sur les bords n'avait qu'une faible épaisseur. En moins de deux minutes, Canada et Laronde en eurent brisé une étendue relativement considérable, et ils allaient continuer à frapper quand la tête de Paul se montra au-dessus de l'eau. On le saisit et on l'attira sur la neige, ainsi que Berthe qu'il tenait, inanimée dans ses bras.

Il tomba à côté d'elle et perdit connaissance.

Canada chargea George d'aller rassurer madame Laronde, et puis posa la jeune fille sur son bras, la tête un peu inclinée, de façon à lui faire rejeter l'eau dont son estomac était rempli. Bientôt un soupir annonça son retour à la vie.

Le chasseur lui fit avaler ainsi qu'à Paul une bonne gorgée d'eau-de-vie, et quand madame Laronde arriva, elle les trouva tous les deux assis sur la neige et se regardant réciproquement d'un air tout étonné.

Le premier moment de joie passé, on questionna Berthe, mais elle avait immédiatement perdu conscience, en sorte qu'elle ne se rappelait rien. Interrogé à son tour, Paul raconta qu'après avoir plongé au fond du lac, il avait vu Berthe qui s'accrochait convulsivement à des herbes. Avec le calme qu'il savait garder dans les circonstances les plus critiques, il avait coupé ces herbes avec son couteau, et ils étaient remontés au moment où ses forces s'épuisaient.

Berthe tendit la main à Paul, en se levant, et, essuyant une larme, elle l'invita à courir, avec elle, vers le feu qui flambait sur la rive.

Laronde et sa femme étaient presque fous de bonheur.

« Oui, mon enfant, cria le trappeur, lorsqu'il eut rejoint Paul, vous pouvez me demander ce que vous voudrez. Tout ce que j'ai est à vous. Allons, qu'on passe un peu

d'eau-de-vie à ces enfants, car m'est avis que la chasse est finie pour aujourd'hui.

Un quartier de daim composa le dîner, et Laronde ne se lassa point de boire à la santé de celui à qui il devait de pouvoir encore embrasser sa fille. Madame Laronde fut moins démonstrative, mais sa reconnaissance fut, peut-être, plus profonde encore.

XXVIII

LA RENCONTRE DES INDIENS.

On se souvint longtemps de cette chasse aux daims.

Après l'aventure qui avait failli être fatale à Berthe et à Paul, tout le monde avait hâte de regagner le camp. On empila le gibier sur le traineau et on partit.

Une course d'un quart d'heure, une marche rapide autour d'un grand feu, et un verre bien chaud d'eau-de-vie, avaient garanti Berthe et Paul contre les effets de leur immersion dans le lac ; mais ils sentaient la nécessité de se tenir en mouvement pour éviter un refroidissement. Aussi furent-ils constamment en tête de la colonne.

Une demi-heure environ après la tombée de la nuit, on arriva en vue du camp où brillait un bon feu. Les chasseurs annoncèrent leur retour par des cris de joie, et hâtèrent le pas. Mais personne n'accourut à leur rencontre, et ils furent accueillis par le hurlement des loups qui étaient rangés, à distance, autour du feu, attendant, pour attaquer la soupe au caribou, que la flamme fût moins vive.

« Ohé ! ohé ! les enfants ! cria Laronde ; qu'est-ce que cela signifie? »

Et, tirant un coup de fusil sur les loups qui s'enfuirent, il se précipita sous la tente.

Mais il ne vit pas trace d'Henri ni de Francis.

On commença à s'alarmer sérieusement. Les hommes se dispersèrent dans toutes les directions, appelant, criant et éveillant les échos endormis de la forêt. On alluma des torches, et prenant le feu comme centre, chacun étendit le cercle de ses recherches, et procéda avec plus de méthode.

Les traces de pas étaient abondantes sur la neige. On pouvait, pour ainsi dire, suivre l'emploi que les enfants avaient fait de leur temps pendant la journée.

Là, ils avaient couru, ici ils avaient glissé ; plus loin ils avaient formé une grosse boule, et ensuite coupé du bois qu'ils avaient traîné au camp.

Mais on ne vit rien qui indiquât ce qu'ils étaient devenus.

Une chose paraissait certaine, c'était qu'ils n'étaient partis que depuis peu de temps, car le feu était encore rempli de bois. La pensée ne vint à personne qu'ils avaient pu fuir par peur des loups, cela était impossible.

Laronde et Canada eurent la crainte qu'ils n'eussent été attaqués par les Indiens, mais ils n'aperçurent pas la moindre trace de Peaux-Rouges.

Evidemment, il était arrivé quelque chose aux enfants ; mais, malgré leur expérience et leur habileté, les chasseurs étaient en défaut. Il n'était pas à croire qu'ils se fussent égarés dans le bois, car le feu était empilé à une telle hauteur que la flamme rayonnait au loin comme un phare. Les chiens avaient été lancés sur les pistes, mais au bout de quelques minutes, ils revinrent et se couchèrent aux pieds de leurs maîtres. Après deux heures de recherches, Canada et Laronde s'avouèrent vaincus, et furent obligés de remettre au lendemain la solution de ce qui leur paraissait être un terrible mystère.

Madame Laronde servit la soupe et des tranches de cari-

bou, mais tous étaient mornes, et c'est à peine si l'on mangea quelques bouchées. La même anxiété était dans tous les esprits, et nul n'osait exprimer ses craintes.

Laronde annonça brusquement que son intention était de se reposer. Aussitôt, on déroula les couvertures qui formaient dans la tente deux appartements, et tous retombèrent dans le silence. Les jeunes gens, malgré l'anxiété qui les torturait, respectaient trop le chagrin du trappeur pour se permettre aucune remarque; mais, tout en faisant semblant de dormir, ils examinaient Canada et son ami, qui, appuyés dans un coin, fumaient leur pipe.

George et Paul crurent remarquer que tous deux avaient les yeux fixés l'un sur l'autre.

Enfin, ils entendirent Laronde murmurer à voix basse :

« Est-ce que tu ne vas pas cesser de me regarder comme cela?

— Mon pauvre ami, répliqua Canada, sur le même ton, j'attends; quand tu voudras, je suis prêt. »

Le trappeur, sans répondre, se glissa hors de la tente.

Canada le suivit, après avoir recommandé à George et à Paul de continuer à parler à demi-voix, afin que, dans l'autre compartiment, on ne soupçonnât pas leur absence.

Lorsque les deux chasseurs eurent fait quelques pas sur la neige, ils s'arrêtèrent, promenèrent leurs regards autour d'eux, prêtèrent l'oreille pour saisir les bruits de la nuit, examinèrent l'atmosphère, et enfin se communiquèrent leurs impressions. L'un et l'autre avaient la même crainte. Autour de la colline où ils avaient campé étaient de profondes vallées, où la neige s'était amassée à une hauteur de plus de vingt pieds. Peut-être Henri et Francis, en roulant dans cette neige, y avaient-ils trouvé la mort!

C'était pour explorer ces vallées que les chasseurs s'étaient levés. Ils s'étaient rencontrés dans la même pensée.

Laronde se dirigea à grands pas vers un ruisseau dont les bords étaient couverts d'arbres.

Là, ils s'arrêtèrent et se serrèrent silencieusement la main.

Ils venaient de trouver une trace.

A une certaine distance, la neige était battue, et les pas suivaient deux directions différentes.

Canada et Laronde se regardaient avec anxiété.

« Il est évident que les Indiens ont passé par là, fit observer Laronde, après un moment de silence. Il est non moins évident qu'arrivés en cet endroit, ils se sont séparés, les uns prenant à droite, les autres à gauche.

— Ce n'est pas douteux, répliqua Canada.

— Mais laquelle des deux bandes a emmené les enfants? dit Laronde; car, je crains bien que Henri et Francis ne soient prisonniers.

— Mieux vaudrait cela que de les savoir au fond d'un précipice, engloutis sous la neige, fit observer Canada. S'ils sont dans les mains des sauvages, leur vie n'est vraisemblablement pas en danger, et nous les sauverons.

— Dieu le veuille ! murmura Laronde.

Canada examina longuement les traces.

« Allons, du courage ! dit-il à Laronde; j'ai bon espoir Tu suivras cette piste et moi l'autre. Nous verrons où elles nous conduiront.

Laronde serra silencieusement la main de son ami, et ils s'éloignèrent en sens contraire.

Canada marchait depuis un quart d'heure, observant attentivement le terrain, lorsqu'il vit venir vers lui George, Paul, Madeleine et Berthe.

Il leur exprima son étonnement.

« Nous avons deviné votre inquiétude, répliqua George : et l'idée qu'un malheur peut être arrivé à Henri et à Francis ne nous laissait aucun moment de repos. Nous avons voulu vous aider dans vos recherches.

— Vous auriez mieux fait de rester avec madame Laronde, dit Canada.

— Elle a rejoint son mari, répondit George.

Le trappeur ne fit plus d'objections. Il mit son fusil sur son épaule et reprit sa marche.

Il se dirigea vers la ligne sombre d'une forêt qu'on distinguait à une assez grande distance.

Le vent et la neige qui commença à tomber effacèrent la trace ; mais il n'hésita pas dans sa marche : il s'était fait une opinion sur les causes de la disparition de Francis et de Henri, et il avait formé son plan.

Il pénétra dans un fourré tellement épais qu'il dut se servir de sa hache pour se frayer un chemin, et il atteignit un rocher tellement perpendiculaire qu'il n'y avait pas de neige à la base. Quant nous disons perpendiculaire, ce n'est pas tout à fait exact ; car le sommet formait une sorte de chapiteau.

Aidé de George et de Paul, Canada construisit là, en moins de vingt minutes, une hutte temporaire. Il coupa des petits arbres qu'il appuya contre le rocher, de façon à laisser un espace libre de six pieds de large sur sept pieds de haut. Il accumula contre ces arbres, à l'extérieur, de la terre et de la neige, et le wigwam fut ainsi complet.

Le froid était extrêmement vif et Canada aurait désiré allumer du feu pour que ses compagnons pussent se réchauffer ; mais il avait la conviction que les Indiens étaient dans le voisinage, et la prudence lui fit un devoir de s'en abstenir.

Après avoir recommandé à ses jeunes amis de se tenir tranquilles et de ne pas faire de bruit, le chasseur sortit de la hutte, et se dirigea vers l'extrémité opposée du fourré, dont l'étendue était considérable. Il gravit des rochers escarpés, et promena ses regards dans la nuit, qui était noire et tempétueuse. Ce fut avec une surprise mêlée de satisfaction qu'il aperçut à distance, un grand feu autour duquel étaient assis une trentaine de guerriers indiens.

« Diable ! » murmura Canada.

Et sans autre parole que cette exclamation, il regagna la

hutte, invita ses amis à dormir et se coucha près de l'entrée.

Il réfléchit à ce qu'il devait faire.

Il se dit que, sans aucun doute, les Indiens avaient campé là sous les grands arbres, pour attendre, comme lui, que l'ouragan cessât. Mais cela pouvait durer longtemps. Dans tous les cas, il résolut de les surveiller et de ne pas se montrer.

Le jour vint, et tous sentirent le besoin de manger.

Il y avait du gibier dans le bois, mais tirer un coup de fusil aurait été une imprudence fatale.

Canada, avec son expérience, ne fut pas embarrassé. Il fabriqua des trappes, et prit un lièvre et quatre pigeons. Il leur fallut les manger crus, malgré leur répugnance ; mais cette nourriture soutint leurs forces.

Le soir, le trappeur était allé s'appuyer contre le tronc d'un sapin.

Il ne résista pas au désir d'allumer une pipe, avant de se coucher. Il était du côté opposé à celui qui avait vue sur le camp des Indiens. De plus, il était dans l'ombre des arbres, de sorte qu'il pouvait voir sans être vu.

Soudain, il aperçut quelque chose qui remuait dans la direction d'une de ses trappes, à une trentaine de pas de distance.

Il ne bougea pas, mais resta immobile comme une statue. Un instant après, il distingua, brillant sous un rayon de la lune, une paire d'yeux ; puis, il vit apparaître la tête et ensuite le corps d'un sauvage, qui examinait la trappe avec curiosité.

Canada saisit son fusil, et il allait viser quand il céda à un sentiment généreux : il eut l'espoir que l'Indien se retirerait.

Mais le sauvage l'avait aperçu.

« Wag ! dit l'Indien, d'une voix gutturale, et il ajouta, en s'avançant, « bonjour, frère ! »

— Va-t'en ! répondit le trappeur ; Canada n'est point le frère du sauvage qui veut tuer les enfants de ses amis. Va-t'en vite, ou je tire.

L'Indien tressaillit. Il semblait connaître la voix. Un moment, il se tint droit, et ayant l'air de regarder vaguement devant lui ; mais, tout le temps, ses yeux étaient fixés sur l'arbre.

Il était, quoique laid, un superbe spécimen de la race indienne, grand, fort et nerveux ; ses bras et ses jambes étaient admirablement faits. Il avait près de six pieds, et quoiqu'il fût tout jeune, il n'était certainement pas un adversaire à dédaigner.

Il tenait à la main le canon de son fusil, dont l'extrémité était posée à terre, et paraissait irrésolu.

Canada rompit le silence, et, lui adressant la parole en dialecte indien :

« Passe ton chemin, dit-il. Je sais que tu es là en maraude, et, si je n'étais un chrétien, je t'enverrais une balle, comme à un chien. Mais il me répugne de commettre un meurtre.

— Un grand chef blanc donne de bons conseils à son fils, mais pourquoi la hache se lèverait-elle entre les visages pâles et leurs amis rouges ? répliqua l'Indien.

— Pourquoi les coquins de Sioux ont-ils emmené les enfants de mes amis ? dit Canada.

Malgré le calme et le sang-froid auxquels il était habitué, le jeune guerrier Sioux tressaillit.

« Mon frère blanc parle par énigme, dit-il ; — mais il est tard, — mon frère ne veut-il point venir sous les tentes de mon peuple ?

— Non, répondit le trappeur, d'un ton sévère, — non, car il y a du sang entre nous — va-t'en ! »

L'Indien s'inclina, et, comme s'il se fût fié absolument à la générosité du blanc, il tourna le dos, et rentra tranquillement dans la forêt.

Canada, aussitôt, se dissimula derrière un arbre. Cette précaution lui sauva probablement la vie, car il aperçut le canon d'un fusil qui sortait d'un bouquet de buissons où le Peau-Rouge avait disparu.

« Abominable traître ! murmura le trappeur.

Au même moment, il fit feu.

Les deux coups partirent simultanément.

Canada n'était pas touché, mais l'Indien était tombé.

« J'en suis fâché, se dit Canada ; mais il l'a voulu. A présent, ajouta-t-il, il n'y a pas un instant à perdre, si je ne veux pas que tous ces chiens tombent sur moi. »

Il courut à la hutte.

« Allons vite, enveloppez-vous chaudement, mes enfants, cria-t-il ; prenez vos armes, et suivez-moi. »

Tous, sans adresser une question, s'empressèrent d'obéir.

Canada s'enfonça dans la forêt, et marcha avec une assurance qui prouvait que le terrain lui était connu.

Au bout d'une demi-heure, ils se trouvèrent en face d'immenses sapins, si serrés les uns contre les autres, et si chargés de neige qu'ils présentaient un aspect des plus singuliers. Dessous, il n'y avait qu'une couche de neige très mince. Mais cela n'arrêta pas Canada, qui invita ses compagnons à hâter le pas.

Ils atteignirent un petit lac.

« C'est une chance, mais c'est la seule ! murmura le trappeur. J'ai eu grand tort d'accepter votre société. A présent, il est trop tard ; que Dieu nous protège ! »

Ils passèrent sur le lac, sans s'inquiéter des traces qu'ils laissaient derrière eux, et se dirigèrent vers une montagne escarpée, dont les flancs étaient couverts de broussailles et de bruyères.

Aussitôt qu'ils eurent atteint la base de cette montagne, Canada les conduisit derrière un fourré, et ils aperçurent une crevasse par laquelle ils passèrent. Ils se trouvèrent, alors, dans une de ces caches connues du trappeur.

C'était une caverne naturelle, d'environ dix pieds de haut sur autant de large, et elle était dissimulée par les buissons qui croissaient devant l'ouverture.

Mais ce n'était plus une barrière, à présent ; car, si leurs

traces étaient découvertes par les Indiens, elles les conduiraient droit à leur retraite.

Heureusement, la neige recommença à tomber avec une extrême abondance : ce fut leur salut. A peine les empreintes avaient-elles disparu, qu'une bande de Peaux-Rouges, préparés pour la guerre, débouchèrent de la forêt.

Canada put voir leur étonnement, entendre leurs exclamations, lorsqu'ils se trouvèrent en défaut.

Ils approchèrent jusqu'à une centaine de pas de la caverne.

Le trappeur alla rejoindre ses amis qui se tenaient, dans le fond, serrés les uns contre les autres.

« Un accès de toux, un éternuement, une parole trop haute, dit-il, et nous sommes perdus ! »

Il revint prendre son poste, à l'entrée.

Les Indiens n'avaient pas bougé. Mais, soudain, il les vit se partager en trois bandes, dont l'une tourna à droite, l'autre à gauche, avec l'intention de faire le tour du lac.

La troisième bande, composée de huit guerriers, marcha dans la direction de la caverne.

Canada, avec un profond soupir, posa son fusil contre la paroi du rocher, et, dans l'attitude de la soumission, se prépara à se rendre.

Les Indiens arrivaient silencieusement, pareils à des ombres, au milieu de la tempête de neige.

La tête inclinée en avant, l'oreille tendue, ils promenaient leurs regards sur tous les objets à l'entour. Tous traînaient leur fusil dans leur main gauche, tandis que la droite était posée sur la poignée de leur tomahawk.

Ils n'étaient plus qu'à quinze pas de la caverne.

Canada, désirant éviter l'effusion du sang, allait s'avancer, quand il fut arrêté par une voix qui se fit entendre juste au-dessus de sa tête.

« Mes jeunes guerriers perdent leur temps sur le lac, dit un chef, d'un ton d'autorité. Les visages pâles sont cachés

dans les bois; mais l'œil d'Onema est perçant, – il les trouvera. »

Les Peaux-Rouges, obéissant aux ordres du guerrier, s'élancèrent vers les sapins, sous lesquels ils disparurent.

Canada eut un soupir de soulagement, et il rentra dans la caverne pour faire part à ses compagnons de la bonne nouvelle.

Les Indiens étaient dans une grande perplexité. Enfin, le bruit de leurs voix s'éloigna, et bientôt on ne les entendit plus.

Tout péril n'était, cependant, pas passé; car il était probable qu'ils reviendraient procéder à une recherche plus minutieuse.

Mais contre cela, les blancs ne pouvaient rien : ils ne pouvaient qu'attendre et se confier à la simplicité même de leur cachette.

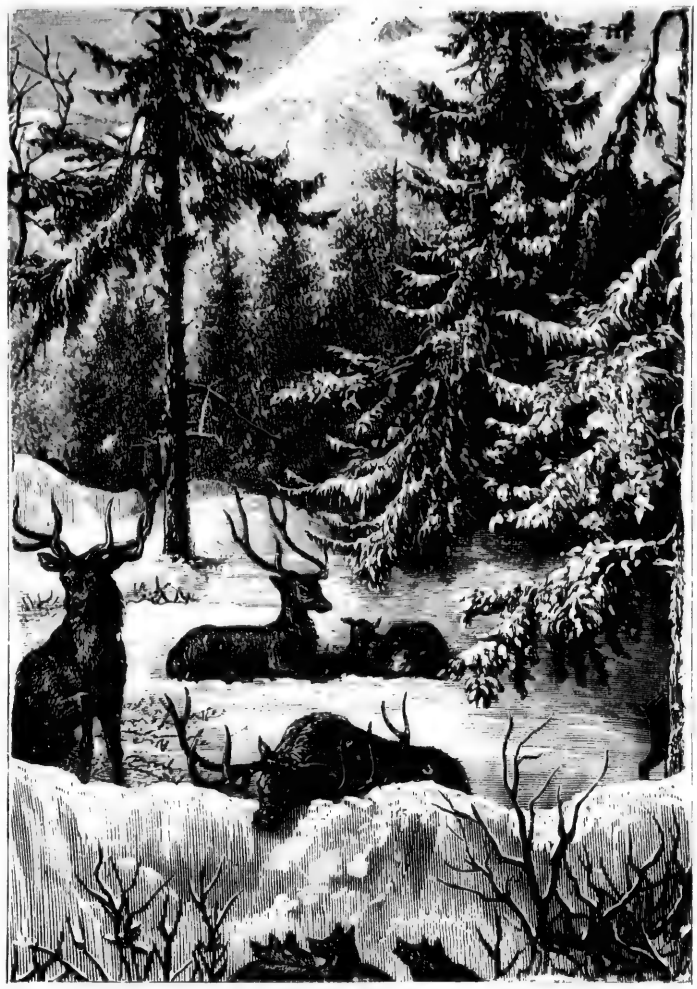
XXIX

LE MORT DANS LE WIGWAM.

Il faisait dans la caverne un froid extrême. Mais les blancs avaient un avantage, c'était que le haut de la crevasse était couvert de sapins et de buissons, au milieu desquels devait se perdre la fumée, si l'on allumait du feu. Canada se proposa, aussitôt que la nuit serait venue, d'explorer les alentours, et, s'il ne voyait rien de suspect, de procurer à ses amis le moyen de réchauffer leurs membres engourdis.

Il craignait, en effet, que, s'ils cédaient au besoin de dormir qui les accablait, ce sommeil ne leur fût fatal.

Mais il était nécessaire qu'auparavant, il reconnût la position exacte des Indiens. Il procéda, pour cela, avec toute



Les chasseurs aperçurent un troupeau de daims d'Amérique.

l'habileté et l'expérience d'un homme pour qui les bois et les habitudes des sauvages n'avaient plus de secrets.

Il tira, d'abord, d'un trou, qui était dans la cache, une blouse blanche, qu'il mit par dessus sa veste, et sans autres armes qu'un pistolet, un tomahawk et un couteau, il sortit de la caverne et marcha avec l'assurance d'un Peau-Rouge.

Son premier soin fut d'atteindre le lac, et de regarder de tous côtés si des yeux curieux ne se fixaient point sur lui. Après un examen attentif, il fut rassuré. Alors, avec la plus grande précaution, il marcha sur la trace des sauvages, ayant soin de poser les pieds sur les empreintes qu'ils avaient laissées et de ne rien y changer.

Il gagna ainsi les sapins, et sonda les fourrés où un ennemi aurait pu se cacher. Cette manière d'avancer était loin d'être expéditive ; mais elle était imposée par la prudence, car le moindre faux pas aurait pu le conduire dans une embuscade.

Mais les Indiens paraissaient s'être retirés sans hésitation. Cependant, à en juger par les traces, ils avaient dû envoyer des coureurs dans différentes directions.

Canada arriva à un endroit où les deux traces se rencontraient, et où les sauvages avaient fait une halte.

Il semblait qu'ils s'étaient réunis en cercle autour de leur chef pour se consulter. Ensuite ils étaient repartis, à la file selon leur habitude.

Le trappeur s'arrêta et s'appuya le dos contre un arbre. Il ne comprenait pas qu'elle avait pu être l'intention des Sioux. Cependant, après quelques minutes de réflexion, une idée lui vint à l'esprit.

Il avait la persuasion qu'un de leurs villages n'était pas éloigné et qu'ils s'y étaient rendus, pour n'avoir pas à passer la nuit dans la forêt. Il était cependant convaincu que cela ne les empêcherait pas de reprendre la poursuite, dès le point du jour.

Canada avait dit à ses amis que, si, d'ici une heure, il

n'était pas de retour, c'est qu'il aurait été retenu par quelque incident. Il leur avait recommandé, dans ce cas, d'allumer du feu, mais modérément, à l'entrée de la caverne, et ensuite de dormir.

Certain qu'on suivrait ses instructions, il se décida à continuer ses investigations. Le vent était vif, perçant, mais il s'en inquiétait peu. Il était habitué aux températures extrêmes du climat, et, d'ailleurs, il considérait comme un devoir le salut de ceux qu'il avait mission de protéger.

Parfois, en se laissant glisser sur la pente d'une colline où les sauvages l'avaient précédé, il s'arrêtait et prêtait l'oreille; mais il n'entendait que le mugissement du vent dans les arbres. Il n'aperçut pas un signe de vie.

Cela, enfin, lui parut mystérieux; car, quand les Indiens sont en expédition, il faut qu'ils aient de sérieux motifs pour renoncer à un projet dont ils ont commencé l'exécution.

Soudain, Canada fit halte, et demeura immobile comme la statue du silence.

Il avait aperçu la lueur d'un feu sous les sapins. Il avança doucement, et il en vit, bientôt plusieurs autres. Il ne s'était pas trompé . les Indiens, pour se mettre à l'abri de l'inclémence du temps, étaient retournés près de leurs femmes et de leurs enfants.

Le trappeur sourit et résolut de mettre à profit la découverte qu'il venait de faire.

Il connaissait parfaitement ce que valaient les sauvages qui habitaient cette vallée. C'était un assemblage de vauriens de toutes les tribus qui formaient une société de voleurs, pillant, selon l'occasion, leurs compatriotes aussi bien que les blancs, quoiqu'ils affectassent d'être de simples pêcheurs.

Ils étaient accusés, ou tout au moins soupçonnés, de plusieurs meurtres, bien qu'il eût été difficile de produire des preuves.

Canada regretta de n'avoir pas apporté son fusil. Il était

pour ainsi dire, sans défense, au milieu d'hommes plus sanguinaires que les loups dont il entendait les hurlements. Néanmoins, il marcha jusqu'au village qui se composait d'une vingtaine de wigwams, rangés en cercle, de façon que les portes étaient en face de grands feux allumés au centre, et que deux hommes étaient occupés à alimenter.

Le trappeur, enhardi en voyant qu'il n'y avait ni chiens ni sentinelles, approcha plus près. Il eut peine à retenir une exclamation, lorsque, passant devant l'un des wigwams, il vit, posé sur un banc, le cadavre déjà raidi et glacé du jeune guerrier qu'il avait tué.

Canada ôta humblement son bonnet, et demeura, un instant, la tête nue. Il s'accusa d'être son meurtrier. Il est vrai que c'était dans un cas de légitime défense qu'il avait tiré sur l'Indien, mais cela n'empêchait pas qu'il regrettât sa mort.

Il voulut du moins tirer profit de la circonstance. Il savait que, selon la coutume adoptée par les Sioux, pendant la saison d'hiver, le corps resterait huit jours entiers dans cette tombe ouverte.

Sans bruit, et retenant sa respiration, il se glissa dans la tente, et, se baissant, il s'enfonça dans un coin. En regardant par dessous le banc sur lequel était le corps, il observa deux guerriers âgés, qui, avec de longs bâtons, agitaient le feu dans lequel ils avaient empilé du bois.

Ces deux guerriers, se croyant à l'abri d'oreilles indiscrètes, s'entretenaient des événements du jour et causaient assez haut pour que Canada pût entendre leurs remarques.

Ils firent allusion à la présence des blancs dans le voisinage et à leur résolution de ne pas les laisser échapper.

Mais quel ne fut pas l'étonnement de Canada, lorsqu'il entendit l'un des guerriers dire :

— « La Main-Rouge a apporté de bonnes nouvelles.

— Quelles nouvelles ? demanda son compagnon.

— Il a trouvé les traces de deux autres blancs dans la vallée des montagnes bleues et ce sont ceux de deux jeunes garçons, qui sont tombés dans un trou ; ils sont là comme prisonniers.

— Et qu'a décidé Siargo, dans sa sagesse ?

— De poursuivre les filles blanches et leurs amis, d'abord, et ensuite, d'aller aux montagnes bleues. »

Le cœur de Canada battit violemment. Il ne douta pas que ceux à qui il était fait allusion ne fussent Henri et Francis.

« Béuie soit la Providence ! ils sont encore vivants ! » murmura-t-il.

La découverte que venait de faire le trappeur changea ses projets. Il se hâta de gagner la porte de la tente, et partit rapidement, à travers la neige, regrettant de n'avoir pas des raquettes au lieu de mocassins.

Mais que lui importait, à présent que l'espérance, une double espérance était rentrée dans son cœur ! Son courage, son énergie, grandirent avec la circonstance.

Bien étonnés auraient été ceux qui l'auraient vu, au milieu de l'obscurité, marchant à grandes enjambées, courant à travers la neige, et laissant après lui des trous de plus d'un pied de profondeur.

Il s'inquiétait peu de la trace qui marquait son passage. D'ailleurs, l'ouragan était toujours aussi violent, et les empreintes étaient vite comblées.

Son but était de gagner la caverne où ses jeunes amis dormaient, de leur communiquer la nouvelle, et de partir avec eux avant le point du jour. Il n'y avait pas de temps à perdre, attendu que les nuits étaient longues.

Une ou deux fois, Canada s'imagina qu'il était suivi ; mais il s'était trompé, ou, dans tous les cas, celui qui le suivait était assez habile pour ne point se montrer.

Au bout de trois quarts d'heure d'une marche à laquelle

un homme moins robuste et moins habitué à la fatigue n'aurait pu résister, Canada arriva dans le voisinage de la caverne. Alors, il mit plus de prudence dans ses mouvements. Il tâcha de dissimuler, autant que possible, la trace, en marchant sous les arbres où le vent amoncelait la neige. e cette façon et au moyen de deux ou trois bonds extraordinaires, il atteignit la crevasse sans laisser d'empreintes trop visibles.

Il s'arrêta à l'entrée de la cache pour admirer le tableau qui s'offrit à sa vue. Le feu, quoique déjà bien réduit, l'éclairait d'une lueur ardente. D'un côté était George, appuyé contre le rocher tandis que près de lui, couverte d'une peau d'ours, dormait Madeleine. Du côté opposé, Paul et Berthe faisaient le pendant. « La nature humaine est partout la même, murmura le trappeur. Je serais bien trompé, si nous n'avons pas deux mariages, avant qu'il soit longtemps. »

Il ranima le feu, et se disposa à prendre un peu de repos.

Au bout de deux heures, il fut debout et réveilla ses compagnons.

Tous se dressèrent en sursaut, et affirmèrent qu'ils n'avaient pas eu l'intention de dormir, mais d'attendre son retour.

« Tant pire, répliqua Canada. Le sommeil est le grand secret de la santé; n. is à présent, il faut partir.

— Malgré l'ouragan?

— Oui, mes amis; car j'ai trouvé les petits.

Tous bondirent sur leurs pieds, et assaillirent Canada de questions.

Le trappeur raconta le peu qu'il savait. Ce n'était pas beaucoup, mais cela suffit pour rendre espoir et courage.

En quelques secondes on fut prêt à partir.

On se dirigea vers le lac, en ligne droite. La marche était retardée par la violence du vent qui poussait la neige

presque horizontalement. Sans les capuchons et le masque dont ils étaient pourvus, les blancs eussent été certainement aveuglés.

Quand ils furent sous les sapins, ils se trouvèrent comparativement abrités.

D'ailleurs, l'énergie ne fit défaut à personne.

XXX

FACE A FACE AVEC UN OURS

Retournons à Henri et à Francis, dont la disparition avait causé toutes ces tribulations.

Le matin, après le départ des chasseurs, ils avaient fait le meilleur usage possible de leur temps, et les heures s'étaient écoulées agréablement. Après avoir allumé le feu et préparé le repas du soir, ils s'étaient décidés à aller au devant de leurs amis. Ils suivirent la trace que ceux-ci avaient laissée, en s'éloignant, et ils parcoururent ainsi une longue distance.

Tout à coup, du haut d'une colline, Francis montra à son camarade trois daims qui allaient disparaître derrière un rocher

« Quel malheur que nous ne puissions pas les atteindre, dit Henri.

— Ils viennent de ce côté dans la vallée, fit observer Francis, et s'il était possible de descendre par ici, nous éviterions le détour et n'aurions qu'à les attendre au passage. »

Cette idée parut très réalisable.

La pente de la colline présentait une surface unie, sans projection d'aucune sorte, jusqu'à une distance de trois

cents pieds environ où une rangée d'arbres et de buissons indiquait l'existence d'un fourré.

« C'est un jeu auquel nous sommes habitués, dit Francis; nous n'avons qu'à nous laisser glisser. »

Et, sans autre observation, ils s'assirent sur la neige et partirent de front. Tout alla bien, d'abord, et la descente ne paraissait pas offrir de danger. Ce fut à qui devancerait l'autre. Ils s'excitaient mutuellement, au grand étonnement des écureuils, qui s'arrêtaient sur les branches pour voir ce jeu d'un nouveau genre.

Francis, qui avait distancé son compagnon, était emporté avec une rapidité presque vertigineuse. Il choisit, pour point d'arrêt, une touffe de buissons, sous de grands sapins, et qui, dans sa pensée, devaient amortir la chute.

« Par ici! suis-moi! crie-t-il à son ami. »

Mais à peine ces paroles sont-elles sorties de sa bouche, que la terre manque sous ses pieds: vainement il veut s'accrocher aux herbes. Il est précipité contre une substance dure et perd connaissance.

Il serait difficile de dire combien de temps il resta ainsi. Enfin, il éprouva quelque chose comme une sensation, accompagnée d'une grande douleur. Il ouvrit les yeux et se trouva dans une obscurité complète. Involontairement, il poussa un gémissement qui éveilla un écho, non loin de lui.

« Est-ce toi, Francis, murmura Henri; es-tu vivant?

— Oui, répondit le jeune Laronde; mais j'ai les os brisés. Où sommes-nous?

— Je n'en sais rien; la seule chose dont je suis sûr c'est que la tête me fait horriblement mal. »

Francis se dressa, et s'assura qu'il avait encore sur lui son briquet et de l'amadou. En partant au devant des chasseurs, ils s'étaient pourvus de torches, sachant qu'ils en auraient besoin dès que viendrait la nuit, et le jeune Laronde en alluma une. Il l'éleva au-dessus de sa tête, et ils virent, avec effroi, qu'ils étaient tombés dans un trou

en forme de bouteille, large au fond et étroit au sommet.

« Nous voilà bien logés! s'écria Henri; comment sortir d'ici? il n'y a qu'un ours qui pourrait escalader ces bords escarpés. »

En promenant leurs regards autour d'eux, ils virent la terre couverte d'os; dans un coin était un squelette humain, celui, sans doute, d'un infortuné qui, comme eux, avait roulé dans ce trou.

« En vérité, nous sommes dans la tannière d'un ours! dit Francis, en faisant une pile des ossements, et en arrachant des racines auxquelles il mit le feu. »

Une flamme vive éclaira la caverne.

Mais, au même moment, un grognement frappa leurs oreilles, et, recouvrant leurs forces comme par enchantement, ils se dressèrent, s'appuyant épaule contre épaule, et regardèrent dans la direction du bruit.

Là, arraché à son sommeil hivernal, était un ours noir, contemplant le feu avec un étonnement mêlé de frayeur. Soudain, par un mouvement lent, il tomba sur ses quatre pattes et avança, en reniflant autour de lui, mais en évitant toujours d'approcher du feu.

Francis et Henri, en proie à une émotion indicible, jetèrent dans le brasier, les os, les racines, tout ce qu'ils purent saisir, en ayant soin de tourner constamment de façon à ce que le feu se trouvât entre eux et leur adversaire.

« Je crois que c'est fait de nous, murmura Francis; cependant, mon avis est qu'il nous reste une chance, et nous ne la négligerons pas. Ensuite à la grâce de Dieu. »

Profitant d'un instant où l'ours s'était, de nouveau, dressé, il alluma une seconde torche, et, se rappelant les histoires qu'il avait entendu raconter à son père, il la tendit à Henri, en lui disant de la placer juste en face les yeux de l'ours.

L'animal, au lieu de témoigner de l'irritation, se dressa,

prit une attitude qui, dans une situation moins critique, aurait prêté à rire, et chercha avec ses pattes à se garantir de la lumière.

« Tiens-la bien, murmura Francis, » en armant son fusil chargé de deux balles.

Henri tremblait, mais il obéit, et la torche éclaira un point où les poils formaient une espèce de rond sur la poitrine de l'animal.

Francis visa ce point et lâcha la détente.

L'ours tomba, et quand la fumée se fut dissipée, Henri et Francis le virent étendu à terre et se roulant dans les dernières convulsions de l'agonie. Leur angoisse avait été tellement vive qu'ils avaient peine à croire à leur délivrance.

Ils examinèrent attentivement la caverne dans l'espoir qu'elle avait une issue ; mais ils furent vite détrompés. Alors, ils se décidèrent à dépecer l'ours, frottèrent leurs contusions avec de la graisse, se servirent une tranche pour leur souper, et se préparèrent à dormir.

De longues heures s'écoulèrent.

Soudain, une voix frappa leurs oreilles.

« Ohé ! » criait-on.

— Par ici, nous voilà, répondirent à la fois Francis et Henri, en bondissant sur leurs pieds.

— C'est bon ! dit Canada. Attendez un peu, méchants enfants ; quand je vous tiendrai, je vous fouetterai comme vous méritez de l'être. Ils n'ont pas de mal, autant que je puis en juger, mon cher Laronde, ajouta-t-il en changeant de ton. Donne-moi la corde. Je n'ai pas envie d'être asphyxié ; ainsi éteignez ce feu, vous autres ».

Avant de se rendre aux montagnes bleues, Canada avait rejoint Laronde qui l'avait accompagné.

George et Paul avaient dû reconduire à la maison les jeunes filles qui succombaient à la fatigue.

— Ayez soin que votre corde soit forte, « ia Francis en réponse à Canada. »

Après avoir fait disparaître le feu, les enfants s'approchèrent de l'entrée du trou, et, à la lumière d'une torche, distinguèrent les figures pâles et anxieuses des deux chasseurs.

« Vous mériteriez qu'on vous laisse là toute la nuit, dit Canada. Mais, allons, attachez-vous solidement. »

Canada descendit la corde.

Francis et Henri échangèrent un coup d'œil, et, sans prononcer un mot roulèrent la corde autour de l'ours.

Ils donnèrent, ensuite, le signal.

« Diable ! murmura Canada, je n'aurais jamais imaginé que ces garçons fussent si lourds ! Viens m'aider à tirer, Laronde ! Voyons !... Enfin, les voilà ! Tonnerre! Qu'est-ce que c'est que cela ?... un ours ! »

Henri et Francis partirent d'un éclat de rire.

La corde redescendit.

Cette fois, elle remonta, sans qu'une seule parole fût proférée. Canada et Laronde avaient hâte de savoir ce qui s'était passé.

Quelques minutes s'écoulèrent avant que les uns ou les autres eussent maîtrisé leur émotion. Enfin, Francis et Henri racontèrent leur aventure.

« C'est au feu que vous aviez allumé que vous devez de n'avoir pas été dévorés, dit Canada, les yeux humides de larmes. Ces brutes ne se risqueront jamais près d'une torche. »

Laronde serra son fils sur son cœur.

« Allons, dit-il, oublions notre fatigue, et songeons à l'anxiété de ceux qui attendent là-bas. »

Cependant, on tint à emporter une partie de la dépouille de l'ours, et on fit dans le camp une entrée triomphale.

Les jours suivants furent consacrés au repos ; et, après une nouvelle expédition exempte de tout fâcheux incident,

Canada et ses amis dirent adieu à la famille Laronde qui promit de leur rendre prochainement leur visite.

Le temps était favorable, et le retour à Terrebonne s'opéra heureusement.

XXXI

L'ARRIVÉE DES INDIENS.

Canada reprit sa chasse aux fourrures. Quant aux habitants de Terrebonne, ils ne manquaient pas d'occupations. George, particulièrement, préparait l'expédition aux Montagnes Rocheuses. Cet or que Whanotee leur avait montré ne sortait plus de sa pensée, et il se voyait déjà, dans ses rêves, possesseur de richesses fabuleuses.

Le printemps arriva et aussi le jour fixé pour le départ.

George Malloué n'avait pas revu Canada depuis la visite à la famille Laronde ; mais il connaissait les habitudes du chasseur et ne s'inquiétait pas. Il était persuadé qu'à moins qu'il ne fût mort, il tiendrait sa parole.

En effet, Canada, accompagné de Whanotee, entra à Terrebonne, au jour convenu. On se précipita au devant de lui : mais, malgré la gaieté qu'il affectait, on fut frappé de son air grave et chacun eut le pressentiment d'un malheur.

« Bonjour, les enfants ! dit le chasseur ; je vous trouve tous réunis et cela me fait plaisir.

— Parlez ! répliqua vivement George ; vous avez de mauvaises nouvelles à nous apprendre.

— Certainement, c'est une épreuve à passer, dit Canada ; mais je connais votre courage à tous, et, avec le secours de Dieu, nous en sortirons sains et saufs.

— Qu'est-ce donc ? demanda mademoiselle Malloué, avec inquiétude.

— Tout simplement qu'il y a un soulèvement général des Indiens. Leur roi Philippe préparait depuis longtemps cette insurrection, et tous, à peu près, ont répondu à son appel.

— C'est horrible ! Les blancs seront massacrés ! s'écria George.

— Il est sûr que beaucoup périront, répliqua le chasseur. Wegosapi et votre ancien intendant Lagrippe se sont mis à la tête des Pawnees, et ils se dirigent du côté de Terrebonne.

— Alors nous sommes perdus ? s'écria madame Malloué.

— Non, madame, répondit Canada. Le péril est grand, mais vous avez des moyens de défense. Surtout, ajouta-t-il, soyez calme et prenez exemple sur votre fille... La chère enfant a déjà vu la mort de bien près, et elle ne s'alarme plus si aisément.

— Mais que faire ? demanda George.

— Réunissez tout ce que vous avez de provisions, de poudre, de balles et de fusils, et retirez-vous dans le fort, répondit Canada. Il sera votre salut à tous. Beaucoup de blancs, moins heureux, fuient devant ces démons de sauvages ; si les uns ou les autres viennent frapper à votre porte, ne leur refusez pas un asile.

— Nous n'aurons pas cette cruauté, fit observer George. Mais, ajouta-t-il, vous resterez avec nous, Canada ? Vous surveillerez et dirigerez la défense ? Votre présence seule vaudra plus de vingt-cinq hommes.

— Non, répondit le chasseur ; j'ai d'autres amis à mettre en garde, et s'il leur arrivait malheur, je ne me consolerais pas. D'ailleurs, Whanotee et moi vous rendrons plus de services en restant dans les bois. Nous ne serons jamais bien loin, et vous pouvez avoir la certitude qu'au moment critique nous serons là. »

Cette décision de Canada causa une grande tristesse.

« Il ne faut pas vous laisser abattre, reprit le chasseur. Ne serez-vous pas en sûreté dans l'arche ? D'autres blancs n'ont pas comme vous un pareil refuge, me conseilleriez-vous de les abandonner ?

— Non, répondit George ; nous vous regretterons, mais suivez vos penchants généreux. Dans tous les cas, nous comptons sur vous.... vous reviendrez bientôt?

— Je vous l'ai dit, je ne serai jamais loin, et puis, si j'arrive à temps, je vous enverrai un de mes amis qui me remplacera au milieu de vous. »

Canada fit un signe à Whanotee et se dirigea vers la porte.

« Vous partez déjà ! s'écria madame Malloué.

— Les instants sont précieux ; depuis hier, Whanotee et moi avons fait plus de trente lieues. Peut-être n'avions-nous pas une journée d'avance sur les Pawnees. Ainsi donc, ne perdez pas une minute, et que le ciel vous protège. »

Il partit.

Whanotée serra la main de son ami Paul.

« Wagh ! dit-il ; Whanotee tuera Lagrippe et Wegosapi, les amis de Whanotee seront vengés ! »

Il rejoignit le chasseur.

Ce soulèvement des Indiens, dont Canada avait apporté la nouvelle, produisit une violente panique sur toute l'étendue du pays ; de nombreuses familles de colons furent impitoyablement massacrées. Philippe, le chef de l'insurrection, n'était pas un sauvage ordinaire ; peut être serait-il parvenu à exterminer les blancs, s'il avait disposé de moyens d'action suffisants. Il avait employé des années à organiser ses plans, et il apporta dans leur exécution une habileté et une opiniâtreté dont tout le monde fut étonné.

Les habitants de Terrebonne avaient mis à profit les conseils de Canada. Deux jours s'écoulèrent sans amener

d'incident. Toutefois, des fuyards qu'ils recueillirent leur apprirent que l'ennemi n'était plus qu'à quelques lieues de la ferme. Confiants dans leur nombre, et comptant sur leur énergie, ils se préparèrent au combat.

Mais ce qui leur manquait, c'était un chef.

La Providence vint à leur secours.

Le soleil baissait à l'horizon quand une voix cria en bas du fort :

« Ouvrez ! c'est un ami qui demande asile pour sa famille. »

George et Paul avancèrent, avec précaution, pour reconnaître celui qui se présentait.

« Est-il possible ! s'écria Paul ; c'est Laronde, sa femme, ses enfants, mademoiselle Berthe ! »

On se hâta d'ouvrir la porte.

La joie était grande parmi les défenseurs du fort ; il semblait que l'arrivée du trappeur fût un gage de délivrance.

Pendant quelques minutes, les questions et les réponses s'entrecroisèrent.

« Vous saviez donc... demanda George.

— Oui, répondit le trappeur ; Canada...

— Vous l'avez-vu ?

— En vous quittant, il est accouru me prévenir. J'ai pensé que mes enfants ne pouvaient être nulle part plus en sûreté qu'ici.

— Et Canada ?

— Il est allé sauver d'autres malheureux. Mais soyez tranquilles, nous le reverrons, quand sa présence sera utile. A présent, voyons, continua le trappeur, vous avez de la poudre, des balles ?

— Plus que nous en userons dans un mois.

— Bon ; examinons la forteresse. »

George le conduisit dans les diverses parties de l'arche.

« Il y a quelques bois qui ne sont pas très solides, fit observer le trappeur ; mais nous sommes en nombre suf-

fisant pour repousser ces démons, s'ils s'avisaient de se frayer par là un passage. Qui est-ce qui commande ? demanda-t-il brusquement.

— C'était moi, et ce sera vous, à présent, si vous le voulez bien, répondit George.

— J'accepte. Nous aurons à combattre, et ce ne sera pas un jeu d'enfants. Je désire, d'abord, que les femmes se tiennent au premier étage ; elles y seront plus en sûreté, et tâchez que les cris des sauvages et les coups de fusils ne leur fassent pas perdre la tête... »

Cet ordre fut immédiatement exécuté. Des hommes furent ensuite placés en faction dans diverses parties du fort, avec injonction de ne pas quitter leur poste et d'être constamment sur le qui-vive.

Laronde garda auprès de lui quelques-uns des plus jeunes et des plus actifs.

Une heure suffit pour mettre la forteresse sur un bon pied de défense, et le calme et la régularité succédèrent à la confusion.

Deux jours se passèrent sans incident, quoiqu'on eût la certitude que l'ennemi fût dans le voisinage.

Un matin, un peu avant l'aube, Laronde réunit ceux dont il comptait former son conseil, et leur dit :

« Mon opinion est que ce n'est pas pour rien que les Peaux-Rouges nous ont laissés tranquilles. Ils méditent quelque plan infernal. Ils savent qu'il est inutile de perdre de la poudre et des balles contre des pierres et du bois, et de s'exposer gratuitement à être fusillés. Ils cherchent un autre moyen de nous atteindre. Il me faudrait cinq hommes de bonne volonté pour m'accompagner et voir ce que font ces diables. Mais, comme il est probable que ceux qui viendront ne rentreront pas tous vivants, je désire ne contraindre personne. »

Laronde n'eut que l'embarras du choix. Paul et Pierre Lebret furent de ceux dont il accepta les services. Avant

de partir, il donna des instructions à George, et lui enjoignit, pour le cas où ils reviendraient de nuit, de n'ouvrir la porte que s'il entendait le signal convenu, — l'aboiement du renard, — et encore, devait-il n'agir qu'avec la plus extrême précaution.

Tous comprenaient le danger de l'entreprise.

Le trappeur se dirigea, avec ses hommes, vers un bouquet de bois situé à gauche de la maison. De temps à autre, il faisait signe à la petite troupe d'arrêter, et avançait seul pour reconnaître le terrain, fouillant du regard le moindre buisson où un sauvage pouvait se cacher. Ils procédèrent ainsi jusqu'à une grande distance de l'autre côté du jardin.

Mais, à leur grande surprise, il n'aperçurent, nulle part, trace d'Indiens.

« Mes amis, dit Laronde, soyez persuadés que nos ennemis obéissent à un chef expérimenté. Je ne crois pas que nous ayons affaire à Philippe en personne ; mais il a passé dans ces parages et a remis le commandement à l'un de ses meilleurs guerriers. »

Le trappeur voyait son expérience en défaut, et il ne savait à quoi se résoudre. Enfin, il prit son parti, et dit, en élevant la voix :

« Mes enfants, c'est une plaisanterie, et il faut qu'elle finisse. Tenez-vous près de moi, et... »

Il s'interrompit, se baissa, prêta l'oreille, et reprit tout bas :

« Voilà un de ces démons qui vient par ici. Ne bougez pas avant que je vous le dise, et, s'il est seul, ç'en est fait de lui. Restez-là jusqu'à ce que je revienne ! »

Une seconde après, il disparut derrière une touffe de buissons. On entendit distinctement marcher sur la terre, puis, tout à coup, il y eut un cri étouffé, une lutte d'un instant, et tout redevint silencieux.

Au bout de deux minutes, Laronde revint.

« Celui-là ne nous gênera plus, dit-il. J'ai horreur de

tuer; mais c'était nécessaire, car il nous aurait découverts et il ne nous serait pas resté beaucoup de chances de revoir nos amis. Mais, ajouta-t-il, il commence à être jour, et d'autres viendront. Tâchons de regagner le fort. J'ai frappé dans le nid, c'est tout ce que je voulais. A présent, je suis sûr qu'ils se montreront et viendront venger leur camarade. »

Ils passèrent près du corps de l'Indien qui était étendu sur le dos, et qui avait au front la marque d'un coups de couteau, et formant une croix. Le trappeur observa l'étonnement de ses compagnons.

« Puisque les sauvages ont rompu la trève, dit-il, j'ai voulu leur faire savoir qui ils ont en face d'eux. C'est ma marque, celle que j'avais adoptée autrefois, et il en est, parmi eux, qui la reconnaîtront. »

Le soleil, à ce moment, embrasa l'horizon.

La petite troupe sentit que le retour offrirait, dès lors, les plus grandes difficultés ; néanmoins, leur guide continuait à avancer, sans hésitation.

Ils avaient atteint le bouquet de bois que nous avons précédemment mentionné, quand Laronde s'arrêta soudainement, et dit :

« Attention à vos fusils ! Ayez toujours un de ces arbres devant vous; mais ayez, aussi, de temps en temps, un œil sur moi ! Les Indiens ont manœuvré de façon à passer devant nous, et, comme notre volonté est de regagner le fort, il nous faut, à notre tour, passer devant eux. »

Il montra aussitôt l'exemple, en se plaçant derrière un arbre ; puis, allongeant le cou avec précaution, il glissa derrière un autre ; ses compagnons l'imitèrent. Ils avancèrent ainsi, quelque temps. Tout à coup, le trappeur abaissa son fusil, et, par un mouvement rapide comme la pensée, il s'élança de son abri vers un autre distant de plusieurs pieds. Quoiqu'il n'eût fait que paraître et disparaître, il avait été salué par une demi-douzaine de coups de

fusils. C'était à croire que le bois fourmillait d'Indiens.

Laronde choisit son homme, et la détonation de sa carabine fut suivie d'un cri qui prouva qu'il avait visé juste.

« Allons, mes enfants, cria-t-il, le combat est engagé. Tenez-vous deux par deux, et ne tirez qu'un à la fois ! »

XXXII

LES ARBRES QUI MARCHENT.

Du fort, on suivait distinctement les mouvements de la petite troupe ; mais on ne pouvait lui porter secours qu'en faisant une sortie, et George n'osait s'y résoudre, dans la crainte de provoquer une attaque générale.

Les blancs étaient arrivés à peu près à l'extrémité du bois : il leur restait à franchir l'espace qui séparait ce bois de l'arche, et la tentative était d'autant plus dangereuse qu'ils devaient se trouver complètement à découvert.

« Mes enfants, dit Laronde, nous gagnerons le fort un à la fois. Tenez-vous le plus près possible les uns des autres, et celui que je désignerai, partira. Gardez-vous d'aller en ligne droite, courez en zigzags, afin qu'on ne puisse vous viser avec sûreté ! Ceux qui resteront coucheront par terre les Indiens qui se montreront.

« Êtes-vous prêts?

— Oui, » répondirent ses compagnons.

Le trappeur nomma Paul.

Le jeune mulâtre s'élança en avant. A peine les sauvages l'aperçurent-ils qu'ils poussèrent des hurlements et lui envoyèrent une grêle de balles.

Laronde jeta un regard inquiet vers Paul, voyant, qu'il te

n'avait pas été touché, il se retira vivement derrière son arbre. Il était temps : une balle vint frapper l'écorce à quelques lignes de sa tête.

« Ah, te voilà ; toi ! s'écria Laronde, tu descendras plus vite que tu n'es monté. Bien obligé de m'avoir indiqué ta cachette avant de m'avoir troué la peau. « Attends, ajouta-t-il, en levant le canon de sa carabine vers le sommet de l'arbre, — sois tranquille. »

Il fit feu.

Le spectacle qui s'offrit aux yeux des Indiens fut tel qu'ils suspendirent les hostilités.

Dans l'une des dernières branches de l'arbre était un guerrier qui faisait des efforts inouis pour ne pas lâcher son point d'appui. Il était mortellement atteint, et son sang coulant abondamment, rougissait les feuilles au-dessous de lui Il s'affaiblissait visiblement ; son fusil lui échappa des mains ; — peu à peu ses bras qui enserraient la branche se détendirent, sans que, durant cette agonie, il proférât une plainte, une seule parole.

Le trappeur profita de ce moment et dit à ces compagnons :

« Partez tous, tandis que leur attention est absorbée par ici. Je resterai pour les tenir en échec, si c'est possible. »

Les blancs s'élancèrent simultanément. Ils avaient atteint la moitié de la distance, quand un des hommes tomba ; il se releva, cependant, et put gagner le poste

Laronde avait déchargé sa carabine sur les Peaux-Rouges et était parti avant qu'ils fûssent prêts à tirer de nouveau.

La porte du fort s'était ouverte pour les recevoir. La blessure de celui de leurs compagnons qui avait été touché n'offrait pas de gravité : on eut donc toute raison de se féliciter du résultat de l'expédition.

« Mais qu'attendez-vous de cette aventure ? demanda George.

— Je ne saurais dire encore, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir, répondit Laronde. »

Dans le courant de la journée, on vint dire au trappeur que George Malloué le priait de monter au sommet du fort.

« Eh bien, qu'y a-t-il? demanda Laronde au jeune homme.

— Une observation que je désirais vous communiquer, répondit celui-ci. Il se peut que je me trompe, mais je crois que les buissons que voilà là-bas sont plus rapprochés qu'ils n'étaient hier. Ils sont presque à portée du fusil ; hier ils étaient à une distance double. »

Il y avait là, en effet, un phénomène que George ne pouvait s'expliquer.

Laronde examina, un moment, les buissons, parut calculer la distance qui les en séparait, et dit :

« Jeune homme, êtes-vous sûr de ne point vous tromper?

— Absolument sûr.

— Et vous ne voyez pas comment ils ont pu croître si vite ?

— Non, je l'avoue.

— Ces petits arbres ont bien l'air d'avoir poussé tout naturellement où ils sont, n'est-ce pas ?

— Parfaitement.

— Et vous affirmez qu'ils n'étaient pas là ce matin ?

— C'est du moins ce que je pense.

— S'ils étaient à portée de fusil, vous auriez bientôt l'explication du mystère. Ces arbres, ce sont les Indiens qui les ont plantés !

— Je le crois, puisque vous le dites; mais je ne vois pas quel serait leur but.

— Vous ne seriez pas le premier que ces sauvages réussiraient à tromper. Il y a en eux de la ruse et de la malice du diable; mais allons nous assurer que tout, en bas, est en bon état. Mon opinion est que nous ne dormirons guère cette nuit. »

Les hommes furent réunis, et le trappeur leur annonça la probabilité d'une attaque prochaine ; ses paroles furent accueillies avec calme, et chacun procéda à l'inspection de ses armes.

Laronde et George remontèrent en haut de la tour et s'occupèrent à mettre le canon en position.

« Voilà un joli joujou, fit observer le trappeur. Celui à qui vous devez de l'avoir, connaît le caractère des Indiens : leur prise d'armes n'a pas dû le surprendre.

— C'est Canada qui a eu cette idée, répliqua George.

— Nous lui devrons de la reconnaissance. Quand ils l'entendront parler, les sauvages pourront bien décamper plus vite qu'ils ne comptaient. »

Aidé de son compagnon, Laronde monta le canon sur des poutres et l'attacha avec des cordes, mais de façon à ce qu'on pût le diriger d'un endroit dans un autre, selon les circonstances. Ensuite, il le chargea avec des petites pierres extrêmement dures, qu'on ramassa en dehors de l'arche, et qui devaient, avec avantage, remplacer les balles.

Le canon était en position quand George remarqua que les buissons s'étaient encore rapprochés.

« Vous avez raison, s'écria le trappeur ; car ils sont à présent à portée de fusil. Attendez, ajouta-t-il, en saisissant sa carabine, vous voyez le dernier buisson à droite ?

— Oui.

— Eh bien, je vais vous montrer la couleur de ses racines ; attention !

Il appuya le canon de son fusil sur le parapet et tira.

Le buisson s'agita un moment, et reprit sa même position.

Une ombre de désappointement passa sur le front du trappeur.

« Je ne croyais pas être si maladroit, murmura-t-il.

— Je suis certain que vous l'avez touché, dit George. Mais pourquoi... »

— Parce que j'ai la conviction qu'il était dans les mains d'un Indien. Nous allons recommencer. »

Il rechargea sa carabine, visa et fit feu.

Le buisson tomba et l'on aperçut un sauvage qu'un de ses compagnons attira en arrière.

« Avez-vous vu la racine, cette fois? » demanda Laronde.

George ne revenait pas de son étonnement.

Malgré l'accident que les Indiens venaient de subir, les buissons continuaient à avancer lentement vers le fort.

Le but des Peaux-Rouges était d'approcher autant que possible, avant la tombée de la nuit, afin de pouvoir s'élancer à une attaque générale. Ils savaient que leur ruse était découverte, mais ils étaient résolus à ne pas perdre le terrain conquis.

Le ciel s'obscurcit et le tonnerre gronda au loin.

« S'il faut en juger par ce banc de nuages, nous aurons une mauvaise nuit, fit observer George.

— Mauvaise pour nous, mais le meilleur temps que puissent désirer les Indiens, répliqua Laronde. Ils se réjouissent, sans aucun doute; mais beaucoup ne reverront pas leurs wigwams, s'ils s'aventurent trop près de ce fort.

— Oui, mais le canon ne sera pas d'une grande utilité dans l'obscurité.

— Il dira un mot, dans tous les cas, avant qu'ils engagent le combat. »

L'orage devenait de plus en plus menaçant, et, par intervalles, des éclairs déchiraient la nue. Enfin, la nuit vint. La pluie n'avait point encore tombé, mais le vent ne s'apaisait un instant que pour souffler, ensuite, avec plus de violence.

Laronde, à la lueur d'un éclair, avait dirigé la bouche du canon droit sur les buissons. Il mit le feu à la mèche, et l'explosion ébranla la tour jusque dans ses fondements.

Le trappeur et George se penchèrent sur le parapet.

XXXIII

CURIEUX INCIDENT. — EN AVANT.

La lueur d'un éclair permit de juger de l'effet du coup de canon. Un nombre considérable d'Indiens furent couchés par terre. Les autres poussèrent des hurlements et déchargèrent leurs fusils contre le fort.

L'assaut fut général, et les blancs se multiplièrent pour résister à l'attaque. Les femmes auraient voulu se rendre utiles; mais Laronde insista pour qu'elles restassent tranquilles.

Paul et George servaient de lieutenants au trappeur; leur calme était remarquable, ils remplissaient promptement, mais sans confusion, les instructions qui leur étaient données, et exhortaient leur compagnons à faire leur devoir.

La lutte continua ainsi longtemps, les Indiens ne cessant de tirer, et les blancs réservant leurs coups pour l'instant où un éclair leur montrait l'ennemi. Quelques balles pénétrèrent par les meurtrières et par des angles mal joints dans l'intérieur du fort. Laronde, aussitôt, recommanda à ses hommes de changer de position, après avoir déchargé leurs fusils; ce conseil sauva la vie à plusieurs des défenseurs.

Le ciel, au-dessus du fort, s'était couvert de gros nuages, et le vent arrivait de l'ouest par violentes rafales. Les Indiens ralentirent leurs coups, et attendirent que l'orage éclatât dans toute sa furie pour recommencer l'attaque avec un redoublement d'énergie.

A divers endroits, le bois qui était entré dans la construction du fort avait été rongé par les vers. Il était facile de pratiquer là une ouverture de dehors, et sans faire beaucoup de bruit. Dans le coin où Pierre Lebret avait été posté, les poutres avaient souffert plus qu'ailleurs, par suite d'une

dépression de terrain et de l'humidité que l'eau y avait entretenue.

Il n'y avait assurément pas parmi les blancs un homme plus brave et de plus de sang-froid que Pierre Lebret. Durant le commencement de l'attaque, son fusil avait parlé plus fréquemment, peut-être, que celui de ses compagnons, et il n'avait pas peu contribué à tenir les Indiens à distance. Depuis quelque temps, ceux qui étaient placés près de lui avaient remarqué qu'un silence complet régnait maintenant dans son coin. Ils pensaient qu'une balle avait mis fin à ses jours ; mais ils se trompaient. Pierre Lebret s'était aperçu qu'un ou plusieurs Indiens essayaient de pratiquer un trou dans le mur, en enlevant les pierres, et il s'était couché à plat ventre pour s'assurer de leurs progrès. Il était depuis plus de vingt minutes dans cette position, quand un morceau de plâtre tomba de ses mains. Il jugea que le moment était venu de communiquer sa découverte à Laronde. Il avança le pied autour de lui, rencontra la jambe d'un de ses compagnons, le poussa, et dit :

« Qui que tu sois, baisse-toi ; j'ai quelque chose que je veux te mettre dans l'oreille!

— C'est toi, Pierre?

— Oui.

— Nous pensions que tu étais mort !

— Peu importe ce que vous pensiez, baisse-toi.

— Eh bien, me voilà. Qu'y a-t-il?

— Va vite trouver le capitaine, et dis-lui de venir, j'ai à lui parler. Les sauvages, ne pouvant entrer par la porte, sont en train d'ouvrir une fenêtre pour venir nous souhaiter le bonjour. »

Son camarade se leva et se mit à la recherche de Laronde, en répétant d'instant en instant, au milieu de l'obscurité : « Capitaine, êtes-vous là?...

— Eh bien? répondit, enfin, une voix qu'il reconnut être celle de Laronde.

— Pierre désire que vous veniez dans son coin, le plus tôt possible. Il paraît qu'on fait un creux dans le mur et qu'on y travaille depuis une heure.

— En vérité? Alors, conduis-moi. »

Quand ils furent à l'endroit désigné, Laronde dit à son guide de reprendre son poste, et s'assit à côté de Pierre Le Bret.

« Qu'est-ce donc que tu as découvert? demanda-t-il.

— Écoutez, et vous verrez, » répondit le jeune homme.

Au bout de quelques instants, durant lesquels on avait cessé de travailler à élargir le trou, Laronde reprit :

« Ce sont les Peaux-Rouges qui ont imaginé ce moyen pour entrer.

— C'est pour cela que je vous ai envoyé chercher.

— Depuis combien de temps cela dure-t-il?

— Depuis plus d'une heure.

— La besogne doit être avancée.

— Voulez-vous que je m'en assure? Les coups ont cessé. »

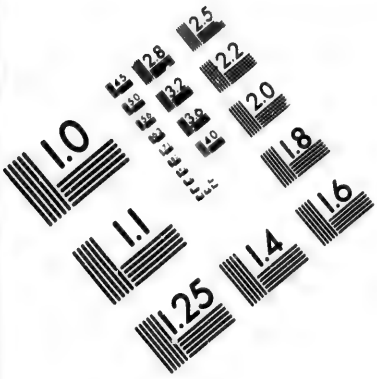
— Si tu veux, mais sois prudent.

Pierre Le Bret promena sa main sur la paroi du mur et ses doigts rencontrèrent le bord d'un trou. Il ouvrit la main pour en mesurer le diamètre ; mais quel fut son étonnement en rencontrant la touffe de cheveux d'un Indien! Un autre, à sa place, aurait retiré le bras ; mais, avec une résolution de fer, il saisit la touffe, et attira la tête à lui, en criant :

« Pour le coup, celui-là, je le tiens par son plumet! Mais il se débat comme un diable, et, si on ne m'aide pas, il va m'échapper.

— Tiens bon! dit Laronde ; où sont ses oreilles? à présent, il vient. »

Mais c'était chose plus aisée à dire qu'à faire. Le trou était suffisamment large pour que l'Indien passât, mais ses amis, qui étaient de l'autre côté, le tenaient par les jambes et s'efforçaient de le ramener vers eux. Le malheureux sau-



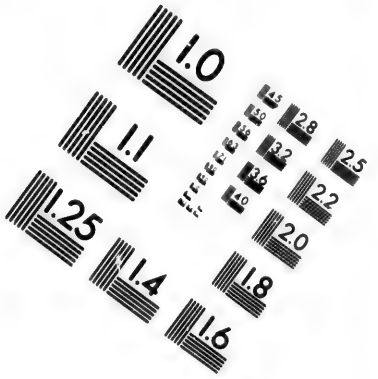
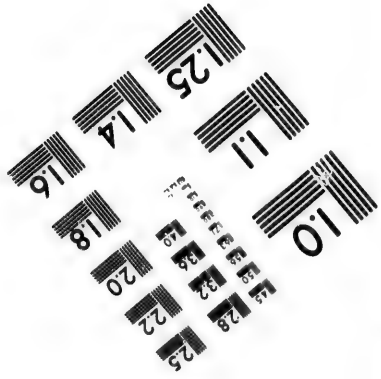


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



vrage était ainsi entre deux forces contraires, et si la situation était risible pour les autres, elle était terrible pour lui. Il est probable qu'il vit le moment où il allait être mis en deux, et il préféra la captivité à cette manière de quitter la vie ; car, d'un coup de pied, il débarrassa ses jambes de l'étreinte de ses amis, et vint tomber dans le fort, sur le sommet de la tête.

« M'est avis que tes nerfs doivent être un peu tendus, dit Pierre Le Bret, en riant, et en se penchant sur l'Indien. Cet exercice aura du moins ce résultat, d'empêcher que tu aies les épaules arrondies pour le *restant* de ta vie. »

L'Indien fut lié solidement. Les autres, voyant que leur plan était découvert, attaquèrent à la fois de tous côtés, avec une telle fureur, sans s'inquiéter de la mort qui frappait dans leurs rangs, que les blancs se sentirent incapables de résister longtemps. Pour comble de malheur, des sauvages mirent le feu à l'habitation principale, et les flammes éclairèrent la scène du carnage.

Les blancs perdaient peu à peu courage, tandis que les Indiens saluaient déjà la victoire par leurs hurlements.

Soudain, des détonations se firent entendre à l'ouest du fort. Immédiatement, la consternation se répandit parmi les Peaux-Rouges, surpris de voir arriver aux assiégés un secours qu'ils n'avaient pas cru avoir à redouter. Ignorant quel était le nombre de leurs nouveaux adversaires, ils se retirèrent en désordre, malgré les efforts de leurs chefs pour les rallier, et s'enfuirent vers les bois.

Au même moment, une voix cria aux assiégés :

« Ohé, vous autres, pourquoi ne donnez-vous pas la chasse à ces serpents? Encore quelques coups de fusil, et nous ne les reverrons pas de longtemps. »

Tous reconnurent Canada. On se hâta d'ouvrir la porte, et une dizaine d'hommes, ayant Laronde à leur tête, s'élancèrent après les fuyards.

L'orage s'était éloigné, et la poursuite fut favorisée par la clarté des étoiles.

La victoire des blancs était complète.

XXXIV

APRÈS LE COMBAT. — LE MONT D'OR.

A leur retour à la ferme, après deux heures de poursuite, les blancs trouvèrent le vieux Jacques Le Bret examinant la maison et s'occupant déjà des réparations les plus urgentes. Les écuries, les étables, n'étaient plus qu'un monceau de ruines ; une partie des bestiaux avaient été tués par les Indiens ; mais, loin de partager le chagrin de son vieux serviteur, madame Malloué remerciait Dieu de lui avoir conservé ses enfants.

En voyant revenir Canada accompagné d'étrangers qui lui étaient inconnus, George s'avança vers lui et lui tendit la main.

« Vous êtes arrivé à propos, lui dit-il ; ces Indiens formaient des légions entières, et nous n'aurions pas pu tenir une heure de plus. Mais pourquoi avez-vous tardé si long temps ?

— Il n'est pas dans la nature d'un homme d'être ici et là à la fois, répondit le chasseur. Je vous ai déjà dit que j'avais d'autres obligations à remplir, d'autres amis à sauver. D'ailleurs, c'est grâce aux compagnons que je vous ai amenés que la victoire s'est décidée en notre faveur.

— Le grand chasseur sait-il où est Whanotee ? demanda Paul ; nous sommes surpris de ne pas l'avoir encore vu.

— Whanotee est avec les Comanches, à guerroyer sur les bords du Mississipi.

— Comment ! s'écrièrent à la fois Paul et George.

— Que voulez-vous ? ce sauvage a des sentiments d'honneur à sa manière. Le roi Philippe a su faire croire aux Indiens, qu'il s'agit pour eux de délivrer leur pays de la domination des blancs, et que le même intérêt devait les réunir dans une action commune. Il s'est donc fait une trêve dans les haines, et toutes les tribus ont marché pour la même cause. Whanotee, toutefois, n'a pas voulu combattre dans les rangs des Pawnees. Après s'être assuré, avec moi, que vous étiez relativement en sûreté dans le fort, il s'est mis à la recherche de Lagrippe qui comptait diriger l'attaque contre Terrebonne. Il s'est glissé jusque dans sa tente et a tué l'ennemi de ses frères blancs. Depuis, je ne l'ai plus revu. Mais soyez tranquille, il nous reviendra.

— Mais cette guerre peut avoir des conséquences terribles, fit observer George.

— Assurément. Je crois, cependant, que, comme les orages, la crise sera d'autant plus courte qu'elle aura été plus violente. A propos, j'ai appris que vous avez un prisonnier dans le fort?

— Oui, répondit George; et ce qui nous a le plus étonné, c'est d'avoir reconnu en lui le jeune Indien que nous avions, un jour, recueilli et soigné sous notre toit. Cela prouve, encore une fois, qu'il ne faut pas compter sur la reconnaissance des Indiens.

— Je ne suis pas tout à fait de votre avis, répliqua le chasseur. Pour juger ce sauvage, il faudrait avoir égard aux circonstances dans lesquelles il s'est trouvé, et vous n'avez pas lu dans son cœur. Allons lui faire une visite. »

Ils se rendirent à l'endroit où Kiweika était toujours étendu, les jambes et les bras liés avec des cordes. Avant d'entrer dans le sentier de la guerre, le jeune frère de Wegosapi s'était paré avec un soin particulier : ses vêtements en peau de daim étaient de belle qualité et ornés de deux rangées de perles fausses. Il avait encore, passé à sa

ceinture, son tomahawk et son couteau. Il avait jusqu'alors refusé de répondre aux questions qui lui avaient été adressés.

« Eh bien, jeune Peau-Rouge, te voilà dans une jolie situation, dit Canada, en s'approchant. »

Kiweika leva les yeux, eut un léger tressaillement, et murmura :

« Le chasseur blanc !

— Ah ! tu as retrouvé ta langue? Je vois que nous ne sommes pas sans nous connaître. »

L'Indien répliqua.

« Le chasseur blanc est rusé, son fusil frappe loin ; mais Kiweika n'a pas peur. J'ai parlé.

— Je sais qu'il serait impossible de te tirer un mot, malgré ta volonté, fit observer Canada. Cependant, si tu ne refusais pas de répondre à certaines questions, on pourrait te laisser partir avec ce toupet qui doit t'être si cher. »

Mais Kiweika garda le silence, et il n'eut qu'un sourire de dédain pour les menaces qui lui furent faites.

Le chasseur et George se retirèrent.

A peine avaient-ils disparu que Madeleine entra.

« Kiweika veut-il parler avec moi? demanda-t-elle. »

L'Indien se tourna de son côté, et son visage prit une expression de douceur.

« Kiweika se souvient; que la Rose de Terrebonne parle. Qu'a-t-elle à lui dire?

— Kiweika veut-il recouvrer la liberté et rejoindre ses compagnons ? »

L'œil du jeune Indien eut un éclair. Il répondit d'une voix presque mélodieuse :

« Pourquoi la fille au visage pâle dit-elle une chose, quand son intention est d'en accomplir une autre?

— Et pourquoi ne serais-je pas une amie pour Kiweika, répliqua Madeleine. Je n'ai pas oublié que, dans le village des Pawnees, il me témoigna de l'intérêt, et voulut me

sauver la vie. Pourquoi Kiweika a-t-il oublié ses bons sentiments envers les blancs et s'est-il glissé comme un serpent au milieu d'eux ?

— Kiweika est un guerrier, et il a obéi aux ordres du chef.

— De Wegosapi? demanda Madeleine.

— Wegosapi est avec le Grand Esprit, répliqua l'Indien; il était monté dans l'arbre pour frapper plus sûrement ses ennemis, et il est tombé sous la balle de Laronde, le trappeur blanc. La Rose de Terrebonne n'a plus à craindre la vengeance de mon frère. »

Madeleine se pencha vers l'Indien et dit :

« Le jeune Pawnee s'est montré mon ami, je lui rendrai la liberté ! »

Kiweika se dressa sur le coude, et murmura :

« La Rose de Terrebonne est belle; son sourire est doux, et son cœur est bon. Elle aidera le prisonnier à rejoindre son peuple; mais lui, que fera-t-il pour elle? Kiweika n'oublie jamais une faveur. Que la jeune fille pâle écoute : elle vivra en paix; elle ne sentira jamais le tranchant du couteau sur son front; les guerriers Pawnees ne viendront plus jamais l'effrayer. Elle a eu pitié de Kiweika quand le Manitou l'avait abandonné. »

La nuit suivante, lorsque les blancs, épuisés par les fatigues des jours précédents, eurent cédé au sommeil, Madeleine passa sans bruit à côté des sentinelles et vint accomplir la promesse qu'elle avait faite à l'Indien.

Kiweika l'attendait, et il dit :

« La Rose de Terrebonne a le cœur généreux; elle avait dit : « Je viendrai; » et elle est venue.

— Silence! répliqua Madeleine; faites le moins de bruit possible, ou nous serons découverts. »

Elle coupa les cordes qui lui liaient les bras et les pieds; et, le conduisant à l'ouverture qu'il avait pratiquée dans le mur, elle lui fit signe de passer.

« A présent je ne puis faire davantage, dit Madeleine. Allez, mais souvenez-vous que Canada et quelques autres veillent autour de la plantation. »

Kiweika la remercia, d'une voix émue, et disparut dans l'obscurité.

Madeleine rentra dans la maison.

Elle rencontra Canada.

« Kiweika a raison, lui dit le chasseur, vous avez le cœur noble et généreux.

— Comment, vous savez? s'écria la jeune fille.

— Je vous avais suivie; j'ai vu et entendu.

— Et vous ne me blâmez pas?

— Je ne puis que vous louer, » répondit Canada.

Quelques heures plus tard, le soleil se leva dans un ciel sans nuages. Les blancs se réunirent dans le jardin où le déjeuner fut servi. Laronde avait obtenu des renseignements sur les opérations du roi Philippe ; mais, quoique ce dernier eût été battu par les troupes envoyées à sa rencontre, il n'aurait pas été prudent de s'aventurer loin des habitations. Il fut donc convenu que la famille du trappeur resterait provisoirement à Terrebonne

Les jours, les semaines s'écoulèrent, et la ferme reprit peu à peu son ancien aspect; les traces de dévastation avaient disparu.

Un matin, Laronde exprima à son ami Canada son intention de partir. Celui-ci lui fit, alors, part de la découverte qu'ils avaient faite dans les montagnes Rocheuses et l'invita à se joindre à l'expédition qu'ils avaient en vue.

« Il y a là, dit-il, un mont d'or qui fera de nous les plus riches et les plus puissants de la terre. »

Laronde se laissa séduire.

« En ce cas, qu'attendez-vous? demanda-t-il.

— L'arrivée de Whanotee ; c'est lui qui nous a montré ce pactole, et si l'expédition avait lieu sans lui, il nous accuserait d'avoir trahi sa confiance. Whanotee est un ami, et il

ne faut pas l'offenser; il aurait moyen de se venger. »

Leur impatience, d'ailleurs, ne fut pas mise à une longue épreuve.

Un soir, le Comanche entra dans la plantation, accompagné de Paul qui l'avait rencontré dans le bois.

« Eh bien? lui demanda Canada.

— Le Manitou a abandonné ses enfants, répondit Whanotee. Les Indiens sont tombés sous les coups des blancs, comme les feuilles jaunies sous le souffle glacé de l'automne.

— Enfin les Peaux-Rouges ont reçu une rude leçon ! » fit observer Laronde.

Mais Canada, craignant que ces paroles ne blessassent les sentiments de l'Indien, se hâta d'ajouter :

« L'homme rouge et l'homme blanc sont également enfants du Grand Esprit. Les bois sont vastes, les prairies sont sans limites, et les lacs sont remplis de poissons. Le Grand Esprit dit : Il y a place sur la terre pour tous mes enfants, qu'ils vivent en paix ! »

Un éclair jaillit du regard de Whanotee ; mais aussitôt il reprit son air grave, et répondit avec un accent de tristesse :

« Les Indiens ne retourneront plus dans leurs wigwams; les femmes pleureront longtemps les guerriers. Les blancs peuvent parcourir, sans crainte, ces grandes forêts, ils n'y rencontreront plus ni les Pawnees, ni les Ottawas ni les Sioux.

— Et les Comanches? demanda George.

— Les Comanches ont partagé le sort de leurs frères, répondit Whanotee. Ceux qui ont échappé au carnage ont emmené les femmes et les enfants de la tribu par de là les hautes montagnes. »

Délivrés de toutes appréhensions, les blancs firent leurs derniers préparatifs, et, la semaine suivante, ils partirent pour le « mont d'Or ».

Nous ne les accompagnerons pas dans cette expédition

dont les aventures formeraient un volume. De l'or, ils en eurent à dépasser leurs plus grandes espérances ; mais ils l'acquirent au prix de bien des sacrifices, de bien des fatigues et de bien des périls.

Ajoutons que, l'année suivante, George Malloué épousa sa cousine Madeleine, et que Paul devint, plus tard, le mari de Berthe Laronde, qui n'avait point oublié qu'elle lui devait la vie.

Whanotee est toujours chef de la tribu des Comanches qui ont prospéré, grâce à de longues années de paix.

Quant à Canada et son ami Laronde, après quelques mois passés à Montréal, l'ennui les a ramenés près de leurs amis et de leurs enfants. La richesse n'a été qu'un embarras pour eux, et ils sont revenus à leur existence libre et aventureuse

FIN DES CHASSEURS DE FOURRURES.

TABLE

		Pages.
I.	La rencontre. — Le jaguar....	1
II.	La famille Malloué. — Une alarme..	10
III.	Le vol. — L'intervention de Whanotee	18
IV.	L'arche du salut. — L'Indien Wegosapi	27
V.	Le cougouar. — La rencontre de Canada	35
VI.	La chasse aux chevaux. — La soupe à la tortue.	43
VII.	La cache. — Une empreinte sur l'herbe	52
VIII.	L'ours gris. — La poursuite.....	59
IX.	Secours inattendu. — La vallée aux castors.	68
X.	Le rendez-vous. — La hutte dans le bois.	79
XI.	Les deux squelettes. — La prairie en feu.	86
XII.	L'ennemi sur la trace. — La caverne.....	94
XIII.	L'attaque. — Une surprise.....	102
XIV.	Un village indien. — Le secret de Whanotee.....	109
XV.	George médecin. — Le troupeau de buffles.....	117
XVI.	La chasse aux buffles. — Les Pawnees.....	126
XVII.	L'entrée triomphale. — Madeleine captive.....	134
XVIII.	La course à travers les bois.....	143
XIX.	Sur la trace.....	149
XX.	Le pouvoir de Canada. — Paul absent.....	156
XXI.	Le poteau. — La danse du supplice.....	160
XXII.	Une ruse de Canada.....	166
XXIII.	La délivrance. — La poursuite.....	171
XXIV.	La chasse aux fourrures.....	180

Pages.

XXV. En traîneau. — La première garde..... 189
XXVI. L'ami de Canada. — La chasse aux caribous..... 194
XXVII. Une aventure sur la glace..... 202
XXVIII. La rencontre des Indiens..... 207
XXIX. Le mort dans le Wigwam..... 216
XXX. Face à face avec un ours..... 222
XXXI. L'arrivée des Indiens..... 227
XXXII. Les arbres qui marchent..... 234
XXXIII. Curieux incident. — En avant..... 239
XXXIV. Après le combat. — Le mont d'Or..... 243

FIN DE LA TABLE.

6752-86. — Conseil. Typ. et stér. Cauté.

COLLECTION IN-8 A 6 FRANCS

Beaux volumes illustrés de nombreuses gravures

RELIURE A BISEAUX, TOILE ROUGE, PLAQUES TRANCHES DORÉES

Médaillon spécial à chaque volume, gouttière creuse

La Part du mate'ot, par Mlle Émilie Carpentier.
Les Naufrages aériens, par Albert Laporte.
Pauvre petite! par Mlle Émilie Carpentier.
Causeries sur la nature et l'industrie, par Eugène Muller.
Captive! par Mlle Émilie Carpentier.
Les Chercheurs d'or, par Albert Laporte.
Tout seul! par Mlle Émilie Carpentier.
Sous les eaux, par H. de la Blanchère.
Les Enfants des bois, par Mayne-Reid.
Fables de Florian.
Les Chasseurs de fourrures, par L. Bailleul.
Les deux Amies, par Mme Marie Vincent.
Histoire d'une ménagerie, par H. de la Blanchère
Les Mémoires d'une hirondelle, par A. Laporte.
La Baie d'Hudson, par Mayne-Reid.
Les Aventures d'une fourmi rouge, par H. de la Blanchère.
Souvenir d'un jeune franc-tireur, par Eugène Muller.
Les Contes de Perrault, préface par J.-T. de Saint-Germain.
Un Français en Sibérie, par Eugène Muller.
La jeune Émigrante, par H. Marguerit.
Le jeune Naufragé dans la mer de glace, par L. Bailleul.
Trois Collégiens en vacances, par A. Laporte.
Les Aventures de Jean Barchalou, par Paul Saunière.
Les Mémoires d'une jeune fille, par Mme Marie Vincent.
Mocandah, le jeune chef indien, par L. Bailleul.
La Petite Cousine, par Mme Marie Vincent.
Fables de La Fontaine, édition pour la Jeunesse.
Le Robinson des demoiselles, par Mme Voillez.
Robinson Crusoé.
Le Robinson suisse.
Un petit-fils de Robinson, par Philibert Audebrand.
Voyage et Aventures autour du monde, par Philibert Audebrand.